N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

Henriette d'Angleterre, Madame se meurt

Nouvelle formule

Hommage aux maquisards



Duels

Le rituel de l'honneur et du sang

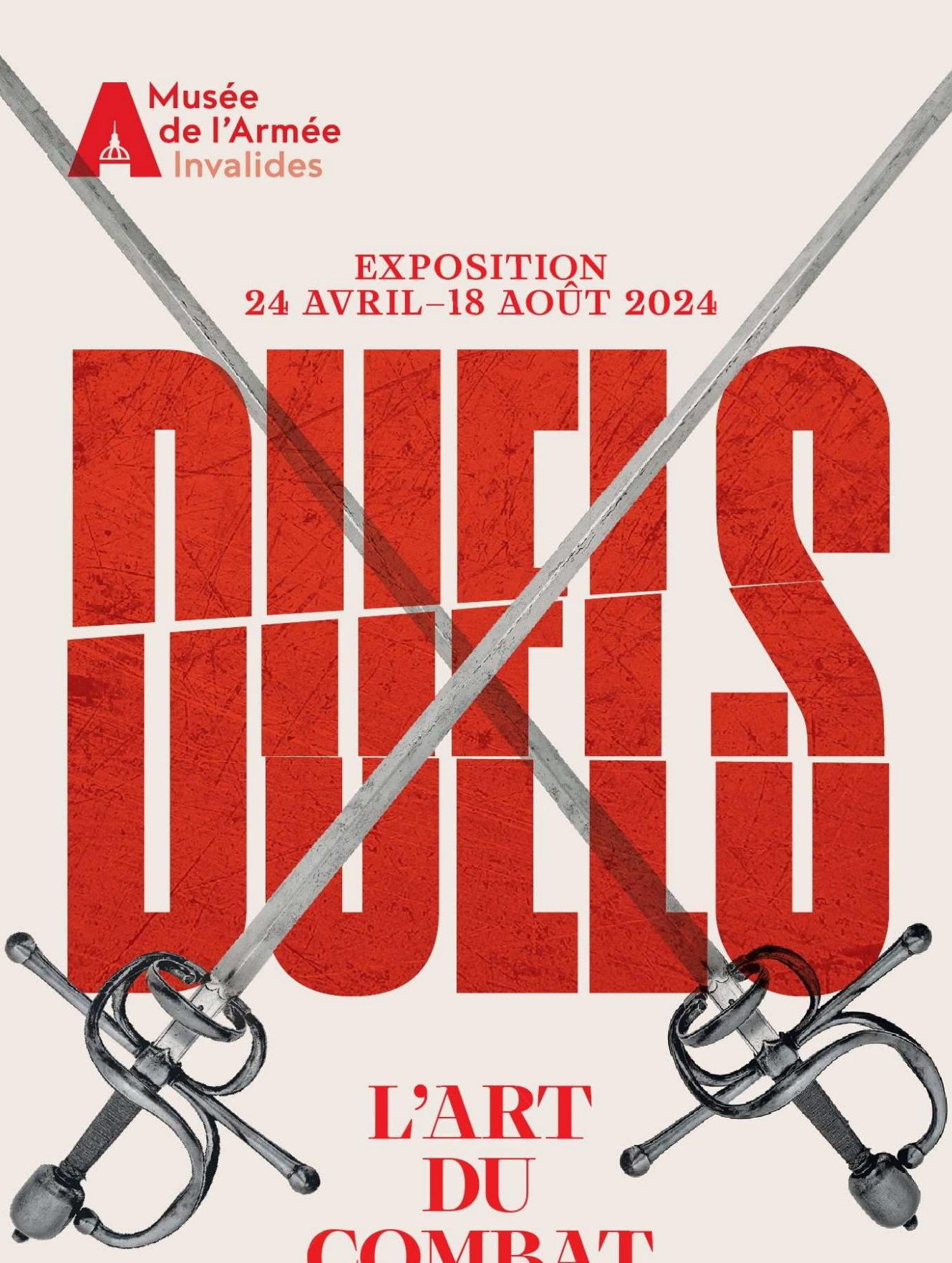
L 13475 - 929 S - F: 6,90 € - RD

MAI 2024
N°929
ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHS - DOM/S 7,90 €
TOM/S 1030 XPFMAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN $ 11,99

Musée de l'Armée Invalides

EXPOSITION
24 AVRIL–18 AOÛT 2024

DUELS



L'ART DU COMBAT

Exposition réalisée avec la participation exceptionnelle de BnF Bibliothèque nationale de France

#Duels

musee-armee.fr

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 11 nos d'*Historia* : 65 € ; 1 an, 11 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA : Pierre Louette.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction
Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé des *Hors-séries* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Rédacteurs graphistes : Nicolas Cox, Sylvain Feix.
Premier secrétaire de rédaction : Xavier Donzelli.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrices photo : Ghislaine Bras, Anne-Laure Schneider.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Régie publicitaire
Mediaobs : 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris.
Directrice générale : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).
Équipe commerciale : Romain Provost (01 44 88 89 27, rprovost@mediaobs.com) ; Antoine Kodio (01 44 88 97 79, akodio@mediaobs.com). Exécution : Cédric Aubry (01 44 88 89 05, caubry@mediaobs.com).
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.
Dépôt légal : mai 2024.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Ce numéro comporte un encart abonnement, un encart First Voyages France, un encart L'Homme Moderne, un encart Citadelles & Mazenod et un encart Challenges, sur la diffusion abonnés.
Photo de couverture : Everett Collection/Aurimages.

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.

Édito
Par Éric Pincas



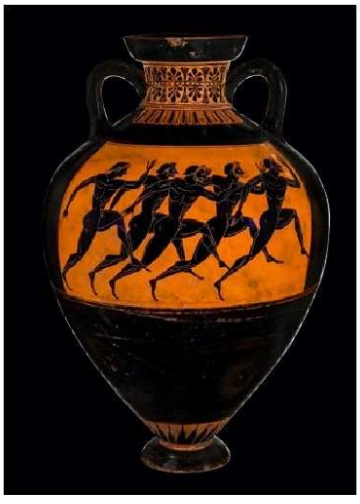
La mort est dans le pré ! Mais l'honneur est sauf

Intemporel. L'art du combat singulier n'a jamais cessé de frapper les corps… et les esprits. Les duellistes, qu'ils soient réels ou fictifs, portent en eux, depuis l'Antiquité, une charge émotionnelle. Ils provoquent chez chacun d'entre nous une empathie mêlée d'admiration à l'égard de celui – ou celle – prêt à sacrifier sa vie sur l'autel de la justice et de l'honneur. Dans notre imaginaire, le duel renvoie le plus souvent aux films de cape et d'épée et aux westerns, dont les héros, plein de panache, ont nourri nos rêves d'enfant. Qui ne connaîtrait pas la musique mythique d'Ennio Morricone dans *Il était une fois dans l'Ouest* (1968) nous semblerait tombé d'une autre planète ! Quand survient l'ultime moment de vérité, le temps s'arrête, le souffle est court, la gorge s'assèche. Il flotte alors dans l'atmosphère un air de jugement dernier rappelant l'époque médiévale, toute tournée vers l'ordalie et la justice divine. La pratique du duel a connu une étonnante constance dans l'histoire de France, mais aussi dans le monde entier. L'exercice ne doit rien au hasard : il est codifié, ritualisé, scénographié. Il raconte beaucoup des usages culturels, sociaux et politiques des sociétés qui l'encouragent ou le condamnent. Le duel apparaît souvent comme le moment paroxystique d'une rivalité, que celle-ci soit d'ordre idéologique, clanique, amoureuse ou littéraire. Mais au-delà d'un affrontement entre deux individus, il mobilise aussi des croyances et des pulsions de violence que les autorités ont bien du mal à canaliser.

> « Le duel ne doit rien au hasard : il est codifié, ritualisé, scénographié »

Au terme de notre rencontre avec Dominique Prévôt, co-commissaire de l'exposition « Duels. L'art du combat » au musée de l'Armée, à Paris, la pertinence d'explorer cette thématique nous est apparue comme une évidence. S'y côtoient la bravoure, la justice, la dignité, mais aussi l'orgueil, l'absurdité, la déraison et même le ridicule… Bref, la dualité humaine dans toute sa complexité.

HISTORIA SOMMAIRE







6 Portfolio

Quand les artistes subliment l'effort

À l'approche des JO, les éditions Citadelles & Mazenod publient *Le Sport dans l'art*, qui explore les représentations des pratiques physiques de l'Antiquité à nos jours.

14 Échos de l'Histoire

Pour célébrer les 80 ans de la Libération, les manifestations commencent par un hommage aux maquisards.

22 Ils font l'événement

Deux expositions sur la Renaissance. La Corse vers un statut d'autonomie. *Helsingor*, théâtre immersif.

28 Récit

L'étrange mort d'Henriette d'Angleterre

Assassinat ou mort naturelle ? À quoi la belle-sœur de Louis XIV a-t-elle succombé ? Le mystère demeure.

PAR JEAN-FRANÇOIS SOLNON

36 Dossier

Duels
Le rituel de l'honneur et du sang

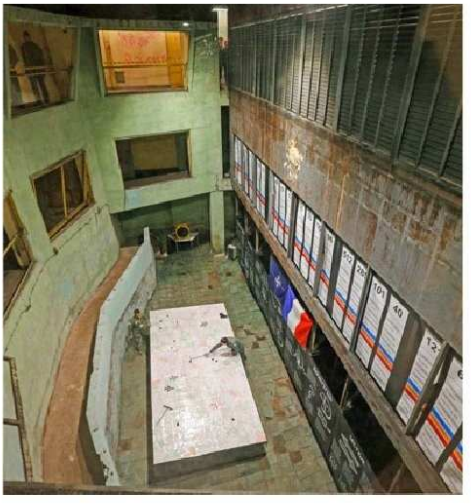
À l'occasion de l'exposition « Duels. L'art du combat » au musée de l'Armée, à Paris, *Historia* revient sur l'histoire de ces affrontements codifiés, inscrits dans la légende.

38 **Qu'en décident les armes !** FRANCK FERRAND
41 **Le duel, codes et rituel** DOMINIQUE PRÉVÔT
42 **Le passé au fil de l'épée** JULIEN WILMART
44 **Des joutes formidables partout dans le monde** MAXIME CHOUINARD
46 **Dieu pris à témoin** LAURENT VISSIÈRE
48 **«Le duel, une discipline d'élégance en France»** DOMINIQUE PRÉVÔT
50 **Sauver la noblesse, de gré ou de force** JEAN-PIERRE BOIS
52 **Londres invente le duel spectacle** JULIEN WILMART
54 **Au bout de la lame, le droit des femmes** HÉLÈNE BOUDOU-REUZÉ
56 **Dans la Chambre et sur le pré** BRUNO FULIGNI
58 **Le dernier duel en France** BRUNO FULIGNI
59 **Bas les armes !** JULIEN WILMART

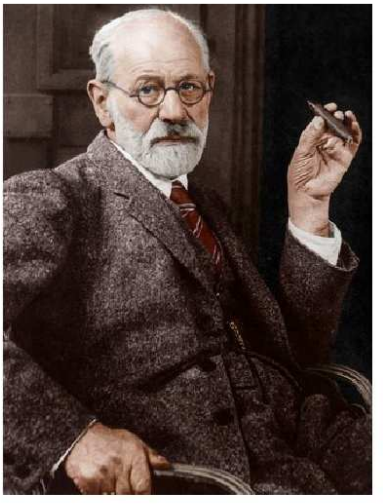
62



66



88



62 Récit

Du zoo de Varsovie à l'allée des Justes de Jérusalem

Près de 300 Juifs polonais ont échappé aux nazis grâce aux Zabinski, reponsables du jardin zoologique.

PAR NICOLAS MÉRA

66 Reportage

Belfort, la base secrète de l'Otan

Un site militaire de quelque 10 000 m², actif pendant la guerre froide, reprend vie grâce à quelques passionnés.

PAR CHARLES GIOL

72 Une œuvre, un artiste

Le Verrou, d'Honoré Fragonard

Décryptage d'une œuvre ambiguë.

PAR ÉLISABETH COUTURIER

77 Cahier culture

77 **Écrans** Ciné, scène, télévision…
80 **Expos** Le goût de la Renaissance ; André Masson ; le discours de Simone Veil sur l'IVG…
82 **Livres** Essais et romans, BD.

88 Tête-à-tête

François Berléand & Sigmund Freud

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique.

PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF ET VICTOR BATTAGGION

92 Histoire sur ordonnance

Gui de Chauliac témoigne de la Peste noire de 1348.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

94 Courrier des lecteurs

96 Mots croisés

98 L'humeur

D'EMMANUEL DE WARESQUIEL

Contributeurs

Éric Alary Historien, spécialiste de la vie des Français au quotidien. **Jean-Pierre Bois** Historien expert de l'époque moderne. **Hélène Boudou-Reuzé** Assistante de conservation au musée de l'Armée. **Laure de Chantal** Écrivaine et éditrice. **Joëlle Chevé** Spécialiste de l'histoire des femmes. **Maxime Chouinard** Historien expert en arts martiaux. **Élisabeth Couturier** Critique d'art. **Bruno Fuligni** Essayiste. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Charles Giol** Journaliste. **Yetti Hagendorf** Journaliste. **Laurent Lemire** Journaliste. **Nicolas Méra** Écrivain et historien. **Dominique Prévôt** Chargé d'études documentaires au musée de l'Armée. **Christophe Prime** Historien de la Seconde Guerre mondiale. **Jean-François Solnon** Spécialiste de l'Ancien Régime. **Mélanie Tuyssuzian** Journaliste. **Laurent Vissière** Historien médiéviste. **Julien Wilmart** Auteur d'une thèse sur les mousquetaires du roi.

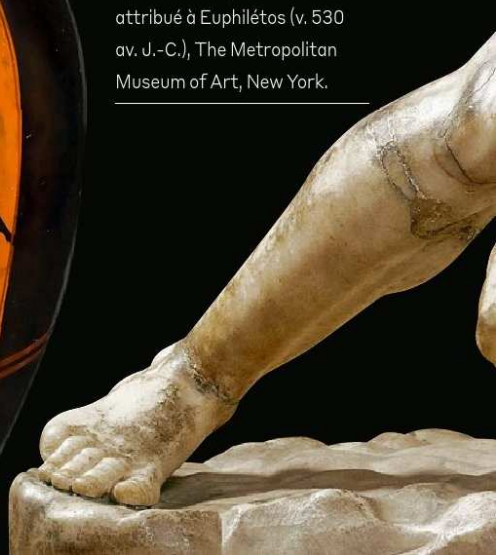
Quand les artistes subliment l'effort

De l'Antiquité à nos jours, les représentations du sport et la célébration des athlètes révèlent l'importance des exercices physiques au sein des sociétés et dans les arts.



NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART/GP

Figer le mouvement Les peintures grecques sur céramique parviennent à capter la vitesse et la légèreté de la course à pied. *Coureurs*, attribué à Euphilétos (v. 530 av. J.-C.), The Metropolitan Museum of Art, New York.





Dieux du stade **Mythologie et athlètes cohabitent et, parmi ces derniers, les plus mis en scène sont les cochers, qui jouissaient d'un remarquable prestige.** *Le roi Œnomaos et son cocher Myrtilos* (Ier s. apr. J.-C.), The Metropolitan Museum of Art, New York.

MET/SP

SCALA ARCHIVES

Modèle du genre **La statuaire antique inspire les représentations du corps sportif, cristallisant un idéal transhistorique de virilité.** *Lutteurs*, copie romaine d'après un original grec (Ier s.), galerie des Offices, Florence.





SCALA/A. DAGLI ORTI

Loisir Au XVIIIe s., les jeux de balle remportent un franc succès. Ils participent de l'exercice physique, de l'hygiène du corps et de la sociabilité. *Jeu de paume*, par Giuseppe Zocchi (1751-1752), Opificio delle Pietre Dure, Florence.

L'ode au coup de poing Au XVIIIe s., les artistes immortalisent certains boxeurs, alors que les affrontements violents suscitent les passions. *Le Boxeur Richard Humphreys*, par John Hoppner (entre 1778 et 1788), The Metropolitan Museum of Art, New York.

MET/SP

> « L'histoire des représentations artistiques du corps sportif reflète l'évolution des pratiques physiques mais aussi les mutations de l'art »





PHILIPPE FUZEAU/RMN-GP

Homme nouveau L'art de la seconde moitié du XIXe s. donne naissance au mythe moderne du *sportsman*, notamment saisi par le réalisme américain. *Les Frères Biglin s'apprêtant à virer à mi-course*, par Thomas Eakins, Cleveland Museum of Art.

Éloge de la vélocité La culture des courses hippiques se développe depuis la fin du XVIIIe siècle. Dans une société industrielle en plein essor, la vitesse inspire les artistes. *Course de chevaux*, dit *Le Derby de 1821 à Epsom* par Théodore Géricault (1821). Paris, musée du Louvre.

En piste Plus que de saisir le mouvement physique, c'est toute une société en action que les cubistes représentent dans leurs toiles consacrées au spectacle sportif. *Au vélodrome*, par Jean Metzinger (1912), The Solomon R. Guggenheim Foundation, Venise.



CLEVELAND MUSEUM OF ART/SP

STEFANO BALDINI/BRIDGEMAN IMAGES



GERARD BLOT/RMN-GP

Le souffle d'une époque **Beauté du geste, couleurs, vitalité : les compétitions sportives deviennent, au XXe siècle, un sujet privilégié pour embrasser la modernité.** *Les Coureurs*, par Robert Delaunay (v. 1924), musée d'Art moderne, Troyes.

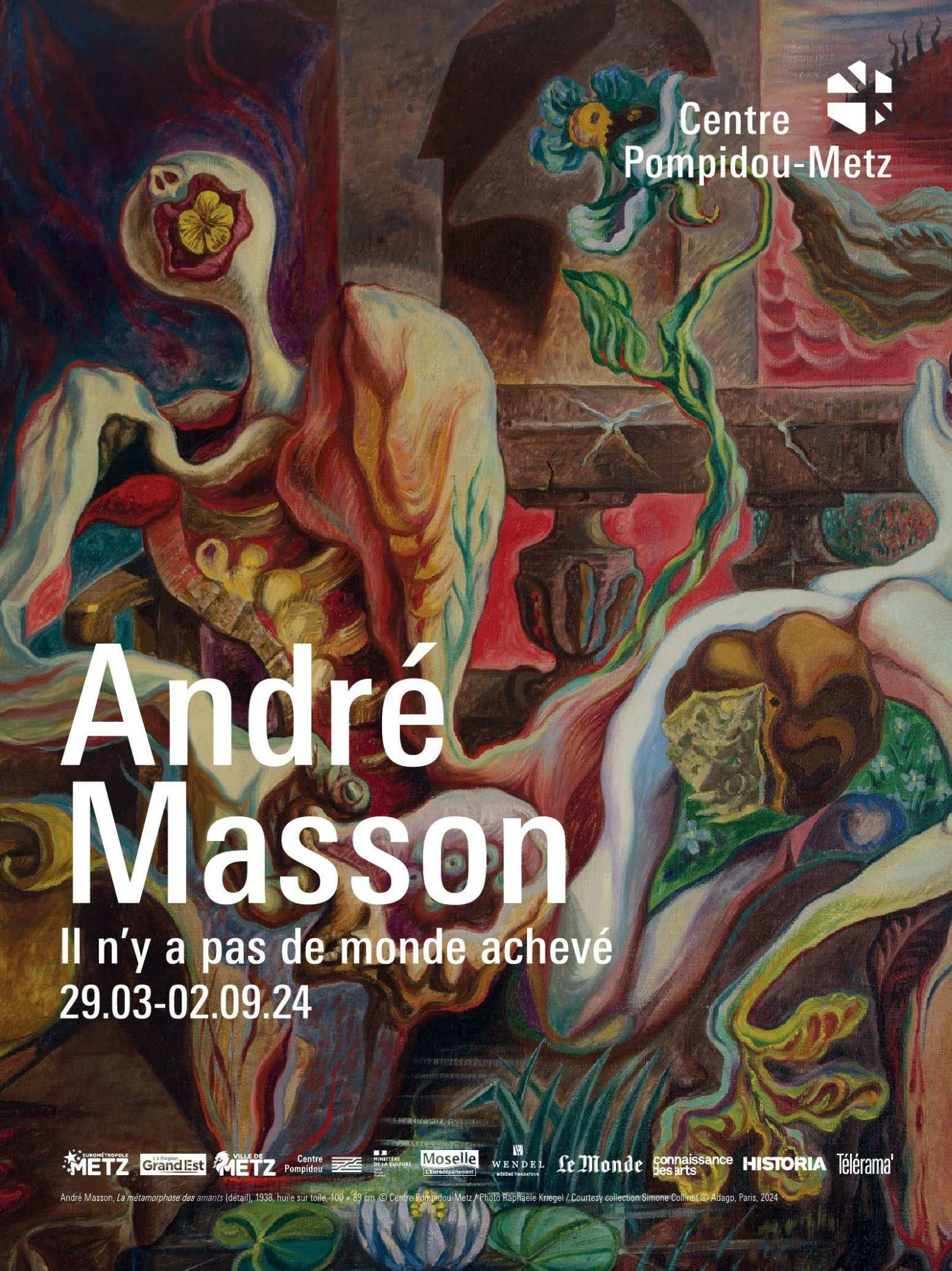


***Le Sport dans l'art*, dirigé par Yann Descamps et Georges Vigarello (Citadelles & Mazenod, 400 p., 2024).**



COLLECTION DE L'ARTISTE

Du tartan à la rue **Les œuvres d'art actuelles reflètent un nouveau souci, celui de désinvisibiliser et célébrer la contribution de tous aux sports comme aux arts.** *Breakdancing*, par Justin Bua (1981/2005).



Centre Pompidou-Metz

André Masson

Il n'y a pas de monde achevé

29.03-02.09.24

EUROMÉTROPOLE METZ · La Région Grand Est · VILLE DE METZ · Centre Pompidou · MINISTÈRE DE LA CULTURE · Moselle L'Eurodépartement · WENDEL MÉCÈNE FONDATEUR · Le Monde · connaissance des arts · HISTORIA · Télérama

André Masson, *La métamorphose des amants* (détail), 1938, huile sur toile, 100 × 89 cm © Centre Pompidou-Metz / Photo Raphaële Kriegel / Courtesy collection Simone Collinet © Adagp, Paris, 2024

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

La liberté commence dans les maquis

Hommage. Le 16 avril, Emmanuel Macron a lancé les célébrations du 80e anniversaire de la Libération en se rendant à Vassieux-en-Vercors. Un hommage aux maquisards et aux civils victimes des nazis.



Espoir Au printemps 1944, la décision est prise par les Alliés d'armer les maquis, notamment dans le Vercors (ci-dessus). Peu après le débarquement, 4 000 FFI retranchés dans le massif proclament la république. Hélas, le 19 juillet, les Allemands attaqueront.

Dès 1940, des opposants politiques se cachent dans des régions difficiles d'accès, comme les forêts ou les montagnes. Avec l'instauration du Service du travail obligatoire (STO), le 16 février 1943, de nombreux réfractaires grossissent les rangs du maquis. Ils vivent avec l'aide de la population et se structurent progressivement. Les débats sont intenses au sein des instances de la Résistance pour savoir quel rôle attribuer à ces maquis dont l'effectif total avoisine alors 40 000 hommes.

En mars 1944, le maquis des Glières, juché à 1 400 mètres d'altitude et dirigé par des cadres du 27e bataillon de chasseurs alpins d'Annecy et de l'Armée secrète, est liquidé par les Allemands. Le mois suivant, les GMR [groupes mobiles de réserve] et les miliciens français mènent une opération de répression contre le village de Vassieux-en-Vercors. Ces événements sonnent comme de terribles avertissements.

Le commandement allié entend pourtant les faire participer à la Libération. Dès lors, du matériel de transmission, de l'armement et des agents sont parachutés pour les préparer au combat. Le 5 juin, ils reçoivent l'ordre de soulèvement sur tout le territoire français. De nouvelles recrues rejoignent les maquis «mobilisateurs». Épaulés par des équipes Jedburgh et du Special Air Service (SAS), les maquisards procèdent à des sabotages et des actions de guérilla contre les troupes allemandes. On se bat au cœur du massif de la Margeride, dans le Massif central, dès le 10 juin. Plus de 9 000 hommes retranchés au mont Mouchet, à Chaudes-Aigues, à Saint-Genest et à Clavières sont attaqués. Les résistants se dispersent après de violents combats, et une terrible répression s'abat sur la population. À Saint-Marcel (Morbihan), les FFI et les SAS connaissent un sort similaire.

Trop peu, trop tôt

Dans le même temps, 4 000 Savoyards convergent en direction du plateau du Vercors, une formidable forteresse naturelle située au sud-ouest de Grenoble. Les maquisards mettent en place une administration civile et militaire, et proclament la restauration de la République. Malheureusement, le plan *Montagnards* a été activé trop tôt, le débarquement allié en Provence devant avoir lieu à



MUSÉE NICÉPHORE NIÉPCE, VILLE DE CHALON-SUR-SAÔNE



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

la mi-août. Le commandement allemand décide d'en finir. Le 19 juillet, 10 000 hommes montent à l'assaut du maquis dispersé en moins de trois jours. S'ensuit une semaine de représailles contre les combattants, les blessés et les habitants. Si les maquis ne portent nulle part des coups décisifs à l'occupant, ils ont le mérite de fixer sur place une partie des troupes allemandes, tout en entretenant un sentiment d'insécurité qui va faciliter la progression alliée. **CHRISTOPHE PRIME**

Le programme des commémorations se poursuivra en Normandie, en Provence en passant par la Bretagne et Oradour-sur-Glane, pour s'achever en Alsace en novembre prochain.

Le mot du mois de Virginie Girod



Complotisme

Depuis la diffusion de la photo de famille retouchée de la princesse de Galles, le 10 mars dernier, je me suis passionnée pour les théories du complot relatives à Kate Middleton, un condensé d'inventivité humaine. La Firme serait prête à tout pour cacher une vérité indicible et manipuler les foules. Les théories du complot ne sont pas nouvelles. Certaines sont mêmes réelles : au milieu du XXe siècle, le gouvernement américain a bien empêché les hommes noirs de Tuskegee, en Alabama, d'avoir accès aux médicaments contre la syphilis pour étudier les effets au long cours de la maladie ; en 1972, le président Nixon a bien commandité le cambriolage du Watergate dans l'espoir de faciliter sa réélection. Mais, au milieu de quelques tristes vérités, les autres théories ne sont que de la science-fiction. Il faut cependant attendre la fin des années 2000 pour que le mot « complotisme » désigne l'attrait pour les théories du complot. Ce néologisme met un nom sur l'anxiété d'une civilisation qui a accès comme jamais à l'information mais qui ne sait plus la trier. D'autant plus que les théories du complot ont souvent leur charme, comme des polars fourmillant de preuves farfelues. En 2018, 79 % des Français adhéraient à au moins une théorie du complot. Il serait ridicule de les mépriser car ils sont le premier symptôme d'une crise profonde à venir. Les années qui ont précédé la Révolution française étaient traversées par des théories du complot : celle des Encyclopédistes qui voulaient renverser l'ordre du monde, celle de Necker allié aux banquiers et aux protestants pour affamer les Parisiens ou celle des francs-maçons qui voulaient détruire la religion. Le complotisme est un marqueur de la défiance du peuple vis-à-vis des élites soupçonnées d'être inaptes et corrompues. Nos dirigeants doivent en prendre la mesure avant qu'il ne soit trop tard.

Le temps de l'enfance volée

De bon aloi. **En 1874, au terme d'une longue lutte, un député fait passer une loi protégeant les petits Français.**



COLLECTION IMKHARBINE-TAPABOR

Fil à la patte
Le cliché qui illustre cette carte postale – les employées de la filature Saunier, à Codolet (Gard) au début du XXe siècle – souligne le rôle que jouent les enfants dans le monde du travail. Il faudra attendre la loi Ferry de 1882 pour leur faire prendre le chemin de l'école.

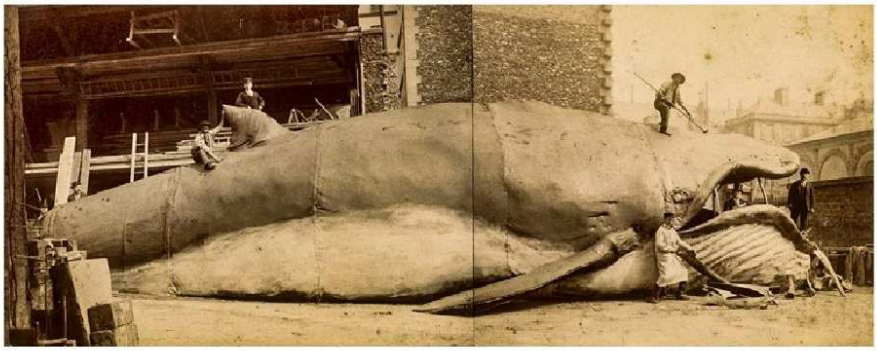
Voici 150 ans, dans un contexte socio-économique morose, après la défaite de la France contre les Prussiens, la répression de la Commune, le début d'un régime républicain – mais avec une majorité de députés monarchistes –, la loi Joubert, «sur le travail des enfants et des filles mineures employés dans l'industrie», est votée le 19 mai 1874. Un premier texte de loi a déjà été ciselé en 1841 pour limiter l'âge d'embauche et la durée du temps de travail des enfants. Mais il reste beaucoup à faire.

Un député monarchiste de Maine-et-Loire, l'industriel catholique Ambroise Joubert, propose à ses collègues un projet philanthropique, mais sans chercher à gêner les «capitaines» de l'industrie française. Les députés sont majoritairement contre une loi améliorant les conditions de travail (et donc de vie) des enfants. Joubert bataille ferme pendant deux ans (1872-1874) pour trouver un compromis, alors que l'école primaire n'est pas encore obligatoire. De son côté, l'opinion publique s'émeut de plus en plus de voir les conditions de travail déplorables des enfants, notamment dans l'industrie. Toutefois, pour nombre d'industriels, le travail enfantin est absolument essentiel, car bien moins cher que la main-d'œuvre adulte : un enfant de moins de 16 ans gagne en moyenne 50 centimes par jour quand un homme quadruple ce salaire.

Douze heures par jour !

Au total, la loi décide théoriquement d'interdire notamment le travail des enfants de moins de 12 ans. En deçà de cet âge, ils doivent recevoir quotidiennement deux heures d'enseignement scolaire. Le temps de travail est fixé à douze heures maximum par jour pour les enfants de 12 à 16 ans et de six heures pour ceux âgés de 10 à 12 ans – au lieu de 8 ans auparavant. La loi n'est pas respectée dans les verreries, le monde textile, les papeteries, les sucreries et les usines métallurgiques, qui bénéficient de dérogations. Elle ne tient pas compte des cadences de plus en plus élevées sur les chaînes, pas plus qu'elle n'accorde une ligne aux enfants qui travaillent dans les champs ou dans leur logement. L'État ne s'assurera guère du respect de la nouvelle législation. Et nombre de parents pauvres n'auront pas d'autre choix que de transgresser la loi, car un enfant qui ne travaille pas ne ramène aucun salaire. Le vote de 1874 donne donc un cadre légal à l'emploi des enfants dans l'industrie et constitue ainsi une avancée relative. Mais il faudra attendre 1958, et le décret relatif «aux travaux dangereux pour les enfants et les femmes» (n° 58-628), pour que soit interdit – sauf exceptions – le labeur des mineurs de moins de 16 ans. **ÉRIC ALARY**

Au théâtre, on rit comme des baleines



BNF

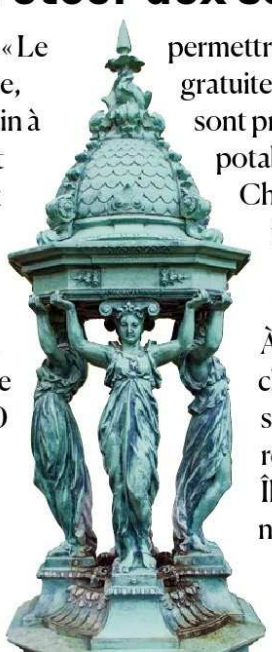
En scène En 1894, le directeur du casino de Villerville, en Normandie, transforme le cadavre d'un cétacé en une étonnante salle de spectacle, capable d'offrir près d'une centaine de places !

Le 21 octobre 1893, une baleine s'échoue sur la plage de Cricquebœuf à Villerville (Calvados) et y meurt quelques heures plus tard. À cette époque, la commune de presque 1 000 habitants possède un casino dirigé par le comédien Simon-Max (1847-1923). Ce dernier est à la recherche d'idées pour promouvoir son établissement, sans cesse mis en concurrence avec celui de Trouville. Il achète la carcasse pour quelques centaines de francs, vend la chair et l'huile (utilisée comme combustible pour les lampes à huile) et fait naturaliser le reste chez un taxidermiste.

Simon-Max installe ensuite le cétacé face à son casino qui devient l'attraction de la ville : la « plage [est] en liesse » et les touristes se pressent pour voir de près la créature marine. En faisant appel à un taxidermiste, le directeur avait l'idée farfelue d'aménager l'intérieur de l'animal en théâtre dans lequel environ 80 spectateurs pourraient prendre place. L'ouverture de cet original théâtre est célébrée le 1er juillet 1894. Le carton d'invitation explique que « le public entrera par la tête du cétacé et sortira par… l'autre côté ». L'humour du directeur s'invite aussi dans le programme qui prévoit la représentation de *Jonas et les sirènes*, une pièce en deux actes relatant l'histoire du personnage biblique dévoré par une baleine. Passé l'été 1894, l'animal part en tournée, tel un théâtre ambulant, d'abord sur la côte du Calvados puis à Paris où il périra dans les flammes. La drôle de salle de Simon-Max disparaît, en effet, dans un incendie au Casino de Paris dans la nuit du 25 au 26 février 1895. FANNY VERDIER

Fontaines Wallace, un retour aux sources

Rénovation. En prévision de l'événement « Le Voyage à Nantes », du 6 juillet au 8 septembre, consistant en un parcours d'art contemporain à travers la ville, quatre fontaines Wallace sont en cours de restauration et quatre nouveaux modèles sont commandés à l'artiste Cyril Pedrosa. Ce projet vise à mettre en avant la politique de la ville en faveur de l'accès à l'eau potable pour tous dans l'espace public. Il est en parfaite adéquation avec l'histoire de ces fontaines. Après le siège de Paris de 1870 et la Commune, un Anglais philanthrope, Sir Richard Wallace, en offre, en 1872, une cinquantaine aux Parisiens afin de leur permettre d'accéder, dans les rues, à une eau saine et gratuite à une époque où 40 % des foyers parisiens sont privés, dans les immeubles, d'eau courante, potable et payante. Œuvres du sculpteur nantais Charles-Auguste Lebourg, les fontaines sont en fonte, un matériau très résistant et facile à entretenir. Des trois modèles produits, celui à caryatides est le plus répandu. À l'origine, des gobelets en étain, retenus par une chaînette, y sont accrochés. Peu hygiéniques, ils seront supprimés en 1952. Outre à Nantes, il en reste plus d'une centaine dans la capitale et en Île-de-France, et beaucoup d'autres en régions, notamment à Bordeaux. V. D.



JACQUES LOÏC/PHOTONONSTOP

Pablo Neruda assassiné ?

Enquête. Des analyses médicales vont être effectuées sur les restes du poète afin d'éclairer les conditions de son décès.

Cinquante ans après sa disparition, le poète chilien Pablo Neruda (1904-1973) continue de faire parler de lui. À la demande de sa famille et du Parti communiste chilien, la cour d'appel de Santiago a rouvert le 20 février dernier une enquête sur les circonstances suspectes de son décès. Les parties prenantes ont avancé un besoin de « clarifier les faits » dans une investigation qui n'avait pas semblé suffisamment « exhaustive ».

D'après la version officielle, le poète, lauréat du prix Nobel de littérature en 1971, aurait succombé à un cancer de la prostate le 23 septembre 1973. Mais le contexte de sa mort, douze jours seulement après le coup d'État de Pinochet, a laissé planer les suspicions… Et pour cause : le poète, ancien membre du comité central du parti communiste et proche du Président socialiste Salvador Allende (renversé par les militaires), n'avait pas caché son hostilité à l'égard du nouveau régime.

Un témoin à charge

Neruda prévoyait de s'isoler au Mexique la veille de sa mort, afin de mobiliser l'opinion internationale, mais son décès soudain l'empêcha de rallier d'autres voix à sa cause. De quoi alimenter les soupçons – d'autant que la dictature de Pinochet (1973-1990) sera marquée par une répression sévère. On estime que 3 200 militants de gauche furent assassinés sous le régime militaire.

La thèse de l'assassinat est notamment soutenue par l'ancien chauffeur du poète, Manuel Araya, qui affirme que Neruda aurait été empoisonné lors de son hospitalisation à la clinique de Santa Maria. Des analyses confidentielles, effectuées par des laboratoires canadiens et danois, auraient notamment détecté des traces de toxine botulique dans son squelette, ce que de nouvelles analyses médico-légales entendent vérifier. En 2017, un comité d'experts internationaux avait déjà conclu que Pablo Neruda n'était pas décédé d'un cancer, n'excluant pas l'intervention d'un tiers. L'ombre de Pinochet plane encore sur le cercueil du poète… **NICOLAS MÉRA**

Coïncidence ? La veille de sa disparition, le poète entendait s'envoler pour le Mexique afin de dénoncer le putsch militaire.



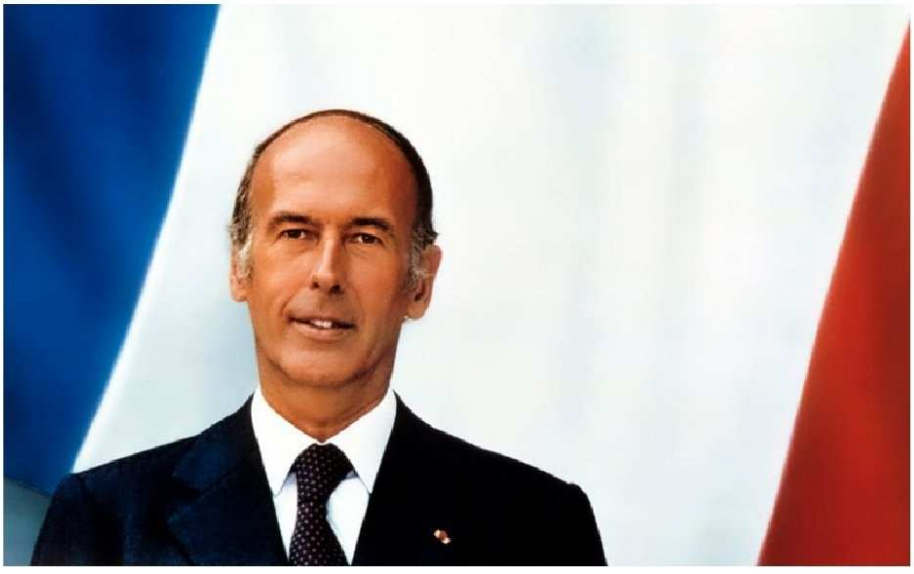
AKG-IMAGES

À Nuremberg, la peste refait parler d'elle…

Des milliers de crânes et plus de 1 000 squelettes entassés en Allemagne ! C'est ce qu'ont récemment découvert des archéologues d'outre-Rhin à Nuremberg lors d'une opération de routine. Alors qu'une équipe réalisait des fouilles préventives, ils ont mis au jour huit fosses communes, regroupant des squelettes datant du XVIIe siècle. Les fouilles, qui avaient débuté au mois d'août 2023, ont dévoilé des crânes, des restes de bassins et des fémurs entassés. Selon les chercheurs, les victimes seraient mortes lors de l'épidémie de peste noire en 1632-1633 à Nuremberg, qui a tué près de 15 000 personnes. À la fin du Moyen Âge, cette maladie a tué 30 à 50 % de la population européenne. Elle réapparaît plusieurs fois au cours des siècles suivants. Nuremberg a ainsi été touchée à plusieurs reprises entre le Moyen Âge et la période moderne. Des pièces de monnaie, datées de 1619 et de 1621, retrouvées dans les fosses des pestiférés, confirment cette résurgence de l'épidémie au XVIIe siècle. L'analyse des os des 650 premiers corps exhumés appuie cette version. Il pourrait s'agir du plus grand cimetière de victimes de la peste jamais découvert en Europe. Le charnier permettra surtout d'étudier plus en détail la population de l'époque, ainsi que la propagation des épidémies. Le cimetière semble également abriter les victimes d'une autre épidémie, cette fois plus récente, liée au choléra. MÉLANIE TUYSSUZIAN

Un petit bout de pain fermenté… historique

Alimentation. Dans l'ancienne Anatolie, le plus vieux morceau de pain du monde a été récemment trouvé. Datant d'environ 8 600 ans, il a été découvert sur le site archéologique de Çatal Höyük, en Turquie. Une trouvaille réalisée par le centre de recherche de l'université Necmettin-Erbakan, qui l'a annoncé dans un communiqué le 5 mars dernier.
Il a été identifié dans la province de Konya, dans le sud du pays, après la découverte d'un four partiellement détruit de la période néolithique. À cette époque, 8 000 personnes vivaient sur le site de Çatal Höyük, aujourd'hui classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Les archéologues y ont trouvé une miche de pain de « la taille de la paume d'une main ». Il s'agit d'un morceau non cuit. D'après les analyses, il aurait résisté au temps grâce aux amidons qu'il contient et à la couche d'argile qui le recouvrait. Il s'agirait du plus ancien aliment de ce type jamais retrouvé. M. T.



JACQUES-HENRI LARTIGUE/LA DOCUMENTATION FRANÇAISE

Les années VGE, entre crise et modernité

Tournant. Il y a cinquante ans débutait un septennat qui s'est illustré par des ruptures majeures.

Le 19 mai 1974, Valéry Giscard d'Estaing est élu président de la République – à 50,8 % des suffrages exprimés, avec seulement 425 000 voix d'avance sur Mitterrand. Le chef de l'État, qui n'a que 48 ans, veut montrer qu'il n'est pas un conservateur. Rompant avec le cérémonial, il ne porte pas de queue-de-pie pour son investiture et se rend à pied de l'Élysée à l'Arc de Triomphe. Un vent de réformes souffle au début du septennat. Le président sourit sur son portrait officiel, le bleu du drapeau s'éclaircit, la Marseillaise est jouée sur un rythme plus lent. Promesse de campagne, les « questions au gouvernement » sont organisées à l'Assemblée. De nouveaux portefeuilles apparaissent, comme le secrétariat d'État à la Condition féminine, confié à Françoise Giroud. Dès le 5 juillet, la majorité passe de 21 à 18 ans et, le 29 octobre, l'ouverture de la saisine du Conseil constitutionnel à 60 députés ou 60 sénateurs renforce les pouvoirs de l'opposition. La dépénalisation de l'IVG, le divorce par consentement mutuel dominent l'année 1975.

Sur le plan technologique, VGE bénéficie des programmes lancés par ses prédécesseurs, comme le Concorde et le nucléaire civil, qu'il développe en plein choc pétrolier. D'autres audaces tournent à la farce, comme l'escroquerie des « avions renifleurs », censés repérer les champs pétrolifères… Partisan d'une « décrispation », VGE ne parvient pas à rompre le bipolarisme droite-gauche. Après le départ de Chirac, la rigueur du « plan Barre » et la montée du chômage renforcent la gauche et Mitterrand l'emporte en 1981. « Au revoir », lâche VGE devant les caméras avant de sortir du champ d'un pas détaché… BRUNO FULIGNI

La Demeure historique fête ses 100 ans

Patrimoine. Mettre en valeur l'esprit français à travers ses plus belles habitations privées, c'est le projet du médecin et mécène Joachim Carvallo (1869-1936). Restaurateur des jardins et du château de Villandry, il fonde en 1924 La Demeure historique. La mémoire de la Grande Guerre est encore très présente et la préservation de ce qui fait la France lui paraît essentielle. L'association, reconnue d'utilité publique en 1965, regroupe plus de 3 000 sites visités chaque année par neuf millions de personnes. Une initiative similaire a vu le jour au Royaume-Uni dès 1895 avec l'association à but non lucratif *National Trust*, qui contribue à l'entretien de plus de 500 domaines, jardins, châteaux et monuments privés outre-Manche, financée en grande partie par les cotisations des membres, des dons et les revenus générés par les visites. Ailleurs en Europe, c'est souvent l'État qui accompagne les propriétaires pour la préservation des biens culturels et architecturaux.

LAURENT LEMIRE



PARCO ARCHEOLOGICO DI POMPEI/PRESS OFFICE/AFP

Fille de l'air Montés sur le bélier Chrysomallos, Phrixos et sa sœur Héllé échappent à la fureur de leur père. Hélas, la jeune femme chute dans la mer qui portera son nom, l'Hellespont.

Pompéi nous offre un cours de mythologie

Archéologie. Une fresque, étonnante de fraîcheur et au sujet peu connu de nos jours, vient d'être découverte.

Si cette œuvre nous semble une rareté, à la fois par sa finesse d'exécution et sa thématique – le mythe d'Hellé et Phrixos –, la mythologie est partout dans l'Antiquité. Chantée par les aèdes, apprise à l'école, au théâtre et présente sur tous les objets du quotidien, du peigne aux armes en passant par les peintures murales. Nous sommes devenus des béotiens en matière de mythologie. Une remise à niveau s'impose d'autant plus que l'histoire, évoquée par Apollonios de Rhodes, débute justement en Béotie.

Le bélier représenté ici n'est autre que Chrysomallos (littéralement «à la laine d'or»), frère de Pégase et fils de Poséidon. Doté de parole et fendant l'air, l'animal a volé au secours de la jeune Hellé et de son frère Phrixos sur le point d'être exécutés par leur propre père, le roi Athamas, manipulé par sa nouvelle épouse, Ino, qui veut faire de ses propres enfants les seuls héritiers du trône. Dans leur fuite aérienne, Hellé tombe et se noie dans une mer qui prendra en son honneur le nom d'Hellespont (actuelles Dardanelles). Arrivé en Colchide, Chrysomallos y dépose Phrixos en lui recommandant d'offrir en sacrifice sa toison, qui devient la fameuse Toison d'or. Jason la ravira avec le cœur de la fille du roi, la redoutable sorcière Médée. Mais ceci est une autre histoire et sans doute le sujet d'autres fresques à découvrir!

LAURE DE CHANTAL

Contredire c'est vouloir débattre
Critiquer c'est vouloir transformer



www.marianne.net

Marianne

LA VÉRITÉ N'A PAS DE MAÎTRE

LE NOUVEAU JOURNAL

3,50 €

Chaque jeudi chez votre marchand de journaux préféré

L'aube de la Renaissance, sous le roi Charles VII



Expositions. **Le musée de Cluny et la Bibliothèque nationale de France nous plongent dans l'univers des humanistes en nous dévoilant les œuvres d'un renouveau artistique et d'une effervescence intellectuelle apparaissant dès le XIVe siècle, plus tôt que les historiens ne le concevaient jusqu'ici.**

Les arts en France sous Charles VII (1422-1461)
Musée de Cluny, rue du Sommerard, Paris (5e)
L'invention de la Renaissance
BNF-Richelieu, rue Vivienne, Paris (2e)
jusqu'au 16 juin

Et si la Renaissance commençait avec Charles VII ? Le «Roi de Bourges» n'a pas laissé l'image d'un grand protecteur des arts à l'affût des innovations de son temps. Entre la figure mystique de Jeanne d'Arc, à laquelle il dut son sacre, et la flamboyance de François Ier, souverain par excellence de la Renaissance, il semble appartenir à un monde «gothique» au sens méprisant du terme que la période classique réservait au Moyen Âge. Deux expositions, «Les arts en France sous Charles VII (1422-1461)» au musée de Cluny et «L'invention de la Renaissance : l'humaniste, le prince et l'artiste» à la Bibliothèque nationale de France, offrent un regard plus nuancé sur la Renaissance en tant que mouvement artistique et littéraire qui naît en Italie au XIVe siècle et triomphe au XVIe.

Le règne de Charles VII, marqué par la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons et par la guerre de Cent Ans, ne paraît pas propice à une efflorescence artistique. Et pourtant, à considérer le célèbre portrait du roi par Jean Fouquet, réalisé vers 1450-1455 – présentation en buste et non en pied, réalisme sans concession des traits, absence d'attributs royaux –, on est loin des représentations hiératiques et fleurdelisées de ses prédécesseurs. Le «nouveau», plus que le «renouveau», est bien là, symbolisé par une génération d'artistes : Jean Fouquet, auquel une salle entière est consacrée, Jan Van Eyck, Robert Campin ou Rogier Van der Weyden, qui se détachent de l'art gothique international pour adopter la peinture à l'huile, le réalisme et l'illusionnisme prônés par les artistes flamands – l'*ars nova* –, la perspective et le retour à l'antique par les Italiens.

Puissance créatrice

Le somptueux et rarissime dais royal orné de ses emblématiques cerfs ailés dit assez que Charles VII, réputé terne et faible, était un homme de culture et de faste qui savait aussi s'entourer de mécènes

TONY QUERREC/RMN-GRAND PALAIS/SP



BNF/SP

Regard neuf Charles VII (ci-contre) est peint par Jean Fouquet (v. 1450) d'un trait réaliste et sans fioritures, contrairement à ses prédécesseurs. Musée du Louvre. Le *De viris illustribus* de Pétrarque (1379), qui rassemble 23 biographies de grands hommes, associe érudition et beauté des enluminures. BNF.

éclairés, tel son grand argentier, Jacques Cœur. Ce roi ne fut-il pas surnommé «le Bien Servi»? Les modèles artistiques circulent entre les provinces et Paris. L'art des vitraux et de l'enluminure évolue. Les décors se font pleine page comme dans le magnifique *Livre des tournois*, de René d'Anjou, enluminé par Barthélemy d'Eyck.

En contrepoint à cette exposition toute en nuances, celle de la Bibliothèque nationale offre une magistrale exploration de la Renaissance à travers ses grandes bibliothèques. L'humanisme, né en Italie au XIVe siècle, est au cœur de leur constitution. Plus de 200 œuvres, manuscrits, livres imprimés, dessins, reliures, objets d'art, médailles, etc., concourent à cette présentation d'une culture nouvelle, centrée sur la dignité, la liberté et la puissance créatrice de l'homme. La figure du lettré, particulièrement celle de Pétrarque au XIVe siècle, dont la bibliothèque est la référence pour les générations suivantes, concurrence celle du chevalier. Mais si Pétrarque fustige l'accumulation des livres aux dépens de l'assimilation et de la méditation de leur contenu, il ne dissocie pas la lecture de la beauté des illustrations qui l'accompagnent. En témoigne son exemplaire du *De viris illustribus* magnifiquement enluminé par Altichiero da Zevio *(illustr. ci-dessus)*. Il est émouvant d'imaginer entre ses mains tel exemplaire de Suétone, de saint Augustin ou d'Homère détenu aujourd'hui par la Bibliothèque nationale.

Le *studiolo* du lettré est au centre d'un réseau d'amis et d'informateurs, susceptibles de satisfaire sa chasse jamais assouvie de manuscrits puis de livres imprimés. L'on parcourt avec lui toute l'Italie, en quête d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Tite-Live ou d'un Pline le Jeune… L'Antiquité est partout, dans les textes, dans leurs décors de rinceaux, portiques et colonnes, héros mythologiques et satyres, empereurs aux profils de médaille et triomphes à la romaine. La copie des textes, garante de leur diffusion, est un travail colossal. Abandon de l'écriture gothique pour la minuscule caroline, traductions en langues vulgaires, liens étroits entre humanistes et libraires-imprimeurs: la République des lettres est en marche, proposant à toute l'Europe le culte des hommes illustres. Naissent alors les grandes bibliothèques d'apparat des cours italiennes, celles des ducs de Milan à Pavie, des rois d'Aragon à Naples, des papes à Rome et celle de François Ier à Amboise, symbole d'un pouvoir fondé sur le savoir et la magnificence autant que sur la gloire. Un esprit de système qui manquait à Charles VII. On n'invente que ce que l'on peut nommer et c'est souvent la postérité qui s'en charge!

JOËLLE CHEVÉ

> **«La figure du lettré, particulièrement celle de Pétrarque, concurrence celle du chevalier»**



AFP

Table ronde Séance de l'Assemblée de Corse en 2023 sur le statut d'autonomie de l'île.

Autonomie de la Corse, l'immuable vent de liberté

Politique. Alors qu'un accord informel prévoit l'inscription d'un statut d'autonomie de l'île de Beauté au sein de la République dans la Constitution, celui-ci doit encore être adopté par les différentes assemblées… Une aspiration aux racines historiques.

Terre disputée entre différentes puissances, la Corse a développé au fil des siècles un fort sentiment de liberté. Dès le Moyen Âge, les seigneurs locaux ont montré leur résistance vis-à-vis du Saint Empire romain germanique. En 1755, sous l'impulsion de Pasquale Paoli, l'île déclare son indépendance de la république de Gênes. Cette République corse dure jusqu'à son annexion par la France en 1769. Pendant la Révolution, la Corse est administrée comme un département français où Napoléon envoie les troupes du général Morand pour calmer les ardeurs nationalistes. Résolument rebelle et soucieuse de sa spécificité, l'île soulève de nouveau la question de son avenir au début du XX^{e} siècle. Occupée par 80 000 soldats italiens, elle est le premier département libéré en 1943 par les troupes françaises et les maquisards.

Dans l'interdépendance

Vingt-cinq ans plus tard, Mai 68 renforce chez les jeunes cette insoumission et ce désir d'autonomie. Théorisée dans les années 1970 par Max Simeoni, le fondateur de l'Union du peuple corse, l'idée s'est diluée dans les trois statuts de décentralisation mis en œuvre par Gaston Defferre (1982), Pierre Joxe (1991) et Lionel Jospin (1999). En 2022, l'agression mortelle en prison d'Yvan Colonna, condamné pour l'assassinat du préfet Claude Érignac en 1998, a fait remonter la revendication au premier plan. Le récent projet d'«écriture constitutionnelle», reconnaissant une autonomie entre le gouvernement et les élus, s'impose comme une nouvelle étape des relations entre l'île et le continent, «sans totem ni tabou» selon les mots d'Emmanuel Macron, tout en conservant la Corse au sein de la République. On repense à la formule qu'Edgar Faure employait à propos du Maroc dans les années 1950 : l'indépendance dans l'interdépendance.

Sur le modèle polynésien

Mais quelles seraient concrètement les conséquences d'une autonomie sur le modèle polynésien, l'île de Beauté ne relevant pas constitutionnellement de l'outre-mer, mais de la métropole ? Sur le plan politique, la Corse pourrait se doter d'un gouvernement avec des compétences élargies sur la justice, la police, la fiscalité, l'éducation, la santé, la culture et l'environnement. En matière économique, l'autonomie renforcée pourrait avoir des conséquences dans le contrôle des ressources naturelles, marines, forestières et agricoles. Même si la politique étrangère demeure du ressort de l'État central, une Corse autonome obtiendrait une certaine marge de manœuvre pour développer des relations internationales dans les domaines de la culture, du commerce ou de l'environnement. Enfin, l'île pourrait chercher à développer des liens plus étroits avec l'Union européenne, ce qui influencerait sa participation à certains programmes de financement et sa capacité à négocier des accords spécifiques.

Ces choix dépendent à la fois des négociations avec Paris et de la manière dont les autorités et les citoyens corses choisiront de mettre en œuvre leur autonomie. Tout en gardant à l'esprit que l'autonomie n'est pas l'indépendance, pas plus qu'une décentralisation poussée. **LAURENT LEMIRE**

HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

Seul, sur la scène du théâtre de la Tour Eiffel, **Franck Ferrand** nous embarque dans des histoires incroyables en nous contant, dans chaque épisode, les dernières heures d'un personnage ou d'un événement emblématique.

LES DERNIÈRES HEURES de

INÉDIT (7X30')



SAMEDI 4 MAI

20.50 : DIÊN BIÊN PHU

21.20 : PRÉSIDENT LINCOLN

21.50 : LOUIS XVI

SAMEDI 11 MAI

20.50 : TITANIC

21.20 : MOZART

SAMEDI 18 MAI

20.50 : CLÉOPÂTRE

21.20 : INDIRA GANDHI

Suivez-nous sur histoiretv.fr

Crédit photos : © Morgane Production

bouygues canal 121 | DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 | free canal 205 | orange canal 124 | SFR canal 177 | .nordnet. | Vialis | Chips Time

REPLAY DISPONIBLE 60 JOURS

Quand le spectateur devient lui-même acteur : *Helsingor* à Vincennes

Théâtre. La pièce immersive inspirée d'*Hamlet* et mise en scène par Léonard Matton est jouée ce mois-ci au château de Vincennes pour quelques représentations.



MELANIE DOREY/SP

Lieu éphémère D'un château à l'autre : d'Elseneur à Vincennes, Hamlet reprend vie.

Depuis la création d'*Helsingor* en 2018, à Paris, 12 000 billets ont été vendus – un plébiscite pour ce spectacle qui a fait ses débuts dans un lieu éphémère, sur une ancienne friche industrielle. Baptisé Le Secret, l'endroit surprend alors les curieux en proposant une aventure théâtrale d'un genre inédit. La trame d'*Hamlet*, tout le monde (ou presque) la connaît. Le prince danois doit venger l'assassinat de son père, que son oncle Claudius a empoisonné, puis remplacé sur le trône après avoir épousé sa veuve. Mais le metteur en scène Léonard Matton bouscule le classique shakespearien et les codes de la représentation. Avec lui, ni planches ni sièges ; l'espace de jeu est éclaté, le public invité à suivre la pièce au gré d'une déambulation, et chaque spectateur libre d'emboîter le pas de tel (ou tels) personnage(s) à sa convenance. L'ellipse et la frustration font partie du package – puisqu'on se prive d'une partie du texte en choisissant son parcours –, mais elles n'entravent pas la compréhension générale ; l'imagination comble les vides et la proximité avec la troupe décuple les sensations.

L'idée ? Elle a infusé, par strates, dans l'esprit du créateur. « En 2011, j'ai entendu parler de *Sleep No More*, un *Macbeth* immersif, principalement chorégraphique, monté dans 9 000 m² par la compagnie britannique Punchdrunk. Je ne l'ai pas vu, mais le principe m'intriguait et je me demandais s'il pouvait fonctionner pour *Hamlet*. À la même époque, j'ai vu un spectacle au Théâtre du Soleil et la façon dont Ariane Mnouchkine conçoit son art a aussi constitué une étape dans ma réflexion. Par la suite, j'ai d'ailleurs appris qu'elle avait monté un *1789* sous forme d'expérience immersive, avec plusieurs scènes jouées en même temps. »

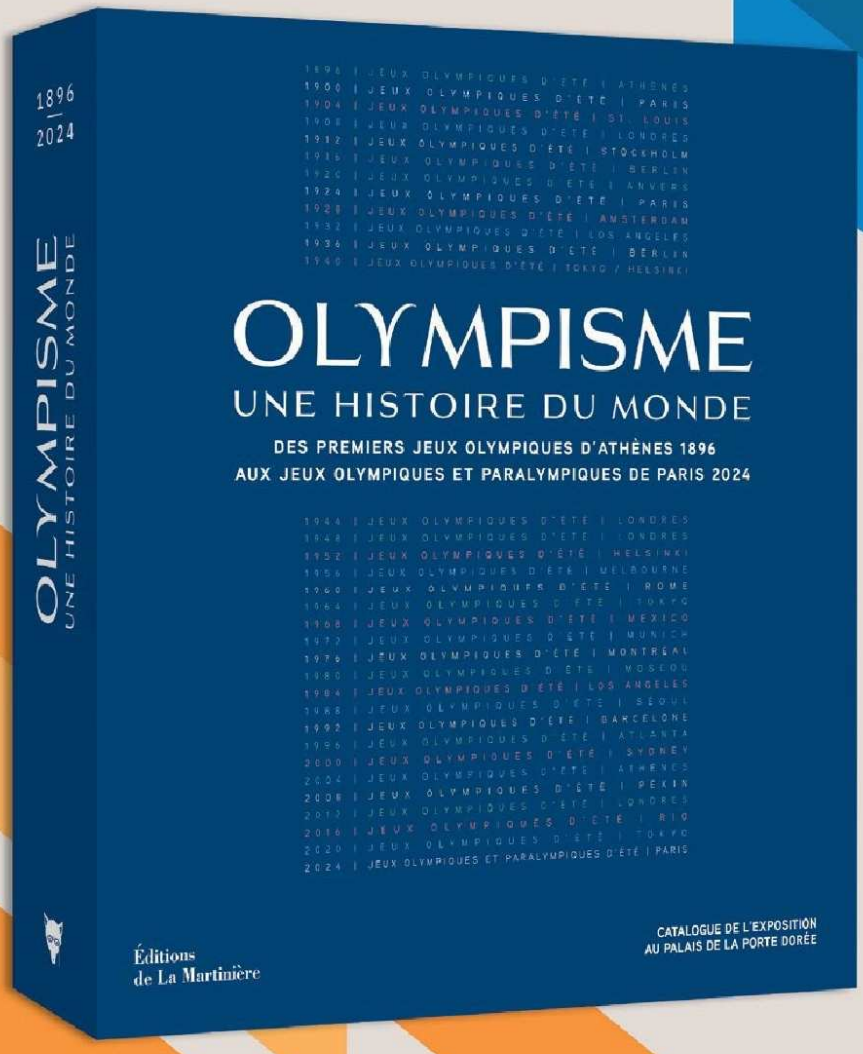
Intrigues simultanées

Porté par son succès public et critique, *Helsingor* se fait repérer par le Centre des monuments nationaux, qui l'invite en 2019 puis en 2021 à investir le château de Vincennes. « Ses pierres suintent les fantômes, les rois morts, le lieu est fait pour ce type de spectacle », estime Léonard Matton, qui place les 150 spectateurs (maximum) au cœur du même type de dispositif qu'au Secret. Dans le donjon, la salle du Conseil devient celle du trône, la salle du Puits figure la chambre d'Ophélie, le chemin de ronde sert de décor à l'apparition du spectre du roi du Danemark… Plusieurs intrigues se déploient en simultané, les dix comédiens et comédiennes s'entrecroisent, mais tous sont réunis par quelques scènes nodales, comme le meurtre de Polonius ou le duel final. En une heure et vingt-cinq minutes, le « spect-acteur » fait plus qu'assister à une tragédie : il en devient partie prenante. Léonard Matton a depuis adapté un autre Shakespeare. En août 2023, *Le Fléau, mesure pour mesure* créait l'événement au Palais-Royal en immergeant le public dans une cité frappée par une épidémie de peste. Il y sera joué cet été (14 août-8 septembre), après avoir pris d'assaut le fort Saint-André, à Villeneuve-lès-Avignon (9-14 juillet). Quant au créateur, il vise déjà un autre monument littéraire : le *Manhattan Transfer* de l'Américain John Dos Passos.

Du 26 avril au 25 mai, *Helsingor*, l'adaptation envoûtante d'*Hamlet* par Léonard Matton, sera de retour au château de Vincennes. Pour une expérience insolite qui plonge le public au plus près de l'action.

STÉPHANIE GATIGNOL

LA RÉFÉRENCE ABSOLUE SUR 130 ANS DE SPORT ET D'HISTOIRE



© 2024, Éditions de La Martinière

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

CATALOGUE DE L'EXPOSITION DU PALAIS DE LA PORTE DORÉE
DU 26 AVRIL AU 8 SEPTEMBRE

Éditions
de La Martinière

Suivez-nous sur

L'étrange mort d'Henriette d'Angleterre

En 1670, Madame souffre comme une damnée. La jeune épouse de Monsieur, le frère de Louis XIV, se plaint d'épouvantables douleurs d'estomac. Les médecins se montrent d'abord rassurants, avant de réviser leur pronostic devant ce mal mystérieux et foudroyant.

PAR JEAN-FRANÇOIS SOLNON



AKG-IMAGES/JEAN-CLAUDE VARGA

Dès le 24 juin 1670, Henriette est sujette à de multiples maux. Elle se baigne néanmoins dans la Seine, le temps étant très chaud. Le samedi 25, elle déclare se sentir mal, ce qui lui interdit de s'y tremper une nouvelle fois, mais elle peut se promener au clair de lune jusqu'à minuit dans les jardins de Saint-Cloud, sa merveilleuse demeure. Elle dîne comme à son ordinaire et passe une bonne nuit. Malgré ce repos bienfaisant, le lendemain, dimanche, la voit chagrine et de mauvaise humeur, elle qui est d'ordinaire douce et peu capable d'aigreur et de colère. Quelques visites la distraient, la conversation lui plaît, non sans parfois l'irriter. Madame est plutôt chafouine. Elle s'étend sur des coussins et s'endort. On la jugerait abusivement sereine si son abandon au sommeil ne révélait un visage plutôt torturé, alors que ses proches l'ont toujours vue aimable quand elle est au repos.

Esprit peu clair mais confiant

Éveillée, elle se lève avec un si mauvais visage que son entourage en est surpris. Un mal au côté ne cède pas. C'est alors qu'elle demande à la marquise de Gamaches de lui préparer un verre d'eau de chicorée que sa dame d'atour lui •••



Bien née Fille de Charles Ier d'Angleterre, Henriette Stuart (1644-1670), également princesse Bourbon par sa mère – Henriette Marie, dont le père n'était autre que le Béarnais –, reçoit le titre de fille de France par son mariage, qui fait d'elle la belle-sœur du Roi-Soleil.

• • • présente. Elle le boit et, alors qu'elle remet la tasse sur la soucoupe, dit avec un ton qui signifie l'intolérable douleur qu'elle ressent: «Ah! quel point de côté; ah! quel mal. Je n'en puis plus.»

En prononçant ces paroles, le rouge lui monte aux joues, pour disparaître aussitôt et être changé en une pâleur livide. Elle se tord de douleur, est saisie de convulsions, crie et finit par commander qu'on la soutienne pour l'aider à gagner sa chambre. Marchant à peine et toute courbée, incapable de se déplacer sans soutien, elle doit s'appuyer sur ses servantes. On la déshabille, on délace son corset. Elle ne cesse de se plaindre, les larmes aux yeux, elle qui est si patiente. On la met au lit. Elle crie encore plus qu'elle ne l'a fait jusque-là. Son entourage est inquiet, voire désespéré. Alitée, elle ne tient pas en place, roulant d'une extrémité du lit à l'autre. Appelé, son premier médecin, M. Esprit, diagnostique une colique, ordonnant les remèdes propres à de semblables maux. Horriblement torturée par la douleur, Madame répète que son mal est plus considérable qu'on veut le dire, qu'elle va mourir et exige qu'on aille quérir un confesseur. Averti, Monsieur se tient ému devant

> «Monsieur échange un baiser avec elle. Dans la pièce, on n'entend plus que des soupirs et des pleurs»

son lit et échange un baiser avec elle. Dans la pièce, on n'entend plus que le bruit étouffé des soupirs et des pleurs. Quand on constate que Madame a les extrémités froides, la peur saisit l'assistance. Tâter son pouls ne rassure pas, celle qui s'en charge le cherchant en vain. Il n'y a guère que M. Esprit qui ne s'affole pas, ne craignant pas d'affirmer que la faiblesse du pouls est un «accident ordinaire à la colique [*sic*] et qu'il répond de Madame». Mais, excédé par tant de suffisance, Monsieur ose lui faire remarquer qu'il avait déjà répondu de son fils, le duc de Valois, qui eut pourtant la mauvaise idée de mourir promptement…

Doit-on avertir la pauvre malade de l'arrivée d'un confesseur? Sans en être effrayée, Henriette dit au curé de Saint-Cloud de s'approcher. La confession est brève. Madame subit une saignée – le médecin exigeant qu'elle se fasse au bras – et s'abandonne aux exigences de ses proches, déclarant qu'elle veut tout ce qu'on souhaite, ajoutant que tout lui est indifférent et qu'elle sent la mort proche. Trois archiatres [médecins du roi] l'assistent désormais: Antoine Vallot, qu'on a envoyé chercher à Versailles; Yvelin, venu de Paris, en qui elle a confiance; Esprit, déjà présent. Ces trois Diafoirus tiennent conseil, assurant à Monsieur qu'il n'y a point de danger. Philippe vient le répéter à Madame, qui répond avec tranquillité «qu'elle connaissait mieux son mal que le médecin et qu'il n'y avait point de remède».

«Madame se meurt», constate Bossuet

La saignée l'a soulagée. Mais l'arsenal favori des médicastres n'est pas encore épuisé: un lavement au séné est prescrit. Son lit en est gâté: aussi installe-t-on pour elle un petit lit dans la ruelle. On approche un flambeau: révélée par la lueur des bougies, la moribonde paraît encore plus mal. À Monsieur, qui l'interroge pour savoir si on ne l'incommode pas trop, elle a la force de répondre: «Ah! non, Monsieur, rien ne m'incommode plus; je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez.» On lui sert un bouillon. Les douleurs redoublent. Elle se débat dans des souffrances cruelles. La douleur est si intolérable qu'elle se surprend à affirmer qu'elle se tuerait si elle n'était chrétienne. La mort se peint sur son visage. Beaucoup ne voient en elle qu'une «morte habillée à qui l'on aurait mis du rouge».

Informés de son état, le roi, la reine, M^lle^ de La Vallière et M^me^ de Montespan lui rendent visite, probablement pour la dernière fois. Louis XIV interroge discrètement les hommes de l'art. Alors que deux heures auparavant ils répondaient sur leur vie de la santé de Madame et assuraient que les extrémités froides n'étaient qu'un accident de la colique, les mêmes commencent à dire qu'il n'y a plus d'espérance et diagnostiquent une gangrène! La confession auprès du curé



OPENARTIMAGES.COM

Famille en or Au sein de la dynastie la plus puissante de l'Europe d'alors, Henriette (2^e^ à g.) a su trouver sa place et conquérir les cœurs et les esprits, notamment celui de Louis XIV (à dr.), ravi par sa culture. *La Famille royale* (v. 1663), de Jacob Van Loo (1614-1670).



PIERRE COUDERT/CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

La messe est dite En ce début de juin 1670, la jeunesse et le charme d'Henriette illuminent la cour de Saint-Cloud. Las ! En quelques heures, son destin bascule et sa vie s'achève. Une consolation cependant : avoir été veillée par son mari et le roi…

de Saint-Cloud ayant paru trop rapide à Monsieur, on fait alors chercher M. de Condom, c'est-à-dire Jacques Bénigne Bossuet. Louis XIV dit à sa belle-sœur des paroles d'encouragement et la complimente sur sa fermeté. Ne voyant rien à espérer, le roi verse quelques larmes en guise d'adieu. «Elle lui dit qu'il perdait une bonne amie et qu'elle allait mourir.»

On la remet dans son grand lit nettoyé. Le hoquet la saisit. Au milieu de la certitude de la mort, Madame affecte une contenance paisible. Pas un mot sur la cruauté de sa destinée qui l'enlève à la fleur de l'âge, pas une question aux médecins pour s'informer s'il est possible de la sauver. Une ou deux visites encore : le chanoine de Saint-Cloud, Nicolas Feuillet, un capucin bavard, son confesseur ordinaire, et l'ambassadeur d'Angleterre, qui parle avec elle de son cher frère Charles II. L'extrême-onction lui est administrée.

Une soudaineté qui étonne…

Une saignée au pied est encore pratiquée, mais il ne vient point de sang. M. de Condom lui parle de Dieu et lui donne le crucifix à baiser. Elle répond «avec le même jugement que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche». À 2h30 du matin, en ce 30 juin 1670, la mort le lui fait abandonner. Elle le laisse tomber et perd la parole et la vie presque en même temps. Après deux ou trois petits mouvements convulsifs de la bouche, elle expire. Elle n'avait que 26 ans.

Tous les témoins sont frappés par la brutalité de sa mort, qui fait dire à Mme de Sévigné que Madame «a été malade et morte en huit heures». Bossuet relèvera de son côté que, si la mort prépare «ordinairement les hommes à son dernier coup, Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs». Ce brusque décès n'en est que plus mystérieux. Une mort rapide est alors une mort suspecte. Celle de Madame s'est passée «d'une manière si subite, reconnaît l'abbé de Choisy, qu'on ne la voulut pas croire natu- •••

> « Le mariage malheureux d'Henriette avec Monsieur et leur pitoyable vie conjugale suffiraient à rendre Philippe suspect »

••• relle ». Ainsi, rappelle le même auteur, court-il « mille bruits différents de sa mort, dont pas un peut-être n'a de fondement que le malheur de l'humanité ». Tous les contemporains n'ont pas la sagesse de l'abbé. Circulent aussitôt des rumeurs d'empoisonnement.

Henriette elle-même les avait accréditées. Elle en avait assuré ceux qui s'étaient approchés d'elle. « La pensée du poison, témoigne son amie Mme de La Fayette, [était] établie dans son esprit. » Entre deux cris de douleur, regardant l'eau de chicorée qu'elle avait bue, elle avait déclaré avoir été empoisonnée et demandé un contrepoison. L'accusation fut répétée par toute l'Europe et Madame l'affirmait comme vraie à son médecin, qui resta silencieux. Faut-il que l'empoisonnement de Madame soit un sujet public de conversation pour que l'ambassadeur d'Angleterre se croie autorisé à lui demander si elle avait été empoisonnée… On ignore sa réponse, mais on sait qu'elle recommanda au diplomate de n'en rien dire au roi d'Angleterre, son frère, afin de lui épargner cette douleur et de ne pas songer à en tirer vengeance.

La certitude d'un geste criminel n'en est pas moins largement partagée. Henriette subirait-elle une nouvelle fois la colère du Ciel, elle qui n'a connu pendant sa courte existence que des moments tragiques? La révolution en son pays et la décapitation en 1649 de son père, le roi Charles Ier, à Londres; l'exil en France avec sa mère, où elle tardait à se lever le matin faute de bois à mettre dans la cheminée; la mort de ses enfants, deux mort-nés, puis, en 1666, celle de son fils le duc de Valois, à l'âge de 30 mois, dont elle fut inconsolable; ou encore celles en 1660 de son frère Henry, duc de Gloucester, chassé d'Angleterre avant de mourir à 27 ans de la variole, et de sa sœur Marie-Henriette, qui succomba à Londres du même mal trois mois après lui… Le nécrologe semble n'avoir pas de fin quand est morte sa mère, Henriette Marie de France, veuve du roi Charles Ier, en 1669. À cette date, la restauration des Stuarts sur le trône d'Angleterre est accomplie, mais la princesse n'oublie pas que ses frères Charles et Jacques, avant leur accès au trône, ont été chassés du royaume par Mazarin pour permettre à la France du Grand Roi de conclure en 1665 une alliance avec l'Angleterre du régicide Cromwell…

De sa mort subite, l'empoisonnement est jugé la cause. Pour en constater éventuellement les effets, on fait donner l'eau de chicorée à un chien, tandis que deux femmes de chambre avalent une tasse de la boisson suspecte, tous sans dommage. Indifférents à ces tests, les témoins à charge, soit la princesse Palatine, seconde épouse de Monsieur, et le duc de Saint-Simon, persistent à croire à l'empoisonnement. Leur jugement demeure toutefois bien fragile quand on sait que la première écrit quarante-six ans après les faits et le second, soixante-dix ans plus tard.

Une autopsie impuissante à chasser les rumeurs

L'autopsie, demandée par le roi et par Monsieur, est pratiquée portes ouvertes, en présence d'une centaine de médecins, chirurgiens et diplomates. Elle révèle un poumon gâté, l'abdomen envahi de bile, le foie tombant en miettes, l'intestin en putréfaction, à quoi s'ajoute une tuberculose pulmonaire, le tout concluant à une mort naturelle. En termes courants, l'autopsie confirme que la princesse était en très mauvaise santé, et ce, « de longue main ». En raison de l'état déplorable de ses organes vitaux, on s'étonne même qu'elle ait vécu si longtemps. Aussi est-il impossible de conclure à un empoisonnement. L'autopsie est loin d'être déterminante. Certains la jugent ridicule. On



JOSSE/BRIDGEMAN ARCHIVES

Mauvaise branche ? Monsieur – chef de la maison d'Orléans– demeure sous la coupe de son frère aîné, le roi. Aurait-il, pour recouvrer sa liberté, empoisonné sa femme, épousée « sur ordre » ?

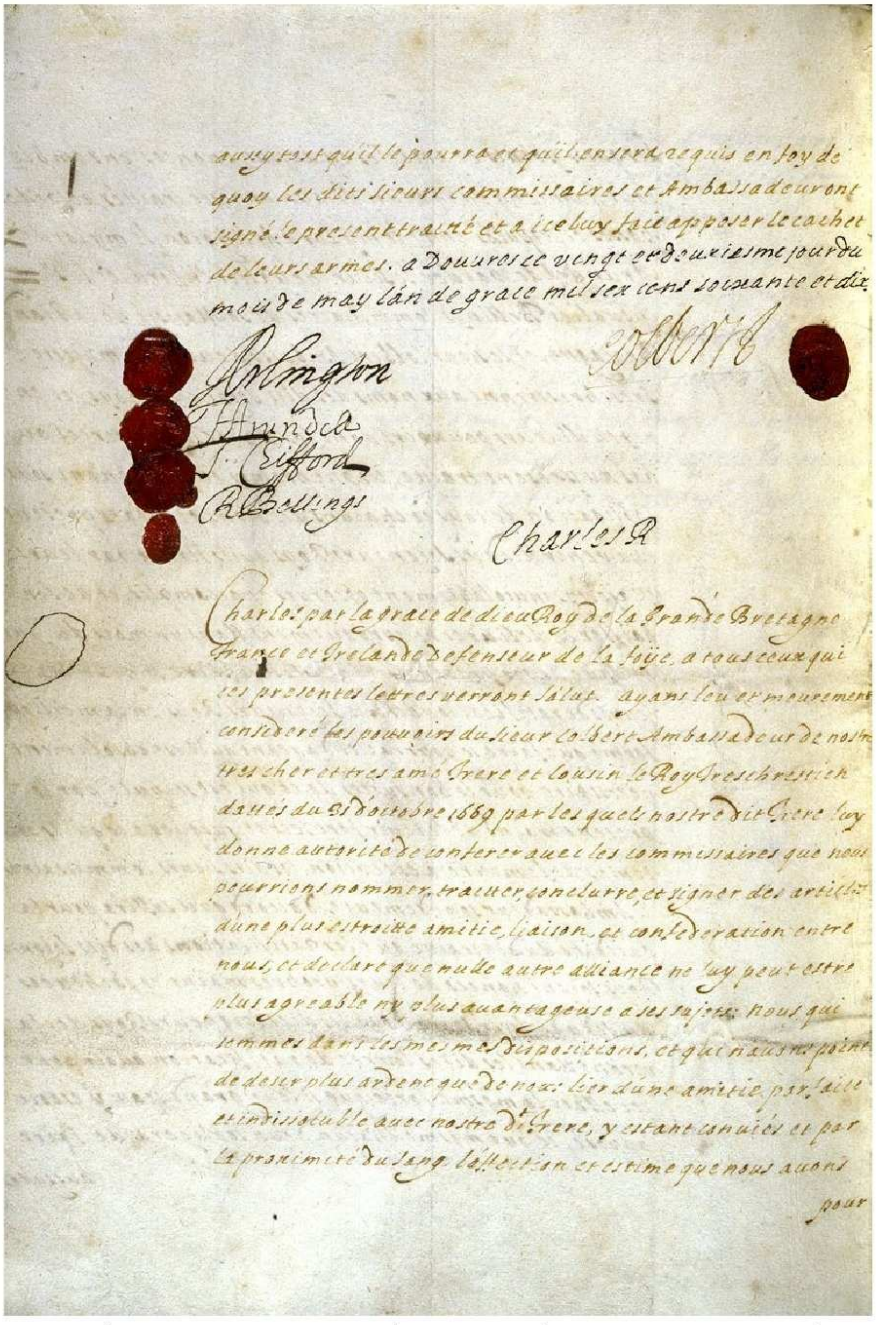
préférera la dire imparfaite et biaisée. Si la cause de la mort est une bile imprévisible, on évite de relever des indices d'un crime qui aurait éclaboussé la famille royale et sans doute déclenché une crise politique entre Paris et Londres.

Vexations en tout genre

On n'en cherche pas moins le ou les coupables, même si on hésite à désigner l'empoisonneur. Madame, il est vrai, n'a pas que des amis. Si l'on ignore la teneur du traité secret signé à Douvres en juin 1670 – où elle a réussi par sa présence et son talent à convaincre son frère Charles II de quitter l'alliance hollandaise et de s'engager à soutenir Louis XIV en cas de conflit (qui se prépare) avec les Provinces-Unies –, elle apparaît comme le lien privilégié entre la France et l'Angleterre, décidées à s'allier. À peine deux semaines après son retour de Londres, elle a ressenti les premières douleurs du mal qui l'a emportée.

Mais sa vie intime est aussi source de querelles. Les misérables relations conjugales entre Henriette et Philippe d'Orléans ne seraient-elles pas à l'origine du drame? Au cours de leurs fréquentes disputes, l'un et l'autre n'ont jamais manqué de se jeter leur passé au visage. La mission diplomatique en Angleterre confiée par le roi à sa belle-sœur a eu le don d'irriter Monsieur, fâché «tout rouge contre Madame et même contre le roi». Tenu à l'écart de la rencontre, Philippe, jaloux et vexé d'être laissé sur la touche, rumine la réponse cassante que lui fit le roi son frère, auquel il demandait le sujet du séjour anglais de sa femme: «Il n'y a pas lieu de vous en faire part», avait répondu Louis XIV, décidé à n'en pas dire plus.

Déjà, le mariage d'Henriette en mars 1661 avec Philippe avait déconcerté. Étrange union quand on sait que, chez Monsieur, le «miracle d'enflammer le cœur du prince n'était réservé à aucune femme». Leur pitoyable vie conjugale suffirait à rendre Philippe suspect. En réalité, personne ou presque ne le croit criminel. Sans doute dans le mariage s'est-il senti délaissé par sa femme; sans doute, rongé de jalousie devant l'intérêt réciproque qu'elle et le roi se portaient, se réfugiait-il dans la bouderie. Il est vrai que la complicité du monarque et de



BRITISH LIBRARY/AURIMAGES

Affaire d'État Et si Henriette avait payé de sa vie son rôle diplomatique ? Missionnée par le roi, c'est sous son égide qu'est signé, le 1er juin 1670, le traité de Douvres, une entente secrète passée entre la France et l'Angleterre contre la Hollande.

sa belle-sœur faisait jaser. «L'attachement que le roi avait pour Madame commença bientôt, dit-on, à faire du bruit.» Il n'en fallait pas davantage pour que la cour soit aux aguets, épie les rumeurs, tente de percer les secrets. Occupés aux intrigues, les courtisans n'avaient plus un moment de repos. Monsieur serait-il le mari trompé et jaloux dont on rit dans les comédies? Comme le royaume de France n'est pas le sérail du Grand Turc, la culpabilité de Philippe d'Orléans est écartée. On est unanime à le juger incapable d'une telle action. Un prince «d'humeur si douce» – jugent ceux qui le connaissent – ne peut être qu'innocent. Sa frivolité, son indiscrétion le rendent incapable d'un tel for- • • •

> « Les soupçons se portent sur les favoris de Monsieur qui haïssent Madame, dont ils se sont toujours plu à ruiner le couple »

• • • fait. Trop bavard, ne parvenant pas à garder un secret, Monsieur ferait un piètre coupable. « Il ne saurait se taire, déclare-t-on ; s'il n'en parle pas la première année, il nous fera pendre dix ans après. » Ni Louis XIV, qui a enquêté, ni le roi Charles II, frère d'Henriette, ni Henriette elle-même, pourtant prompte à s'imaginer empoisonnée, ne croient en sa culpabilité. Plus tard, la seconde épouse de Monsieur, la princesse Palatine, n'eut pas besoin d'être rassurée : elle était intimement persuadée de l'innocence de son mari.

Le poison de la vengeance

L'hypothèse d'une mort suspecte demeure. Mais, cette fois, les soupçons se portent sur les favoris de Monsieur, qui haïssent Madame, dont ils se sont toujours plu à ruiner le couple. Beaucoup estiment qu'ils sont prêts à n'importe quelle besogne. Y compris la pire. Le plus redoutable semble être alors le chevalier de Lorraine, beau comme un ange, mais dénué de sens moral. Rancunier, il ne pardonne pas à Henriette de l'avoir fait exiler en Italie. De retour, il entend se venger. C'est lui qui aurait fait expédier le poison de la péninsule.

Son forfait aurait bénéficié de la complicité active du marquis d'Effiat, son ami, qui aurait empoisonné la carafe contenant l'eau de chicorée. Madame Palatine, qui croit à la responsabilité de Philippe de Lorraine, fonde son jugement – partagé par Saint-Simon – sur le récit d'un valet de chambre et du premier maître d'hôtel de Madame. On rappellera que le mémorialiste n'était pas encore né au moment de la mort d'Henriette. Quant au valet de chambre, il était déjà mort. Si les criminels étaient détenteurs d'un pareil secret, comment comprendre que Louis XIV les ait laissés en liberté ? Quant à Antoine d'Effiat, « âme damnée » du chevalier de Lorraine et éventuel complice, il est dit doté de qualités remarquables qui en faisaient, prétendait Madame, « le seul de la troupe un peu moins fripon que les autres ». On remarquera enfin que le roi autorisa Philippe de Lorraine à rentrer en France, le nomma maréchal et le gratifia de faveurs qui auraient été impensables s'il l'avait cru empoisonneur d'une belle-sœur dont il aimait la séduction et la culture. Reste le rôle trouble de la part des ennemis hollandais. Mais l'hypothèse ne s'appuie sur aucune preuve.

Trois siècles et demi après les faits, la mort de Madame hante encore la mémoire collective. Le talent de Bossuet y concourt quand il prononce à Saint-Denis, le 21 août 1670, le célèbre exorde de son oraison funèbre : « Madame se meurt, Madame est morte. » Quant au mystère qui continue d'envelopper la nature du mal et les responsables de la mort de la princesse la plus romanesque du Grand Siècle, il contribue à aiguiser notre imaginaire…

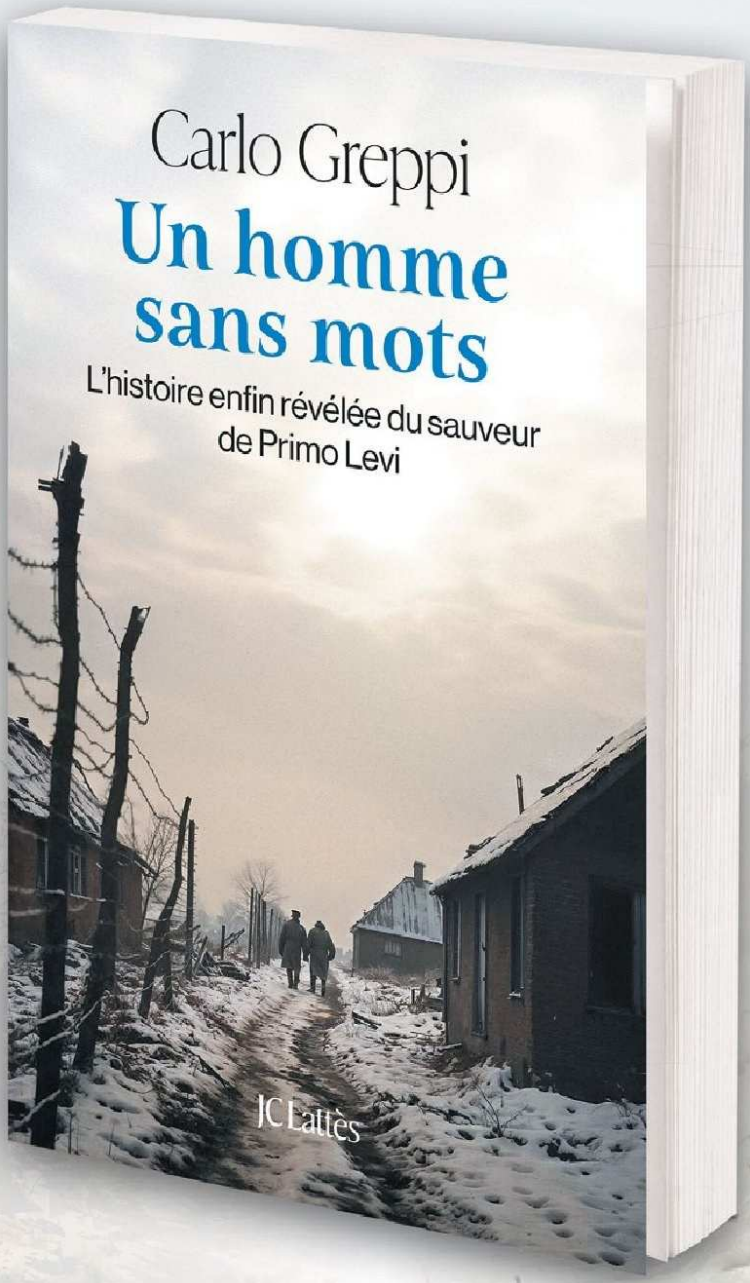
L'auteur. Agrégé d'histoire, docteur en histoire et en lettres, Jean-François Solnon est professeur émérite d'histoire moderne. Il a notamment signé *Anne d'Autriche* (Perrin, 2022), *Histoire des favoris* (Perrin, 2019) ou *Les Couples royaux dans l'Histoire* (Perrin, 2012 ; rééd. coll. « Tempus », 2016).



Est, est, est ! La rumeur a tôt fait de désigner, parmi les favoris de Monsieur, un coupable idéal, Philippe de Lorraine (à g.), et son complice, le marquis d'Effiat (à dr.), même si ce dernier est « un peu moins fripon que les autres », dixit la Palatine.

ADOC-PHOTOS BNF/GALLICA

L'enquête passionnante sur Lorenzo Perrone, l'homme qui sauva la vie de Primo Levi au camp d'Auschwitz.



Éditions
JC Lattès



Furia Sous la IIIe République, la presse raffole des duels, comme ici *Le Petit Journal*, qui relate l'affrontement opposant les princes Henri d'Orléans (à g.) – qui aurait « offensé l'armée italienne » – et Victor-Emmanuel de Savoie, le 15 août 1897, à Vaucresson. La victoire reviendra au Transalpin, au cinquième assaut, après vingt-cinq minutes de lutte.



PHOTO J.OSSE/LA COLLECTION

Dossier

Duels
Le rituel de l'honneur et du sang

Le musée de l'Armée, à Paris, propose jusqu'au 18 août l'exposition « Duels, l'art du combat ». L'occasion pour *Historia* de revenir sur l'histoire et les usages de ces combats singuliers. Les duels s'attirent les foudres des rois, avant de se pacifier et de donner naissance à un sport, l'escrime, grand pourvoyeur de médailles pour les Français. La tradition sera-t-elle respectée, lors des JO de Paris 2024, sous les voûtes du Grand Palais ?

Qu'en décident les armes !

Rien de plus romanesque que deux hommes face à face, pour défendre leur nom ou réparer une injustice. Cette pratique, qui ne s'éteint qu'à la fin des années 1960, a enflammé aussi bien les esprits que les pinceaux et les plumes... PAR FRANCK FERRAND

L'imaginaire français, russe, européen demeure pétri d'exemples – réels ou inventés – où deux personnes défendent leur honneur sur le pré. Jusqu'à en mourir parfois... Véritable fléau social sous l'Ancien Régime, extravagance tolérée au XIXe siècle, le duel demeure, dans la mémoire et dans les arts, une figure imposée de la conception occidentale de l'honneur. La brume au point du jour, les cartels de défi, le choix des armes devant témoins, le fer ou le tir – cliquetis de fines lames ou détonation de pistolets, dans le silence d'un petit matin blême... «Jusqu'au premier sang, Messieurs!» Le cœur se serre dans les poitrines; le temps s'étire; mais une idée de panache accompagne toujours la plus noble, la plus franche des coutumes d'honneur. Parfois, il faut relever une victime: le tout jeune mathématicien Évariste Galois, en mai 1832; l'à peine moins jeune Armand Carrel, historien, journaliste, quatre ans plus tard...

Des générations d'adolescents, le rose aux joues, et de jeunes filles au souffle court auront vibré aux passes d'armes – toutes littéraires, celles-là – de D'Artagnan et de Lagardère, du chevalier de Pardaillan et du capitaine Fracasse. Le sang du vicomte de Valmont rougit les dernières lettres des *Liaisons dangereuses*; il annonce celui que fera couler, au bord d'une falaise, le Petchorine (dans le roman *Un héros de notre temps*) de Mikhaïl Lermontov (1814-1841) – Lermontov qui, justement, devait périr dans un cas similaire, à peu de temps de là... Or il avait dénoncé, dans *La Mort du poète*, ces courtisans russes qui, en 1837, avaient acculé le grand Pouchkine lui-même au duel. À la mort.

La lame, la balle ou même le piano !

Toutes sortes de duels ont existé, spécialement à l'époque romantique: aux dés, à Paris, en 1820, où l'on vit un jeune homme insulté l'emporter aux points sur un duelliste invétéré, surnommé le Bourreau des crânes, qu'il étendit à bout portant pour se conformer aux scores. Par forfait, en 1825, où l'on vit un Anglais d'âge mûr se suicider afin de n'avoir pas à risquer la vie d'un Français, trop jeune à ses yeux pour se battre. Pour des peccadilles, à Bordeaux à la même époque, où un «Cercle des spadassins» cherchait querelle à tous, à tout propos, pour nourrir sa passion du duel... Jacques Janssens racontait jadis comment un officier d'artillerie, le capitaine Gaucherin, avait mis fin à cette escalade; ayant défié l'âme du Cercle, le terrible marquis de Tracy, il marcha droit sur lui durant le duel, essuyant sans broncher deux tirs ajustés dans sa direction. À la fin, l'autre ayant épuisé ses balles, Gaucherin fut enjoint par un de ses témoins d'épargner la victime sans défense. «"Mon bon, répondit-il, cela me regarde... Tu en parles à ton aise." Il ouvrit sa redingote. Sa chemise et son gilet étaient couverts de sang. Et il ajouta: "J'ai deux balles dans le ventre." Puis, d'un mouvement brusque, il ajusta son adversaire, toujours impassible, et lui cassa la tête. Le marquis fut tué sur le coup. Gaucherin expira trois heures après.»



FINE ART IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES



Point final Caractère passionné, noble comblé par le tsar, écrivain talentueux qui renouvelle la littérature russe, Pouchkine fait partie de ces destins brillants fracassés par la culture de l'honneur : le soir du 27 janvier 1837, il est mortellement blessé par un jeune Français, Georges d'Anthès, qui courtisa sa femme. *Le Dernier Tir d'Alexandre Pouchkine*, d'Adrian Volkov (1869). Musée Pouchkine, Saint-Pétersbourg.

Janssens citait aussi le cas inouï, survenu en 1880, au Chili, à Valparaíso, d'un duel de pianistes dont l'arme – unique dans les annales – ne fut autre que le piano ! Deux jours et deux nuits d'affilée, les interprètes se défièrent sans dételer, faisant courir leurs doigts endoloris sur les claviers, tapant de plus en plus désespérément sur leurs instruments respectifs, jusqu'au plus extrême épuisement – il se disait alors que l'un des duellistes avait joué le « Misere » du *Trouvère*, de Verdi, plus de 150 fois… Il en mourut de fatigue, du reste, prouvant que le piano, pratiqué sans modération, pouvait se révéler presque aussi meurtrier que la lame ou la balle…

Il y a quelques années, le musée national Eugène-Delacroix, place de Furstemberg, à Paris, présentait une exposition passionnante intitulée • • •

••• «Un duel romantique, *Le Giaour* de Lord Byron par Delacroix». Y trônait notamment cette admirable toile, *Le Combat du Giaour et du Pacha (illustr.)*, où l'on voit les deux cavaliers s'affronter au cimeterre, dans une empoignade où leurs vies s'agrippent et se défient. Difficile de mieux exprimer l'éblouissement des romantiques pour le face-à-face ultime que représente le duel. Ils s'étaient bien éloignés, chemin faisant, des formes classiques d'une pratique qui, deux siècles plus tôt, avait fait de sinistres trouées dans les rangs des bonnes familles. Une gangrène: ainsi Micheline Cuenin, dans son livre phare, *Le Duel sous l'Ancien Régime* (1982), considérait-elle naguère cette pratique ancestrale, nourrie par le souci exacerbé du point d'honneur. En France, il est certain qu'elle décima, au début du Grand Siècle, la jeunesse noble. Richelieu, en 1626, Guénégaud, en 1643, échouèrent à l'interdire; et il fallut que Louis XIV menaçât les témoins eux-mêmes du fouet, de la flétrissure et des galères pour, à grand-peine, faire reculer ce fléau. Le duel d'honneur n'en reprit pas moins sous la Régence, endeuilla bien des familles sous Louis XV, s'étendit sous la Révolution à de nouvelles couches de la population, qui s'en emparaient comme d'un privilège enfin partagé… Les grands noms de la politique se mirent dès lors à vider leurs querelles sur le pré; et Constant, Gambetta, Déroulède, Clemenceau, Poincaré, Briand, Blum et jusqu'à Defferre attachèrent leur nom à cet affrontement d'un autre âge.

> «Que cherche-t-on dans ces affrontements? Le jugement de Dieu ou celui du destin?»



Panache Sous le pinceau d'un Delacroix – inspiré par Byron –, les romantiques du XIXe siècle proclament leur amour pour cet instant où se jouent l'honneur et la vie.
Le Combat du Giaour et du Pacha (1835). Petit Palais, Paris.

Ce que la société civile et les gens anonymes regardaient cependant comme une extravagance, ni les militaires – de tout rang – ni les gens connus – de toute origine – ne s'en départirent jamais tout à fait. Pour la énième fois interdit, en France, grâce au général Freycinet en 1888, le duel avait essentiellement quitté le quotidien pour se réfugier dans l'exceptionnel – ou survivre dans les pages de romans comme *Manon Lescaut*, les livrets d'opéras comme *Eugène Onéguine*, les scénarios de films comme *Barry Lyndon*…

Attirante fatalité

Qu'apprécions-nous, au fond, et que cherche le public dans ces moments cruciaux où deux hommes d'honneur – quelquefois, plus rarement, des femmes aussi –, où deux personnes intègres viennent défendre leur amour-propre, l'arme à la main? Le jugement de Dieu, celui du destin? Le surgeon sidérant de très anciens combats? L'instant suprême de vérité où, les arguments éteints, les excuses inutiles, ne prime plus que l'habileté dans la lutte, secondée par ce qu'on doit pouvoir appeler la chance? Plus et mieux que tout cela, ce qui, dans le duel d'honneur, continue de nous fasciner plus ou moins réside, sans doute, dans cette espèce d'indéfinissable respect que l'être humain, au bout du compte, vouera toujours à la fatalité. «Qu'en décident les armes!» – autrement formulé: que le sort parle!

Le duel, codes et rituel

En 1907, sous la IIIe République, les caricaturistes du célèbre hebdomadaire satirique *L'Assiette au beurre* ne manquent pas de tourner en dérision la mode des duels. Ce faisant, ils délivrent également de précieuses informations sur les règles qui président à ce type de rencontres. PAR DOMINIQUE PRÉVÔT

1 Le lieu La grande roue à l'arrière-plan est celle érigée près du Champ-de-Mars pour l'Exposition universelle de 1900. Elle est, à cette époque, un lieu de rencontres fréquent.

2 Les duellistes Au centre, deux hommes en chemise se font face. Cette tenue est traditionnellement choisie afin qu'aucun des deux ne puisse dissimuler une protection qui fausserait le résultat du combat.

3 L'arbitre Placé entre les deux duellistes se dresse un officier en pantalon rouge. À l'époque, on fait souvent appel à des militaires pour assurer la fonction d'arbitre. Celui représenté tient pour cela une canne, avec laquelle il donnera le départ du combat ou l'arrêtera si besoin.

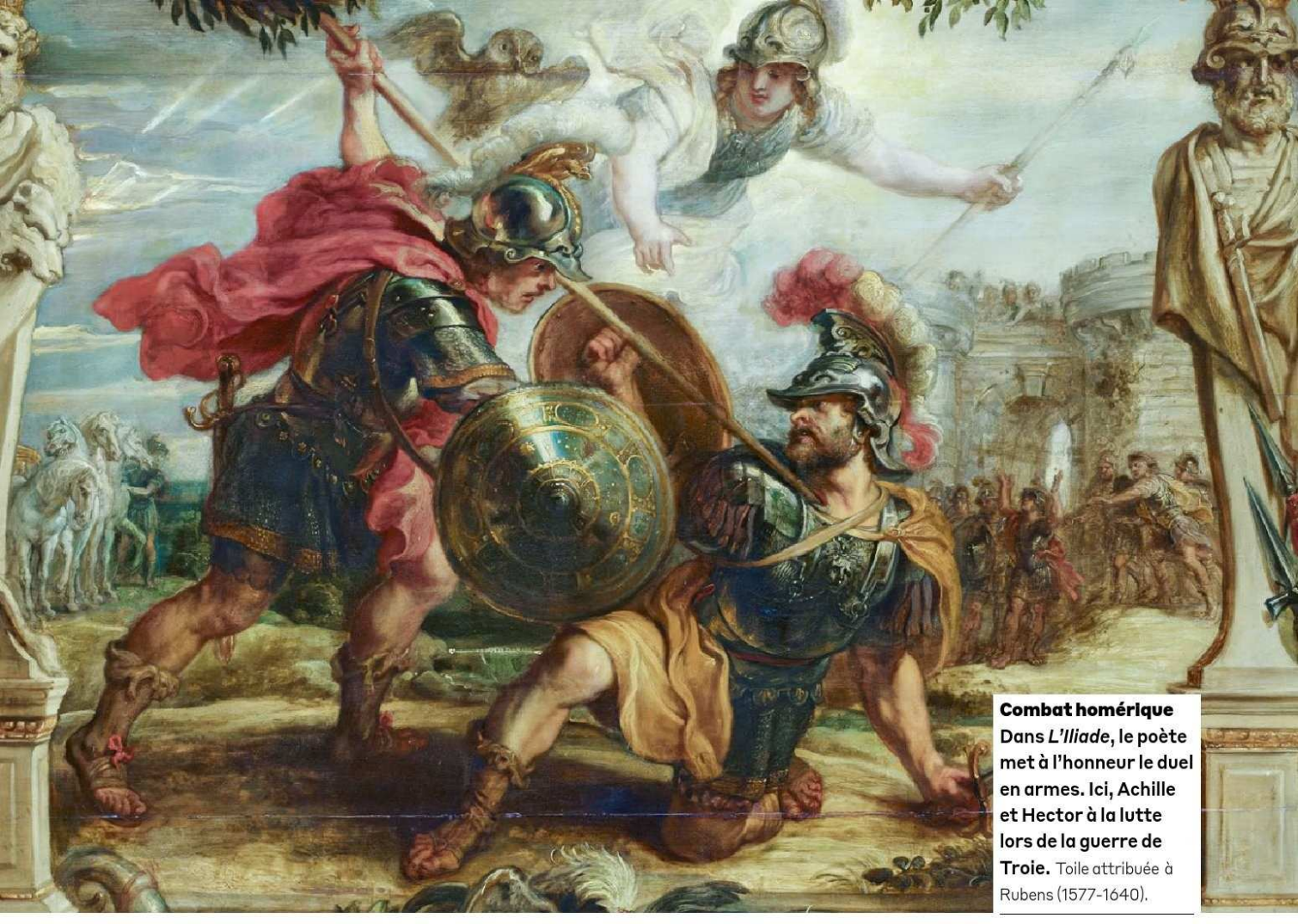
4 Les témoins De chaque côté se trouvent des hommes en haut-de-forme : les témoins. Leur rôle est d'organiser la rencontre, d'en fixer les modalités et de veiller, le moment venu, à ce que ces conventions soient respectées. Le plus souvent, ils sont au nombre de deux, mais peuvent être plus nombreux. En effet, au premier plan, deux autres (l'un est hors champ) sont en train de flamber les lames. Il s'agit de passer les armes au-dessus d'un brasero pour les stériliser. À cette époque, le duel tenant souvent du simulacre, il serait dommage de contracter une infection en raison d'une légère blessure à la main…

5 Le médecin On distingue enfin, un médecin et son assistant (seule sa main est visible), qui se préparent à panser le futur perdant.



MARY EVANS/BRIDGEMAN IMAGES

Foire d'empoigne Ritualisée, annoncée, la résolution du point d'honneur devient un spectacle aussi complexe que futile. Dessin de René Berger, *L'Assiette au beurre* (26 janvier 1907).



Combat homérique Dans *L'Iliade*, le poète met à l'honneur le duel en armes. Ici, Achille et Hector à la lutte lors de la guerre de Troie. Toile attribuée à Rubens (1577-1640).

Le passé au fil de l'épée

Décrit par Homère, pratiqué lors des jeux Olympiques puis transformé en joute sanglante dans l'ancienne Rome, le combat singulier connaît son âge d'or durant la féodalité et la Renaissance, avant de devenir un fléau condamné par le pouvoir royal. PAR JULIEN WILMART

Le combat singulier entre deux adversaires est une tradition qui remonte à l'Antiquité grecque. L'une des premières traces se trouve chez Homère, qui, dans *L'Iliade*, parle d'hoplomachie [«combat en armes», le pendant des combats à mains nues] pour désigner un combat entre le roi d'Argos, Diomède, et Ajax le Grand, roi mythologique de Salamine. Dès lors, l'hoplomachie devient un sport pratiqué par les Grecs au VIIIe siècle av. J.-C. et intègre les premiers jeux Olympiques. Lourdement armés et cuirassés, tels des hoplites, les athlètes s'affrontent en pratiquant les premières formes d'escrime.

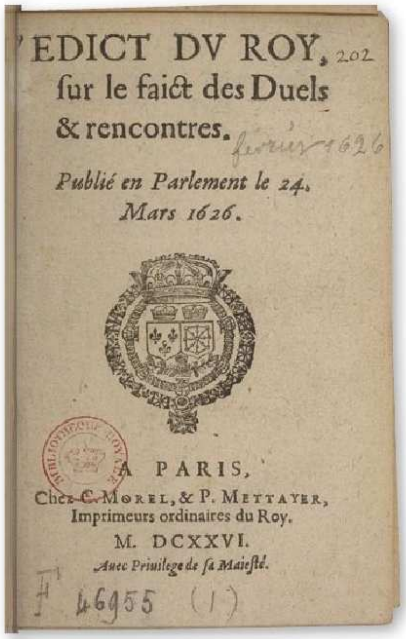
Cette dernière connaît alors un succès grandissant dans le monde grec, puis chez les Romains: les jeux Olympiques sont remplacés par les jeux du cirque, et l'hoplomachie par les combats de gladiateurs, plus violents et cruels. L'escrime gagne le domaine militaire: au VIe siècle av. J.-C., les légionnaires s'entraînent à l'*armatura*, une pratique qui contribue à en faire de redoutables soldats. S'estompant progressivement avec la chute de l'Empire romain, les duels reviennent à la mode à l'époque médiévale.

La guerre en temps de paix

L'escrime et la maîtrise des armes blanches continuent d'être pratiquées et deviennent même l'une des conditions pour intégrer l'élite de la société: la chevalerie. Combat singulier et chevalerie trouvent alors un terrain d'entente au nom de considérations dictées par la gloire et l'hon-

neur : les tournois voient alors le jour au XIe siècle. Largement mis en scène, codifiés et arbitrés, ces jeux guerriers mêlent différentes épreuves (joute à cheval, duel à pied à l'épée, à la hache ou à la masse), donnant l'occasion aux chevaliers de jouer à la guerre en temps de paix. Les tournois atteignent leur apogée au XVe siècle et déclinent radicalement après celui de 1559 au cours duquel Henri II est mortellement blessé.

Au Moyen Âge, le duel se pare aussi d'une nouvelle dimension, consistant à régler un différend personnel. Apparaît le duel judiciaire, plus solennel et lourd de conséquences puisque placé sous le signe de la justice divine. Constituant l'une des variantes de l'ordalie, il s'apparente à un procès dont Dieu est le juge qui définit, par la victoire de l'un et la défaite de l'autre, l'innocence et la culpabilité des adversaires. Selon les règles, l'accusateur jette son gant à l'accusé, qui le ramasse, signifiant ainsi qu'il accepte le duel à mort. Cette pratique s'estompe à partir du XIVe siècle *(lire p. 46)*, mais le duel entre gentilshommes d'honneur de l'époque moderne trouve son origine dans le duel judiciaire. Mus par le souvenir magnifié de leurs ancêtres chevaliers, les nobles recourent au duel pour régler des différends aux causes souvent futiles. Cette habitude va de pair avec la maîtrise de plus en plus technique de l'escrime depuis la Renaissance.


EDICT DV ROY, 202
sur le faict des Duels
& rencontres. février 1626
Publié en Parlement le 24.
Mars 1626.
A PARIS,
Chez C. Morel, & P. Mettayer,
Imprimeurs ordinaires du Roy.
M. DCXXVI.
Avec Priuilege de sa Maiesté.
F 46955 (1)

BNF

Raison garder Afin de lutter contre la multiplication des duels, qui déciment l'élite du royaume, Louis XIII les déclare illégaux par un édit publié au Parlement le 14 mars 1626. BNF.



RMN - GRAND PALAIS/THIERRY OLLIVIER

PARIS, MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN-GP/EMILIE CAMBIER

Droit-fil L'épée (et, ici, une dague) figure parmi les attributs de tout bon gentilhomme au Moyen Âge. Musée de l'Armée, Paris (7e).

Une saignée dans la noblesse

Le duel à l'épée est considéré comme le combat par excellence pour un gentilhomme. Corneille n'écrit-il pas dans *Le Cid* : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire » ? Tout est là : gloire et honneur. Dès lors, tout bon gentilhomme se doit de manier l'épée avec adresse. Se laissant aller à leur passion liée à leur honneur chatouilleux, les gentilshommes se provoquent en duel pour résoudre un différend et laver leur honneur – tout en se respectant mutuellement : le point d'honneur apparaît comme le seul moyen d'aplanir les tensions. Le duel représente toutefois une saignée dans la noblesse, tant les jeunes s'y adonnent pour un oui ou pour un non. Devenu un fléau et face à l'impossibilité de l'encadrer, un édit de Louis XIII, qui punit de mort les contrevenants, le déclare illégal en 1626 *(lire p. 50)*. Les duels s'estompent au cours du Grand Siècle. Ils reviennent à la mode au XVIIIe siècle, mais dans une dimension de plus en plus tournée vers le spectacle et le divertissement, renouant ainsi avec leur origine première… ✠

Pour les gueux et les « sang bleu » !

En théorie, l'épée est l'objet de distinction nobiliaire par excellence, mais les duels touchent en réalité l'ensemble de la société, et il n'est pas rare de voir des soldats roturiers croiser le fer. Car, en dehors des gentilshommes, les duels touchent davantage le monde militaire que la société civile : en raison de leur métier, les soldats maîtrisent en effet les armes et s'avèrent bien souvent des sujets particulièrement belliqueux. À Paris, les combats entre soldats du régiment des gardes françaises sont ainsi nombreux, tout autant qu'à l'écart des tentes de l'armée en campagne. Mis à part leur condition sociale, rien ne distingue vraiment les duels entre gentilshommes de ceux entre roturiers : les motifs, souvent bien légers, reposent sur une hypersusceptibilité, pour les premiers sur des questions liées à l'honneur, pour les seconds sur des différends liés au jeu, au vin ou aux filles. Au-delà de ces raisons (en se gardant toutefois de tomber dans le manichéisme), le résultat est cependant le même : un combat singulier à l'épée entre deux adversaires. Pour la noblesse, il s'agit d'un moyen d'accroître sa gloire ; pour la roture, d'un expédient pour régler une querelle par la violence. J. W.

Des joutes formidables

Se battre pour le prestige ou pour défendre son honneur… une pratique que l'on retrouve

Au Japon, en 1612

Sasaki Kojiro rame devant Musashi Miyamoto

Sur une petite île, un duel est organisé entre Sasaki Kojiro, maître d'armes du clan Hosokawa, et Miyamoto Musashi, vainqueur de près de 60 duels. Les descriptions diffèrent, mais la plus célèbre veut que Musashi se soit volontairement présenté en retard – ce qui a rendu Sasaki Kojiro furieux –, armé d'une rame qu'il aurait sculptée en forme de sabre pendant la traversée. Les deux adversaires s'observent puis chargent. Musashi ressort de l'assaut légèrement blessé au front, cependant que Kojiro gît au sol, terrassé. La défaite de cet escrimeur, l'un des plus notoires du Japon, scelle la réputation de sabreur émérite de Miyamoto Musashi *(ci-dessous, à g.)*.



WIKIMEDIA COMMONS



CPA MEDIA PTE LTD/ALAMY STOCK PHOTO



COURTESY OLDBOOKART.COM/WIKIMEDIA COMMONS

Aux États-Unis, en 1830

Mato-Tope, par le fer et par le feu contre un Cheyenne

Dans ce qui est maintenant le Dakota du Nord, Mato-Tope, un guerrier de la tribu Mandan, guerroie contre les Cheyennes. Un de leurs chefs, connaissant sa réputation, demande à l'affronter. Mato-Tope éperonne alors son cheval et charge vers l'adversaire. Des coups de feu sont échangés, une balle atteint la poire à poudre de Mato-Tope, l'empêchant de recharger son arme. Le duel se transforme alors en un furieux corps-à-corps. Le Cheyenne s'avance, le couteau à la main, puis frappe soudainement. Mandan pare le coup de sa main nue, au prix d'une profonde blessure, et riposte en assénant de son poignard un coup mortel à son adversaire.

partout dans le monde

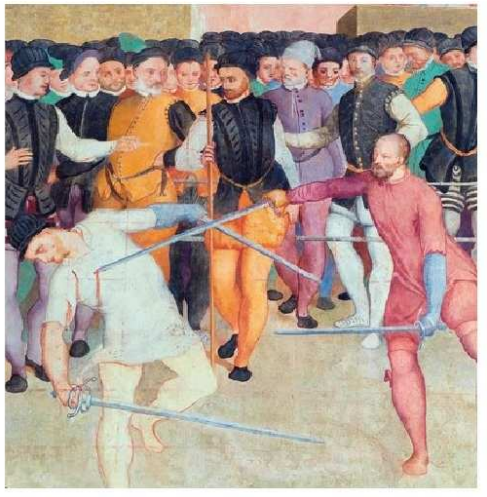
sous toutes les latitudes et à toutes les époques. PAR MAXIME CHOUINARD



En Thaïlande, en 1593

Naresuan charge Minchit Sra

Les armées du Siam et de Birmanie s'affrontent lors de la bataille de Nong Sarai. Pendant le combat, le roi du Siam, Naresuan *(à g.)*, chevauchant son éléphant de guerre, parvient à traverser les lignes ennemies. Le souverain aperçoit alors le prince héritier birman Minchit Sra, lui aussi juché sur un pachyderme, qui cherche l'ombre à l'écart de la bataille. Il harangue ce dernier et le provoque en duel. Pendant cette rixe entrée dans l'Histoire sous le nom de «combat des éléphants», Minchit Sra manque de peu Naresuan, qui en profite pour lui porter, de sa hallebarde, un coup fatal. La mort de leur prince décourage alors les troupes birmanes, qui sont rapidement repoussées.



MAURO TOCCACELI/ALAMY STOCK PHOTO

En Italie, en 1546

Ascanio della Corgna bon pied bon œil contre Giovanni Taddei

À Pitigliano, le condottiere Ascanio della Corgna, à cause d'une insulte, provoque Giovanni Taddei. Après deux mois de préparatifs, le duel débute devant une foule compacte. Les adversaires portent un armement identique: une paire d'épées et un gant en cotte de mailles. Escrimeur redouté, Taddei est plus jeune que Corgna, ce dernier étant borgne de surcroît. Néanmoins, le vieux Corgna parvient à blesser Taddei au bras à deux reprises, avant de lui transpercer le torse de sa lame.



BROWN UNIVERSITY LIBRARY

En Arabie, en 627

Abi Talib plonge Abd al-Wud dans le brouillard

Les forces musulmanes de Médine, dirigées par Mahomet, sont assiégées par la tribu des Quraych. L'un de leurs guerriers, Amr ibn Abd al-Wud – on disait que sa force équivalait à celle de 1000 hommes –, demande un duel aux musulmans. Ali ibn Abi Talib, cousin de Mahomet, accepte le défi, malgré les hésitations du Prophète. Les deux hommes engagent le combat, soulevant un rideau de poussière qui les masque bientôt aux regards. Soudain, le cri «Dieu est plus grand!» s'échappe du nuage, signalant à tous la victoire d'Ali, qui provoque la fuite des Quraych.

Dieu pris à témoin

En 1386, Jean de Carrouges défend son honneur bafoué par Jacques Le Gris, lors d'un duel judiciaire… qui sera le dernier, car les juges croient désormais peut-être plus à la justice des hommes qu'à celle du Ciel. PAR LAURENT VISSIÈRE

En cet an de grâce 1386, une terrible affaire secoue le royaume de France. Marguerite, l'épouse d'un chevalier normand, Jean de Carrouges, accuse un autre petit noble, Jacques Le Gris, de l'avoir violée. Dans une société qui place l'honneur au pinacle des vertus, l'accusation est gravissime, d'autant plus que Marguerite se retrouve enceinte. Au lieu de garder le silence comme tant d'autres victimes, l'épouse se plaint à son mari, et celui-ci, fou de rage, se tourne vers le comte d'Alençon, que servent les deux hommes. En janvier 1386, le comte juge l'affaire au cours d'une assemblée solennelle… mais innocente Le Gris, qui est – chacun le sait – l'un de ses favoris.

Pour trahison, meurtre ou viol

Cette humiliation publique redouble la fureur de Carrouges qui va aussitôt faire appel devant le roi. Reçu au château de Vincennes, le chevalier s'agenouille devant Charles VI et, l'épée dressée, prononce les paroles fatales: « Je viens accuser Jacques Le Gris [d'avoir] félonieusement et charnellement connu ma femme contre son gré […]. Et je suis prêt à le prouver, de mon corps contre le sien… » Il demande donc à régler son différend par un duel judiciaire. Cette procédure n'est pas à réellement une ordalie, où l'on propose une épreuve à l'accusé (tenir un fer rouge à la main par exemple), mais l'idée est la même: Dieu, pris à témoin, doit soutenir le droit de l'innocent. Dès le XIIIe s.,



BBQ_DF/YAURIMAGES

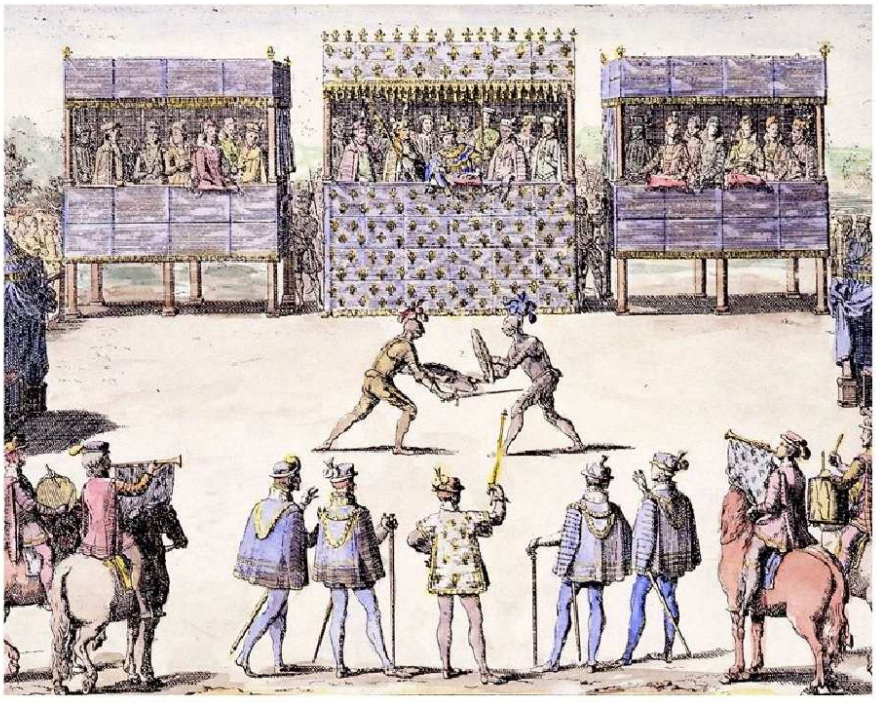
Entre quatre yeux Jean de Carrouges (Matt Damon, à dr.) lave son honneur devant le roi Charles VI en affrontant Jacques Le Gris (Adam Driver), qu'il accuse d'avoir violé son épouse et qui périra lors de ce duel judiciaire. *Le Dernier Duel*, film de Ridley Scott (2021).

cependant, l'Église a interdit l'ordalie, car il est dit dans l'Évangile : « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu » (Mt, 4, 7). Elle cherche aussi à abolir le duel judiciaire, que les rois n'aiment guère non plus. À la fin du XIVe s., ce type de duel ne demeure plus possible que pour des crimes capitaux – trahison, meurtre ou viol –, au sein de l'aristocratie et en dernier recours. La procédure s'avère d'ailleurs très risquée : le vaincu est en effet voué à la mort (qu'il meurt au combat ou que, blessé, on le mène au gibet) et à la damnation éternelle (puisqu'il a juré son bon droit auparavant). Quant à la dame de Carrouges, la défaite de son mari lui vaudrait d'être condamnée pour faux témoignage, avec pour peine… le bûcher. On ne s'engage donc pas à la légère sur une telle voie !

Des doutes demeurent…

Charles VI confie l'affaire au Parlement de Paris, qui, après une longue enquête, finit par donner son accord. Le duel aura donc lieu à Paris, en présence du roi et de sa cour, le 29 décembre 1386. Le jour dit, des lices ont été dressées dans un terrain dépendant du monastère Saint-Martin-des-Champs, et le duel va alors se dérouler selon un cérémonial minutieux. Les deux adversaires ont passé la nuit en prières, et ils arrivent l'un après l'autre, tout armés, dans le champ clos. Chacun y va de son discours au roi, qui siège dans une tribune, puis Jean de Carrouges fait ses adieux à sa femme. Et le combat commence.

Les deux hommes s'affrontent d'abord à la lance, puis à la hache ; leurs montures, percées de coups, s'effondrent, mais eux poursuivent le duel à l'épée. Vilainement blessé à la hanche, Jean de Carrouges semble perdu, il parvient cependant à déséquilibrer Le Gris et à lui enfoncer sa dague dans la gorge. « Ai-je fait mon devoir ? », crie-t-il alors à la foule, qui rugit : « Oui ! Oui ! » Le chevalier et sa dame sont ainsi rétablis dans leur honneur, tandis que le cadavre de Jacques Le Gris est condamné à pourrir au gibet de Montfaucon. Si justice semble bien avoir été rendue, des doutes demeurent quant à la culpabilité de Le Gris, et le Parlement de Paris n'autorisera jamais plus le duel judiciaire…



COLLECTION F. GROB/KHARBINE-TAPABOR

Imparable L'issue du duel entre le baron de Jarnac et La Châtaigneraie, en 1547, a surpris tout le monde, à commencer par la victime, sans doute trop sûre d'elle !

Jarnac : une botte qui frappe un grand « coup » !

Si le duel judiciaire disparaît à la fin du Moyen Âge, il arrive par la suite que des duels aient lieu avec la permission des autorités. Il en va ainsi le 10 juillet 1547, quand Guy Chabot, baron de Jarnac, âgé de 32 ans, affronte François de Vivonne, sieur de La Châtaigneraie, qui en a 27. Derrière les deux hommes, ce sont en fait deux factions qui se heurtent. Jarnac est le neveu de l'amiral Chabot de Brion, favori de François Ier et le beau-frère de la duchesse d'Étampes, la dernière favorite du roi. La Châtaignerie, lui, est un familier du dauphin Henri et de sa maîtresse Diane de Poitiers, ennemie jurée de la duchesse d'Étampes. Dans les dernières années du règne de François, le parti du dauphin fait courir le bruit que Jarnac entretient des relations adultères avec sa belle-mère. Pour venger son honneur, et faute de pouvoir s'en prendre au dauphin lui-même, Jarnac demande en vain au roi l'autorisation de provoquer en duel La Châtaigneraie. Mais François décède le 31 mars 1547 et le dauphin devient le roi Henri II. Jarnac réitère sa demande, et le nouveau souverain lui donne d'autant plus volontiers satisfaction que La Châtaigneraie passe pour un escrimeur redoutable et que le monarque espère voir triompher ce dernier. Ce qu'il ignore, c'est qu'en prévision de l'affrontement, Jarnac a pris des leçons d'un spadassin italien, le capitaine Caize, qui lui enseigne une « botte » de revers inconnue en France, qui vise le jarret. Le jour du duel, Henri et sa cour s'assemblent devant le château de Saint-Germain et les duellistes commencent le combat. Après quelques passes, La Châtaigneraie avance un peu trop sa jambe et Jarnac lui porte le fameux coup qui portera son nom. Son adversaire s'effondre. Pour éviter la mort de son champion, le roi ordonne la fin du combat. La légende assure que, de dépit, La Châtaigneraie arracha ses pansements. Il mourut le lendemain, 11 juillet 1547. Jarnac mourut dans son lit en 1584, à l'âge de 70 ans. Quant au fameux « coup de Jarnac », d'abord synonyme d'habileté, il prit, à partir du XVIIIe s., la connotation de déloyauté qui lui est restée jusqu'à aujourd'hui. THIERRY SARMANT

« Le duel, une discipline d'élégance en France »

Dominique Prévôt, chargé des collections au département Ancien Régime du musée de l'Armée et co-commissaire de l'exposition « Duels, l'art du combat »*, met en lumière la diversité de cette pratique plurimillénaire et les choix scénographiques proposés.

HISTORIA – Comment est né le choix d'organiser une exposition autour du duel ?

Dominique Prévôt – Lors du récolement des armes blanches du musée de l'Armée, nous nous sommes penchés sur des pièces jusque-là peu mises en valeur : épées maçonniques, fleurets d'escrime, une épée de torero, épées de duel ayant appartenu au marquis de Morès (1858-1896), un proche d'Édouard Drumont. Nous touchions là du doigt une certaine culture de l'épée dont découle le duel. Avec Hélène Boudou-Reuzé et Julia Bovet, mes collègues du musée de l'Armée, nous avons donc commencé à formuler le discours de cette exposition et l'avons étendu à d'autres formes d'affrontement, au pistolet, au bâton… Nous donnons au duel une acception large, qui recouvre toute forme de violence ritualisée destinée à régler un différend.

Quels ont été vos partenaires scientifiques ?

Nous avons rassemblé un conseil scientifique aux compétences diversifiées comprenant des spécialistes de l'histoire militaire, de la littérature, du spectacle et du sport. Nous avons par ailleurs bénéficié de l'expertise de nos interlocuteurs de la BNF et du Centre national du costume et de la scène. Les costumes du Centre nous ont permis d'évoquer l'influence, forte, des arts et du spectacle sur la coutume du duel.



DR

> « L'escrime au XVe siècle vise à apprendre à bien tuer son homme »

Comment avez-vous procédé, sur le plan scénographique, pour rendre compte de la pluralité des duels ?

Pour envisager le sujet le plus largement, nous avons voulu répondre à cinq questions : qui se bat, où, quand, pourquoi et comment ? Par ailleurs, nous avons ponctué ces parties de reconstitutions de duels célèbres, comme celui de Jarnac, qui en éclairent le propos. Comme il n'en subsiste souvent aucun souvenir, sur les conseils de M. Batifoulier, scénographe membre du conseil scientifique, nous les avons recréés à l'aide de costumes de scène. Ce parti pris tend également à lier cette histoire à celle de ses représentations. Par ailleurs, pour insister sur l'universalité du duel, nous faisons tout au long du parcours des parallèles entre des coutumes apparemment très différentes. Un duel judiciaire du XVe siècle répond ainsi à un combat similaire dans la Mésoamérique et des duels de boxe entre membres de gangs américains sont comparés aux rencontres dont la dernière a eu lieu, en France, en 1967.

Il y en eut de célèbres, parfois avec des femmes…

Oui, le duel a souvent défrayé la chronique. Il est même devenu un événement mondain à la charnière des XIXe et XXe siècles, et la presse suivait attentivement les rencontres. Certaines impliquaient des femmes. C'était assez rare parce qu'elles étaient de fait exclues du processus, reléguées au rang de faire-valoir ou de modératrices *(lire p. 54-55)*. Néanmoins, certaines se sont battues. Elles appartenaient le plus souvent à des milieux marginaux, comme l'actrice Julie d'Aubigny (v. 1670-1707). Au XIXe siècle, plusieurs militantes féministes se sont livrées à l'exercice pour disputer cette coutume aux hommes et défendre une autre idée de l'honneur féminin.



MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/EMILIE CAMBIER

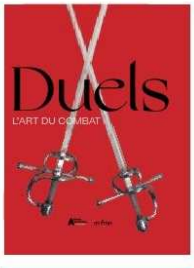
De la balle Écrin contenant une paire de pistolets et leurs accessoires, attribués au général d'Empire François Fournier-Sarlovèze (1773-1827). L'une des pièces maîtresses de l'exposition du musée de l'Armée.

Comment la monarchie puis la République ont-elles tenté de réguler cette pratique?

Au XVIIe siècle, les textes se succèdent, toujours plus sévères et peu respectés. Louis XIV légifère à son tour et déclare le duel vaincu, mais il s'agit là d'une forme de déni. À la Révolution, la Constituante abolit finalement la législation contre le duel, les députés se battent alors pour défendre leurs idées, et cette coutume devient un *habitus* des milieux politiques puis intellectuels.

Comment cette pratique guerrière s'est-elle transformée en un sport?

À partir du XVe siècle, en Allemagne et en Italie, on commence à théoriser l'enseignement et la pratique de l'épée. Le but était d'améliorer la létalité des gestes, de «bien tuer son homme». Au XVIIe siècle, l'école française impose le salut au début du combat et érige l'escrime en discipline d'élégance. L'art martial se pacifie. Élément de l'éducation aristocratique, on le pense alors propre à développer les valeurs morales et physiques. En 1896, l'escrime, inscrite au programme des premiers jeux Olympiques, est devenue un sport à part entière.



Duels. L'art du combat, catalogue de l'exposition (In fine, 336 p., 35 €)

Quelles sont les œuvres phares de l'exposition?

Une de mes pièces préférées est un masque de duel au pistolet que nous avons acquis récemment: en marge des jeux Olympiques de 1912, dans cette discipline, les sportifs se tiraient dessus avec des balles en cire. Par ailleurs, nous bénéficions de la participation exceptionnelle de la BNF, qui a consenti à des prêts importants, notamment celui du *Traité du comportement des armes*, un manuscrit du XVe siècle. Le Louvre nous prête *La Fureur des duels arrestée*, le dessin préparatoire de Le Brun pour le décor de la galerie des Glaces. Nous exposons le portrait du président des États-Unis Andrew Jackson (1829-1837), qui, toute sa vie, garda près du cœur la balle qu'il reçut lors d'un duel. Il y aura bien sûr des armes, notamment celles du duel Boulanger/Floquet en 1888.

PROPOS RECUEILLIS PAR JOËLLE CHEVÉ

* L'exposition « Duels. L'art du combat » est à voir au musée de l'Armée (Paris, 7e) jusqu'au 18 août. Rens.: 01 44 42 38 77 et www.musee-armee.fr

Sauver la noblesse, de gré ou de force

Entre 1550 et 1650, les combats singuliers provoquent une hécatombe au royaume de France. Et la monarchie, entre interdictions et dérogations, demeure impuissante. Louis XIII et Richelieu décident alors de faire appliquer la loi… quitte à faire décapiter des représentants de la fine fleur de l'aristocratie française. PAR JEAN-PIERRE BOIS

Il ne faut pas se fier à Alexandre Dumas : les duels en France, sous le règne de Louis XIII (1610-1643), ne sont ni un passe-temps de mousquetaires ni une futilité plaisante. Ils sont surtout dangereux et d'une fréquence excessive : on estime à près de 8 000 les gentilshommes français tués en duel entre 1598 et 1608 (chiffre invérifiable) – eux dont la vie devrait être au seul service du roi. Presque symboliquement, le règne de Louis XIII commence par la déclaration du 1er juillet 1611, qui porte « défense d'user d'appels ni de rencontres, combats de propos délibéré ». Mais on peut se fier à Alexandre Dumas sur un point : les duels sont un sujet majeur du règne de Louis XIII, l'édit de Fontainebleau de 1609 ayant annulé l'interdiction des duels prononcée en 1566 par



AKG-IMAGES/ERICH LESSING

Le roi, la loi Après l'échec du sévère édit de 1623, Louis XIII, épaulé par Richelieu, promulgue trois ans plus tard une réglementation qui traque les duellistes de manière plus graduelle. Un programme réaliste qui produit, temporairement, quelques effets.

Charles IX. Comment légiférer dans une matière aussi subtile? L'enjeu du duel n'est pas la vie, c'est l'honneur du duelliste – qui, lui, n'appartient pas au roi. Mais la justice appartient au souverain, qui tient son pouvoir de Dieu. En 1576, l'ordonnance de Blois déclare les duellistes coupables de lèse-majesté, comme usurpant ce droit de justice dévolu par Dieu au monarque: là est le cœur du problème. En 1623, Louis XIII promulgue une déclaration punissant de mort tous les coupables de duel: la peine est si rigoureuse qu'elle en devient inapplicable.

> « En 1623 est promulgué un édit antiduel tellement sévère qu'il en devient inapplicable »

La noblesse n'en fait toujours qu'à sa tête !

Le comte de Montmorency-Boutteville, condamné par contumace en 1624 pour son duel avec Pongibaud, se bat de nouveau avec le sieur de Valencey en janvier 1625 et subit une seconde condamnation par défaut… Mais, derrière Louis XIII, il y a Richelieu, l'homme d'État décidé à faire triompher l'absolutisme, et tout simplement à faire régner l'ordre dans la rue. Avec un réalisme glaçant, le cardinal-ministre a compris qu'une loi ne peut être respectée que quand elle est respectable. L'édit de 1626 modère donc les peines en les graduant selon les circonstances, suivant leur degré de criminalité. Louis XIII a compris Richelieu. Le texte est enregistré le 24 mars 1626. Sa plus grande nouveauté est son application, pour répondre à une nouvelle provocation de Montmorency, qui livre un duel avec Guy d'Harcourt, en plein jour, le 12 mai 1627. Son exécution, le 22 juin, incarne enfin, en ce domaine, l'autorité de l'État tout en accordant une place à l'honneur, car le duel reste permis dans nombre de circonstances… Pendant quelques années, l'édit produit un effet sensible.

Est-ce la conjoncture de l'entrée de la France dans la guerre européenne? En 1637, Corneille rencontre un formidable succès avec sa pièce *Le Cid*, qui place le duel et l'honneur au cœur de la pièce… Dix ans après les exécutions de Montmorency-Boutteville et de François de Rosmadec, son second – dont on parle trop peu –, Louis XIII accorde en 1638, à l'occasion de la naissance de Louis-Dieudonné, des «abolitions» à beaucoup de ceux qui avaient contrevenu aux édits. Quand il meurt en 1642, le duel fait à nouveau fureur dans le royaume, comme au temps de son avènement… ✠

L'excès de confiance fatal à M. de Sévigné

Au début de la décennie 1650, Marie et Henri de Sévigné *(illustr.)*, mariés depuis six ans et parents de deux enfants, se connaissent trop pour bien vivre ensemble. Au-delà des déceptions qui s'accumulent entre eux, leur caractère les éloigne. À 24 ans, la jeune marquise est déjà célébrée pour son charme et son intelligence ; son époux, un peu plus âgé qu'elle, est un homme puéril, prodigue et aventureux. À en croire Tallemant des Réaux, ce couple mal assorti fait murmurer le beau Paris : « Quel homme pour cette femme ! » La marquise, elle, mobilise son talent jusque dans ses soupirs : « M. de Sévigné m'estime et ne m'aime point ; moi, je l'aime et ne l'estime point. » Leur prise de distance, pendant l'hiver 1651, est aussi géographique. Marie vit en Bretagne, pendant qu'Henri joue les jolis cœurs à Paris. Or une nouvelle fâcheuse vient interrompre le cours de son quotidien futile : on lui rapporte que le chevalier d'Albret, rival dans le cœur d'une certaine M^me^ de Gondran, surnommée « Lolo », demande des explications sur de mauvais propos qu'il aurait laissé échapper à son sujet. Henri, au risque de confondre panache et hauteur, réagit vivement : il ne se justifiera « que l'épée à la main » !

Soit. Un rendez-vous est fixé le vendredi 3 février à Picpus, hors de l'agitation de la ville. Les bonnes manières ne manquent pas, elles aussi, d'y être convoquées. Henri commence par assurer au chevalier d'Albret qu'il n'est pas coupable des médisances dont il est accusé. Mieux : il se présente comme « son serviteur ». Une aimable embrassade s'ensuit. Dès lors, pourrait-on penser, tout est bien qui finit bien. Ce serait oublier tout ce que l'honneur, la fierté ou la simple inconséquence peuvent inspirer aux têtes folles. Les deux hommes estiment qu'il convient tout de même de combattre ! Sans tarder, le bruit des épées retentit. Après quelques bottes, Henri semble en bonne posture : il perce même les chausses de son adversaire.



TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

Est-il trop confiant ? Possible. Il « se découvrit, raconte l'académicien Conrart, et l'autre ayant pris son temps lui présenta l'épée pour parer, dans laquelle Sévigné s'enferra lui-même [...]. Le combat finit par-là, car [il] tomba de ce coup ». Le bretteur malheureux est reconduit à Paris. Il a beau ne pas « se résoudre à mourir à l'âge de 27 ans », les chirurgiens ne ménagent aucun espoir. M^me^ de Sévigné, dans son refuge breton, s'apprête à recevoir la plus tragique des nouvelles.

PIERRE-LOUIS LENSEL

Londres invente le duel spectacle

En cette année 1787, la capitale britannique est en émoi : le doué chevalier de Saint-George, coqueluche de la bonne société des deux côtés de la Manche, affronte le roué chevalier d'Éon, mi-femme, mi-homme, et surtout fin tireur. PAR JULIEN WILMART

Les aventures et combats des chevaliers d'Éon et de Saint-George témoignent de l'attrait grandissant du public pour le duel spectacle, notamment outre-Manche, où les Anglais sont toujours friands de compétitions régies par une logique sportive. Au XVIIIe siècle, l'escrime est un art franchement italien et français, et les maîtres d'armes latins imposent leurs règles à travers l'Europe, y compris en Grande-Bretagne.

À Londres, la salle d'armes la plus courue est celle du maître italien Domenico Angelo (1716-1802). Formé à Pise, il gagne d'abord Paris en 1743, y apprend l'escrime française et s'installe ensuite à Londres dans les années 1750, où il enseigne l'escrime latine et publie plusieurs ouvrages techniques qui lui valent une renommée internationale. En 1758, il devient le maître d'armes de la famille royale. En 1780, son fils, Enrico Angelo (1760-1836), reprend son école d'escrime. Cette salle d'armes, installée à Carlisle House, dans le quartier de Soho, est alors la plus prestigieuse de Grande-Bretagne.

Inévitablement, Saint-George, fameux escrimeur, se présente à Carlisle House à son arrivée à Londres au printemps 1787. Le chevalier a été formé très jeune à l'escrime par le maître d'armes Nicolas Texier de La Boëssière, qui tient une salle, devenue académie royale en 1759, rue Saint-Honoré. La vie du chevalier mulâtre s'apparente à un roman d'aventures. Fils d'un riche planteur de Guadeloupe et d'une esclave, Joseph Bologne de Saint-George (1745-1799) arrive en France vers 1749, à l'âge de 3 ans, et est confié en 1753 à La Boëssière pour recevoir la meilleure éducation qu'un gentilhomme puisse espérer. Son père adoptif en fait un escrimeur redoutable qui, dès l'âge de 15 ans, tient en échec les plus fines lames. Naturellement doué, il ne cesse alors de se perfectionner, devenant un tireur imbattable. Concomitamment, il s'adonne à la musique, se faisant compositeur – reconnu – et violoniste virtuose, en plus de danseur émérite, et se fait remarquer à la cour de Louis XV puis à celle de Louis XVI, dispensant même des leçons de musique à Marie-Antoinette. Il suit également une carrière militaire, notamment en devenant gendarme du roi.

Parfaire son escrime à Paris et son art à Londres

Par ses qualités et aptitudes, Saint-George incarne une escrime au comble de son art, à la fois techniquement sophistiquée et esthétiquement raffinée : il porte des coups de manière vive et ininterrompue en même temps qu'il oppose des parades si serrées qu'il est presque impossible de le toucher. Très vite, le chevalier acquiert une solide renommée et reçoit le surnom de « Dieu des armes ». Pourtant, il abhorre les duels d'honneur, privilégiant l'art de l'escrime et sa pratique physique. C'est d'ailleurs ce qui l'amène à Londres, où il reçoit l'enseignement de l'un des plus fameux maîtres d'armes, Angelo. Très vite, les deux hommes se lient d'amitié et le chevalier charme la société aristocratique londonienne.

À Londres vit aussi depuis 1785 (après un premier séjour de 1762 à 1777) un autre fameux bretteur, personnalité de son temps : Charles d'Éon de Beaumont (1728-1810). Le chevalier d'Éon commence une carrière de magistrat, avant d'entrer dans le Secret du roi [service secret né en 1746, NDLR] comme espion. Il assure une première mission en Russie, puis une autre à Londres en 1762, où il travaille, avec d'autres, à la rédaction du traité de Paris (10 février 1763), qui met fin à la guerre de Sept Ans. À la fin de 1763, le chevalier est toutefois officiellement déchu de ses fonctions, mais maintenu secrètement à Londres.

D'Éon commence très tôt à se travestir en femme, à tel point que de nombreux contemporains sont convaincus qu'il en est une ; il joue d'ailleurs le jeu en faisant confirmer médicalement son sexe féminin. Lorsque, en 1777, son retour en France se confirme, il reprend ses habits de capitaine de dragons, mais reçoit l'ordre de Louis XVI de demeurer vêtu en femme, ordre qu'il transgresse à plusieurs reprises, ce qui lui vaut un exil sur ses terres de Tonnerre. Le chevalier d'Éon revient à la cour de France en 1783, avant de retourner à Londres en 1785. Il renoue alors avec ses anciennes relations et s'insère dans les cercles les plus influents, finissant même par nouer des liens, à partir de 1786, avec le prince de Galles, le futur roi George IV.

ROYAL COLLECTION TRUST/HIS MAJESTY KING CHARLES III, 2024/BRIDGEMAN IMAGES



Beau Jeu Le créole Saint-George (à g.) et « le.la chevalier.ère » d'Éon, capitaine des dragons et espion du roi, se partagent l'affiche devant le tout-Londres.
The Fencing Match, d'Alexandre Auguste Robineau (1747-1828).

À la fin du XVIII[e] siècle, l'escrime, en Grande-Bretagne, est déjà perçue comme un sport. La bonne société aime assister à ces spectacles, et nul ne peut passer à côté de la tentation de voir s'affronter deux célébrités : le chevalier de Saint-George et, de près de vingt ans son aîné, le chevalier, ou plutôt alors, la chevalière d'Éon.

Un match de bon ton à l'usage de la haute société

Malgré son âge, d'Éon est en effet toujours considéré comme l'un des meilleurs escrimeurs d'Europe, et ce depuis près de quarante ans. Il s'entraînait d'ailleurs chez Angelo lors de son premier séjour londonien et y reprend ses habitudes. De plus, les deux chevaliers se connaissent déjà et se seraient rencontrés aux alentours de 1777, en France, dans une salle d'armes.

Profitant de leur présence simultanée à Londres, le prince de Galles, ami d'Éon et qui vient de rencontrer Saint-George, dont la réputation le précède, décide d'organiser un combat, plus sous la forme d'une démonstration d'escrime que d'un véritable duel. Le 9 avril 1787, à Carlton House, la résidence du prince de Galles, le chevalier de Saint-George croise ainsi le fer avec la chevalière d'Éon. Loin des duels discrets du Pré-aux-Clercs, le prince a convié la bonne noblesse de Londres et plusieurs maîtres d'armes. Les deux escrimeurs entrent alors en lice ; d'Éon est vêtu d'une robe et de tous les atours féminins, en plus de sa croix de Saint-Louis. Après quelques passes, parfois compliquées en raison de sa robe, le chevalier travesti touche sept fois Saint-George. Celui-ci laisse en réalité gagner d'Éon, étant peu désireux de l'emporter dans cet échange placé sous le signe de la courtoisie ; il n'attaque en effet jamais et se contente de se défendre et de parer les coups. D'Éon n'est pas dupe, mais il reconnaît l'élégance de son cadet, d'autant qu'après le combat Saint-George insiste sur les qualités d'escrimeur de son adversaire. Le prince applaudit, offre une paire de pistolets au vainqueur, on se serre les mains et le cliquetis des fleurets fait place à un banquet.

Ainsi, le combat s'apparente moins à un duel qu'à un *fencing match*, un affrontement purement sportif de maîtres en la matière offert au public. Les représentations iconographiques qui suivent en témoignent. Alexandre Auguste Robineau immortalise l'événement, à la demande du prince de Galles, en une peinture célèbre *(ci-dessus)*. Le peintre réalise dans le même temps un portrait en pied de Saint-George, qui ne plut pas du tout à l'intéressé et dont il fit don à Angelo. Le duel d'honneur commence à faire place aux galas d'escrime, placés sous le signe de la compétition sportive. Après une recrudescence du point d'honneur au début du XIX[e] siècle, ce sont bien le spectacle et l'escrime sportive qui s'imposent.

Au bout de la lame, le droit des femmes

Jamais mentionnées dans l'Antiquité, rarement au Moyen Âge et de manière souvent humoristique plus tard, les duellistes du sexe « dit faible » revendiquent, à partir du XIXe s., un droit au combat singulier. Et transforment cette pratique en une tribune politique afin d'améliorer la condition de toutes. PAR HÉLÈNE BOUDOU-REUZÉ

Les femmes se battent en duel. Cependant, elles ne s'affrontent pas forcément de la même manière, ni pour les mêmes raisons que les hommes. De même, lorsqu'elles se défient en combat singulier, s'appropriant le cérémonial guerrier masculin, le récit qui est fait de leurs duels est très différent de ceux des affrontements opposant des hommes. L'Antiquité ne témoigne pas de duels de championnes équivalant à Hector défiant Achille ou David abattant Goliath. Au Moyen Âge, les Françaises ne peuvent prétendre réparer par les armes les offenses qui leur sont faites. Elles sont contraintes de désigner un représentant masculin – qui peut être leur époux – pour qu'il se batte à leur place.

Gare à Julie d'Aubigny !

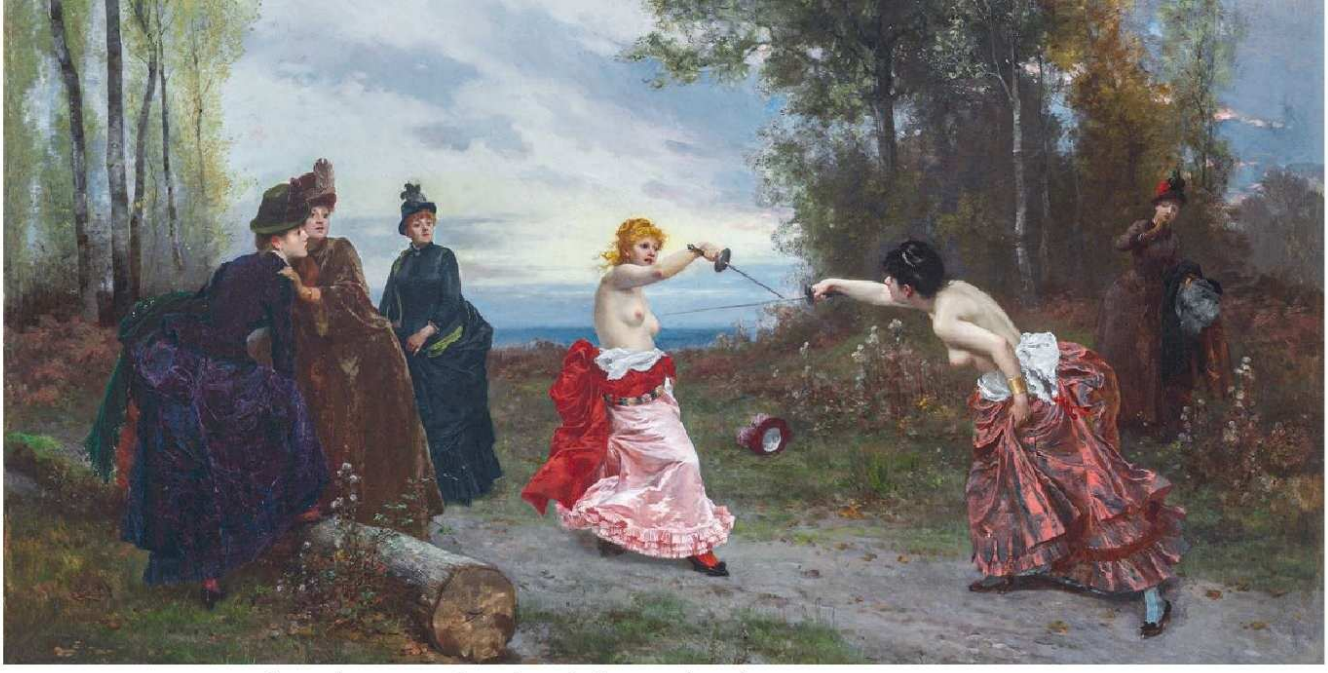
Dans les territoires germanophones, elles sont autorisées à participer à des combats ordaliques selon des règles précises censées garantir l'équité du combat et pallier leur faiblesse physique présumée. Ainsi, quand elles affrontent un homme – comme cela est illustré dans le *Traité de combat* de Johann Lichtenauer –, celui-ci doit, théoriquement, être enfoui jusqu'à la taille dans un trou dans le sol.

À l'époque moderne, aucune mention de duels féminins n'apparaît dans les édits royaux censés encadrer la pratique. Pour autant, il existe une bretteuse célèbre au XVIIe siècle, Julie d'Aubigny, qui, travestie en homme, se plaît à défier toute personne qui lui manque de respect ou qui l'empêche de séduire les femmes qu'elle trouve

Arria Ly, une duelliste comme n'importe quel homme ?



En 1911, Mlles Léal et Pugibet se rendent au siège d'un journal toulousain pour demander réparation par les armes d'une offense faite à leur amie Arria Ly (1881-1934). Cette dernière s'estime atteinte dans son honneur après la publication d'un article calomnieux écrit par Louis Cazale dans *Le Rappel de Toulouse*. Le rédacteur en chef de ce dernier, Prudent Massat, accepte le duel afin de défendre la réputation de son subordonné. Cependant, il change d'avis lorsqu'il apprend que son futur adversaire est une femme. Il ne se battra que si celle-ci mandate un homme à sa place. Il déclare à ce propos être « coincé entre l'impossibilité qu'il aurait à blesser une femme et son refus d'être blessé par une balle sans riposter ». La presse nationale fait les gorges chaudes de cet incident. Mais qui est donc cette Arria Ly qui prétend ferrailler comme n'importe quel duelliste ? Née Joséphine Gandon, Ly est une militante féministe qui promeut une égalité indifférenciée et rigoureuse des genres. Elle exige pour les femmes le droit au travail, le droit de vote, le droit de se battre en duel et le droit à une « virginité militante ». Ces deux dernières revendications suscitent à la fois l'irritation et l'amusement de la presse. C'est d'ailleurs son affirmation du refus du mariage qui a incité Louis Cazale à écrire un article injurieux sur Ly, insinuant que



CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

Dames de pique En 1892, deux aristocrates viennoises s'affrontent les seins nus. Cette rencontre (née de l'imagination de journalistes) dévoile surtout les fantasmes masculins de l'époque. *Le Duel*, d'Émile Antoine Bayard (1884).

à son goût. Bien plus tard, en 1892, à la cour de Vienne, un duel aurait opposé la princesse de Metternich à la comtesse de Kielmansegg à cause d'une obscure querelle relative à un bouquet de fleurs. Les comptes rendus mentionnent, avec malice, que les combattantes se sont affrontées les seins nus. En réalité, cet affrontement n'a, semble-t-il, jamais existé. En effet, il n'en est fait aucune mention dans les chroniques de la vie de la cour de Vienne ! De plus, cet affrontement a été formellement démenti par les deux présumées protagonistes. À l'époque, les journalistes se plaisent à écrire sur ces duels : le public est friand de ces combats, et le récit d'un duel féminin, surtout lorsqu'il est pimenté par des allusions légèrement érotiques, ne peut qu'aguicher les lecteurs.

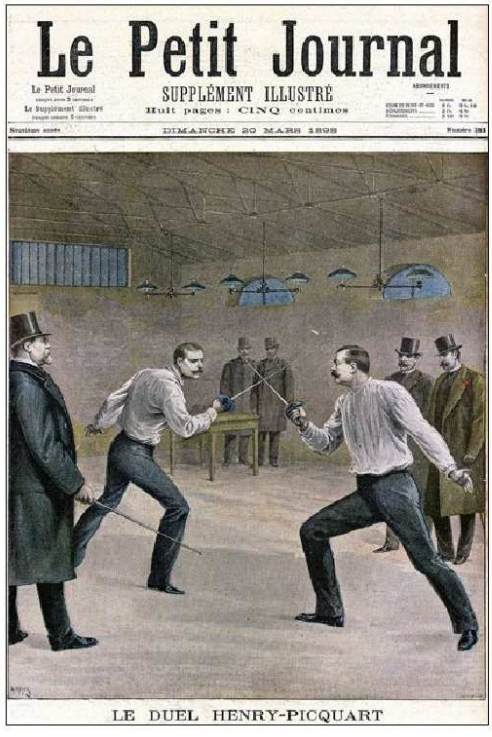
À la pointe du féminisme

À la même période, le développement de l'escrime sportive – censée, selon certains maîtres d'armes de l'époque, comme Alexandre Bargès, auteur du livre *L'Escrime et la Femme*, tonifier le corps féminin sans le déformer par des muscles disgracieux – permet à plusieurs femmes d'acquérir une grande maîtrise dans cette discipline et, ainsi, de montrer leur talent de bretteuse, comme le fait Marie-Rose Astier de Valsayre en défiant l'Américaine Miss Shelby à la suite d'une querelle relative à la supposée supériorité de la médecine française sur la médecine d'outre-Atlantique. Les duels féminins sont ainsi plutôt rares, mais plusieurs d'entre eux ont marqué les mémoires. Ils sont souvent le fait d'esprits audacieux qui utilisent les codes masculins du combat singulier afin d'exister au sein d'une société qui les cantonne souvent à un rôle beaucoup plus passif.

les opinions de la militante sont dues à sa laideur et à son homosexualité présumée. Aux yeux du journaliste, une femme qui refuse de s'unir à un homme ne peut être que frustrée ou délirante. La folie de Ly est d'autant plus évidente, selon la presse, qu'elle a le désir inapproprié de défier les hommes en combat singulier. Or ce n'est pas la première fois que la jeune femme souhaite se battre contre un homme. En 1925, elle s'est ainsi fait expulser d'Italie pour avoir provoqué en duel le général Ceccherini… En réalité, le raisonnement d'Arria Ly sur le duel entre hommes et femmes est parfaitement argumenté. En effet, selon elle, le système économique de l'époque est entièrement aux mains des hommes. Or ces derniers contraignent les femmes à exercer des travaux pénibles dans les usines pour un salaire extrêmement bas. Cette situation détruit progressivement la santé des travailleuses. Ainsi, selon la militante, les hommes asservissent et tuent indirectement les femmes avec l'approbation tacite de l'ensemble de la société. Pour Arria Ly, les femmes sont impuissantes face à cette violence économique et sociale. L'un des seuls moyens dont elles disposent pour s'affirmer publiquement est ainsi de se battre en duel lorsque leur honneur est mis en cause. L'opinion publique trouve révolutionnaire l'idée qu'Arria Ly puisse défier des hommes à l'épée ou au pistolet. En réalité, la militante fait la même chose que la plupart des personnalités politiques, journalistiques ou artistiques de l'époque. Elle utilise le duel à des fins publicitaires pour accroître le rayonnement de ses idées. Cela fonctionne d'ailleurs très bien car les causes de son désaccord avec Massat, ainsi que les circonstances de leur duel avorté, vont être abondamment relatées et commentées dans les journaux. H. B.-R.

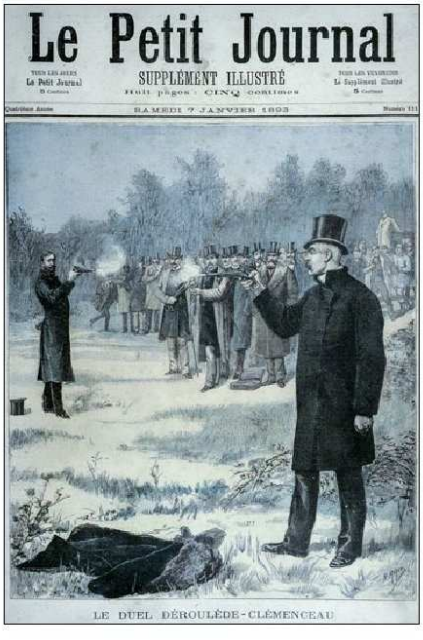
Dans la Chambre et sur le pré

L'abolition des privilèges en 1789 ne met pas fin à la pratique aristocratique du duel, bien au contraire ! Députés et sénateurs de tout bord et de toute naissance en font la conclusion obligée – et recherchée – des joutes parlementaires. Et ces affrontements connaîtront leur âge d'or sous la très bourgeoise IIIe République. PAR BRUNO FULIGNI


Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes
DIMANCHE 20 MARS 1892
LE DUEL HENRY-PICQUART

ROGER-VIOLLET

Quelle affaire ! Le colonel Picquart, partisan de l'innocence de Dreyfus, affronte le commandant Henry, son subordonné antidreyfusard, qui le déteste. L'Affaire provoquera une quarantaine de duels.


Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes
SAMEDI 7 JANVIER 1893
LE DUEL DÉROULÈDE-CLÉMENCEAU

COLLECTION F. GROB/KHARBINE-TAPABOR

Pleins feux Le combat entre députés (ici Déroulède face à Clemenceau) est fréquent sous la IIIe République. Pour les uns, il s'agit de dénoncer l'incurie républicaine ; pour les autres, de défendre l'honneur du Parlement…

Le 20 décembre 1892, dans l'hémicycle, les députés retiennent leur souffle quand le nationaliste Paul Déroulède, les yeux hors de la tête, pourfend la corruption parlementaire. Un certain Cornelius Herz, intermédiaire douteux, a arrosé nombre d'hommes politiques pour les attacher au percement du canal de Panama. C'est la «journée de l'accusateur», comme la dénomme Barrès, et l'imprécateur ne tarde pas à désigner «le plus complaisant et le plus dévoué des amis» du corrupteur, qu'il pointe du doigt. «Il est trois choses en lui que vous redoutez: son épée, son pistolet, sa langue. Eh bien, moi, je brave les trois, et je le nomme: c'est M. Clemenceau!» Clemenceau, outré, récuse ces «odieuses calomnies», mais un seul de ses amis, Stephen Pichon, lui apporte publiquement son soutien… Son honneur est en jeu, aussi le duel oratoire est-il suivi dès le lendemain d'un duel au pistolet, devant 300 personnes.

Une pratique démocratique !

En trois commandements, Déroulède et Clemenceau échangent six balles, sans résultat. Le député nationaliste exploite la situation à son avantage, expliquant qu'il a détruit la réputation d'invincibilité de son adversaire radical. Dans les milieux politiques et parlementaires, le duel revêt ainsi une double nature: mode direct de règlement des conflits, qui peut même se solder quelquefois par des réconciliations chevaleresques, il amplifie la renommée des duellistes et renforce, ou dissipe, leur aura. Exposer sa vie pour son honneur et ses convictions, c'est mettre en scène son courage et son intégrité devant l'opinion. La Révolution aurait pourtant dû mettre fin à cette pratique aristocratique, dont plusieurs cahiers de doléances réclamaient l'interdiction. Or la Constituante n'en fait rien et ses membres roturiers voient même, dans le duel, une autre manière de se montrer les égaux des ci-devant nobles. Dès 1790, le capitaine de Cazalès, député de la noblesse, s'effondre, touché au front par une balle du député Barnave: il ne conserve la vie que grâce à son tricorne, au bas duquel s'est aplatie la balle. Ce premier duel parlementaire en augure



L'ILLUSTRATION/PIXPLANET/BESTIMAGE

La loi du coup de poing L'échange de noms d'oiseaux, et parfois de horions, lors de séances houleuses entraîne souvent les parlementaires à poursuivre les débats les armes à la main. Séance du 13 juillet 1906, rixe entre Paul Pugliesi-Conti et Albert Sarraut.

des centaines. Barère de Vieuzac a beau déclarer que le «duel est une déclaration de guerre à la société», le mal est fait: pendant un siècle et demi, orateurs et polémistes auront l'habitude de laver leurs affronts sur le pré.

«Il faut plus de courage pour refuser un duel que pour en accepter dix», constatait Lamartine. En 1834, c'est un compte rendu de séance qui provoque la mort du député Dulong, brillant avocat âgé de 42 ans: dans un débat sur l'Algérie, alors qu'un orateur évoque les soldats de l'armée d'Afrique, Dulong lance: «Ce sont des bourreaux!» Publiée au *Moniteur*, cette interruption est lue des semaines plus tard par leur chef, le général Bugeaud, qui rentre à Paris pour en demander réparation au député, qu'il tue.

Malgré l'émotion suscitée par ce décès très évitable, le duel perdure. Et quand le mouvement nationaliste et antiparlementaire du général Boulanger menace les institutions de la III[e] République, en 1888, le républicain Charles Floquet provoque sciemment le chef des séditieux. Ministre de l'Intérieur en exercice, il croise donc le fer et, contre toute attente, c'est le civil presque sexagénaire qui blesse le militaire à la gorge, anéantissant le prestige du «brav'général». L'affaire Dreyfus, à elle seule, occasionne au moins 40 duels politiques. Même le pacifique Jaurès accepte parfois de se battre, pour montrer qu'on ne l'insulte pas impunément. Ainsi, en 1904, une polémique sur Jeanne d'Arc l'oppose à Déroulède, qui voit en lui un «odieux pervertisseur des consciences». Or le poète nationaliste, après une tentative de coup d'État, est interdit de séjour en France: Jaurès songe d'abord à le rejoindre en Espagne, mais le gouvernement espagnol interdit la rencontre. Jaurès obtient donc du gouvernement d'Émile Combes un sauf-conduit pour son adversaire: le banni est autorisé à faire quelques pas au-delà de la frontière, pour échanger avec lui deux balles en territoire français.

La « poule sanglante »

À cette époque, un personnage haut en couleur comme Étienne Laberdesque fait figure de duelliste professionnel: en 1901, il défie le maire antisémite d'Alger, Max Régis, et la rencontre a lieu au vélodrome du Parc des Princes, devant un public nombreux. En 1903, les deux adversaires semblent se réconcilier pour fonder un journal au titre évocateur, *Les Mousquetaires*; mais ils se disputent très vite et s'affrontent de nouveau en duel… Laberdesque, qui s'entraîne sans masque et torse nu, baptise ce jeu la «poule sanglante»… Mort d'une hémorragie cérébrale le 16 mai 1914, alors qu'il rend visite aux danseuses des Ballets russes, il ne verra pas le déclenchement de la Grande Guerre et les millions de morts de ce conflit mécanisé. Après une telle hécatombe, risquer sa vie pour un bon mot devient presque malséant: le duel tombe doucement en désuétude; rare après 1919, il sera considéré comme anachronique après la Seconde Guerre mondiale.

Le dernier duel en France

Après un combat au pistolet en 1947, le député-maire Gaston Defferre revient sur le pré le 21 avril 1967. La raison ? Une injure montée en épingle par un élu en quête de notoriété après un scrutin contesté. PAR BRUNO FULIGNI



LALANNE, POENSIN-BURAT/FONDS FRANCE-SOIR/BHVP/ROGER-VIOLLET

Ultima ratio Le député-maire marseillais égratigne le parlementaire gaulliste René Ribière, au terme d'une querelle qui fit une victime : le sérieux des deux députés !

Le 20 avril 1967 résonne un «Taisez-vous, abruti!» sous les ors du Palais-Bourbon. Cette interruption ne figure même pas au compte rendu officiel de la séance ce jour-là, noyée qu'elle est dans le brouhaha des protestations qui agitent alors l'hémicycle; mais celui qu'elle vise, le gaulliste René Ribière (1922-1998), a entendu nettement Gaston Defferre (1910-1986) l'insulter: il rejoint le député-maire de Marseille dans la salle des Quatre-Colonnes, où, devant les journalistes médusés, se tient cet incroyable dialogue:

«Vous m'avez traité d'abruti. Pouvez-vous me dire pourquoi?

— Parce que je le pense.

— Je vous en demande réparation par les armes.»

En 1967, la France lance le sous-marin atomique *Le Redoutable*, installe sa base spatiale à Kourou et assemble le prototype du Concorde; et voici que resurgit, comme aux plus belles heures de la IIIe République, le fantôme du duel parlementaire. Le précédent remonte à 1947, quand Gaston Defferre, justement, au pistolet, avait affronté le radical Paul Bastid…

À l'époque, déjà, cette rencontre avait été jugée anachronique. Mais en défiant son aîné, René Ribière sait qu'il va accéder à la notoriété. Ancien préfet, député de Seine-et-Oise depuis 1958, l'offensé est aussi le petit-fils de Marcel Ribière, député radical de l'Yonne de 1906 à 1913, qui s'était battu en duel en 1910… Il veut se montrer digne de son grand-père. Gaston Defferre, président de groupe, ne souhaite pas plus se battre que faire de la publicité à un ambitieux, mais comment ne pas relever le gant? Les élections législatives viennent d'avoir lieu; les gaullistes et leurs alliés n'ont conservé la majorité qu'à un siège près, alors que les scrutins d'outre-mer sont très contestés. La tension est telle que ce duel apporte en définitive une utile diversion.

« Si j'avais su, je l'aurais touché autre part… »

Après une médiation infructueuse du président de l'Assemblée nationale, Jacques Chaban-Delmas, René Ribière prend d'urgence une leçon d'escrime à la salle d'armes du Palais-Bourbon. Le lendemain, déjouant la surveillance policière dont ils font l'objet, les deux adversaires et leurs témoins se retrouvent dans le parc d'une villa de Neuilly. Gaston Defferre refuse les épées apportées par Ribière, trop émoussées; il a apporté «de vraies épées». En chemise blanche, col ouvert et manches retroussées, les deux hommes croisent le fer. Vite égratigné au bras, Ribière demande à continuer l'assaut; Defferre l'entaille plus sérieusement et Jean de Lipkowski met fin au combat, qui aura duré moins de cinq minutes. Ribière ne pourra pas arriver glorieux à son mariage, prévu le lendemain. «Si j'avais su, je l'aurais touché autre part», aurait grommelé Defferre…

Commenté sévèrement, ce duel sera le dernier de la vie parlementaire française. Quand les débats reprennent dans l'hémicycle, le Premier ministre, Georges Pompidou, manie quant à lui la métaphore: «Mais ne croyez surtout pas, Messieurs, que nous allons attendre passivement l'estocade. […] Nous foncerons et nous tâcherons de vous montrer que l'arme que vous avez brillamment agitée n'est en réalité qu'un sabre de bois.»



PARIS - MUSEE DE L'ARMEE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/EMILIE CAMBIER

Chevaliers du ciel Les as de la Grande Guerre redonnent de la hauteur au duel, en perte de vitesse. *Combat d'avions*, par M. Busset (1918).

Bas les armes !

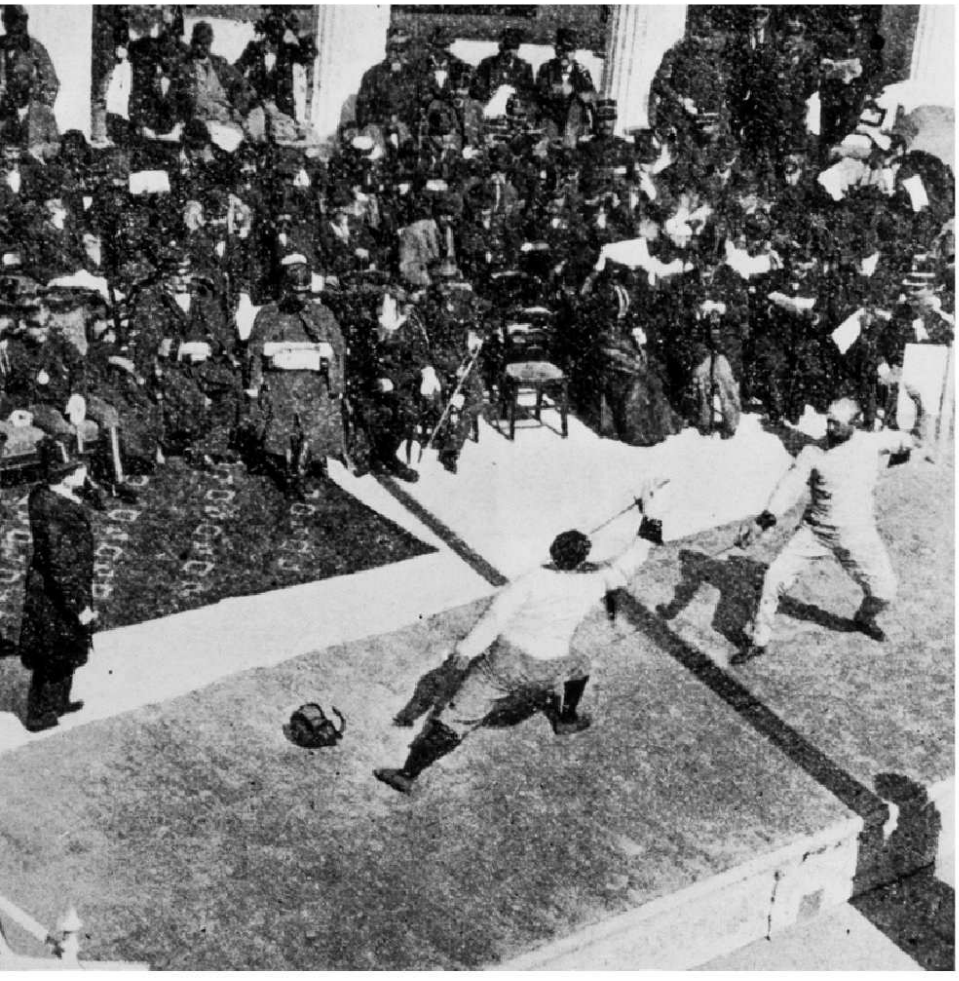
En finir avec les « assassinats prémédités ». À la fin du XIXe siècle, la tradition du duel d'honneur s'essouffle. Et les deux guerres mondiales du siècle dernier, qui ont vu trop de sang versé, le marginalisent au profit de l'escrime sportive. PAR JULIEN WILMART

Le XIXe siècle sonne comme le début de la fin pour le duel, pourtant très à la mode à cette époque. Avec le développement de l'escrime militaire encouragé par Napoléon Ier, les duels deviennent plus encadrés et régis par un code de l'honneur qui définit les étapes de l'affrontement. Progressivement, les duellistes abandonnent l'épée au profit du pistolet, qui dispense les adversaires de la maîtrise technique des armes blanches. Les blessures qui en découlent sont aussi de plus en plus graves : plusieurs duels, qui jouissent d'une forte publicité dans la presse, vont alors émouvoir le public. Les voix s'élèvent pour punir les duels, assimilés à des assassinats avec préméditation. Dans le même temps, si ces joutes sont de plus en plus critiquées, elles deviennent l'occasion pour des héros de roman, tels d'Artagnan, Cyrano ou Lagardère [dans *Le Bossu*, de Paul Féval], d'éprouver leur valeur et de laver leur honneur.

Tel est le paradoxe du XIXe siècle, qui est à la fois l'âge d'or du duel et sa remise en question. Petit à petit, l'escrime supplante le duel, le sport et ses règles, le point d'honneur et le règlement d'un différend. L'escrime est étroitement liée au duel, puisque la première prépare au second : à l'origine, un gentilhomme apprend l'escrime pour se battre en duel mais, par la suite, un homme aisé se contente de maîtriser l'épée pour faire des passes d'armes en salle. Les gens fortunés se plaisent à maîtriser l'escrime sans pour autant en venir au duel : elle devient un art d'agrément, que l'on pratique dans les nombreuses salles d'armes qui éclosent au cœur de Paris. La compétition sportive l'emporte ainsi sur le duel dans la seconde moitié du siècle.

L'impact des Jeux Olympiques

Des galas d'escrime voient le jour et opposent des champions de différentes salles d'armes, alors que des associations d'escrime apparaissent. Cette évolution est couronnée par la rénovation des jeux Olympiques en 1896, où l'escrime, représentée par le fleuret et le sabre, puis l'épée à partir de 1900, est une épreuve à part entière. La fougue que les jeunes • • •



COLLECTION F. GROB/KHARBINE-TAPABOR



COLLECTION F. GROB/KHARBINE-TAPABOR

Salubre Dès 1900, la salle d'armes ne sert plus à régler les points d'honneur mais à entretenir le corps et l'esprit, chez les deux sexes, lors de concours.

En garde ! En 1896, à Athènes, lors des premiers JO de l'ère moderne, se déroule l'épreuve de fleuret masculin individuel, qui consacre définitivement l'escrime comme une compétition sportive.

••• gens mettaient dans les duels a ainsi été progressivement canalisée vers la compétition. Les épreuves et combats s'apparentent alors à des duels sportifs opposant deux compétiteurs, avec pour seul objectif de démontrer leurs aptitudes dans le maniement des armes blanches, et à l'issue desquels le vainqueur est reconnu officiellement. L'escrime sportive s'officialise ainsi et tend à marginaliser le duel. Le but n'est plus de tuer ou de blesser pour laver son honneur, mais bien d'éprouver sa maîtrise de l'escrime selon les règles du sport. Les considérations sportives l'emportent sur le combat singulier. Le duel renoue avec ses origines historiques et l'hoplomachie des jeux Olympiques antiques, mais avec de nouvelles armes et de nouvelles règles.

Le duel n'est cependant pas mort au tournant du XX^e siècle et il tend à persister dans certains milieux ou, plutôt, chez des hommes aisés à l'honneur toujours chatouilleux. Sa marginalisation progressive en fait pourtant une pratique de plus en plus folklorique. Les deux conflits mondiaux et l'hécatombe humaine contribuent largement à faire passer le duel et son dénouement mortel comme des faits archaïques et dénués de sens: la loi l'emporte et ceux qui se sentent diffamés ou injuriés doivent à présent se pourvoir en justice, et non plus régler leurs comptes au point d'honneur.

Les derniers mousquetaires

Quelques duels subsistent et défraient la chronique dans la presse, tant cette pratique est devenue désuète. Trois fameux duels vont ainsi faire la une des journaux: le premier voit s'affronter Roger Nordmann à Jean-Louis Tixier-Vignancour, le 12 novembre 1949 – après que le premier a accusé le second, avocat, d'avoir dénoncé des résistants pendant la guerre –, et débouche sur une blessure au premier sang de Nordmann; le deuxième oppose Serge Lifar, chorégraphe d'opéra, et le marquis de Cuevas, à la suite d'une gifle donnée par le second au premier. L'affrontement se déroule le 30 mars 1958 et, après quelques touches, les deux hommes se réconcilient, l'honneur étant sauf, surtout devant les photographes; le troisième duel, le plus mémorable et le dernier recensé, voit s'affronter le 21 avril 1967, tels des mousquetaires, les députés Gaston Defferre et René Ribière *(lire p. 58)*.

Pourtant, les duels, plus que marginaux, prêtent alors plus à sourire qu'à susciter l'admiration. L'escrime sportive l'emporte sur le duel, l'esprit de compétition sur l'honneur. Le duel n'a dès lors plus de panache que dans les romans et au cinéma.

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



Près de 30% de réduction* !

BULLETIN D'ABONNEMENT

1 **Je choisis la formule d'abonnement de mon choix**
(Je coche la case correspondante)

☐ OFFRE **PREMIUM** **-28%**
1 an (11 numéros)
+ 4 HORS-SÉRIES
pour 84 € au lieu de ~~116,50 €~~*

☐ OFFRE **-23%**
ESSENTIELLE
1 an (11 numéros)
pour 59 € au lieu de ~~76,90 €~~*

2 **J'indique mes coordonnées**

☐ Mme ☐ M. Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

CP |_|_|_|_|_| Ville .....

Tél. |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email .....

3 **Je règle par :**

☐ **Chèque bancaire** à l'ordre d'**Historia** à renvoyer avec ce bulletin sous enveloppe affranchie à : **Historia - Service Abonnements**
45 avenue du Général Leclerc 60643 CHANTILLY Cedex

☐ En contactant le **service clients** au **01 55 56 70 56** du lundi au vendredi de 9h à 18h.

☐ Pour plus de rapidité, rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr** ou flashez le QR code ci-contre →

*Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, le numéro double au prix unitaire de 7€90 et les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90. Offre valable en France métropolitainedans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : **serviceclients@historia.fr**. Offre valable jusqu'au 31/07/2024. *par rapport au prix de vente au numéro. En souscrivant à cette offre d'abonnement,vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site **https://www.historia.fr/cgv. Historia**, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus. Conformément à la règlementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO **dpo@lesechosleparisien.fr**. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐ Si vous souhaitez recevoir les offres du groupeLes Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐ Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐ Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales par téléphone et/ou courrier postal Historia, vous pouvez contacter le Service Clients par email à **serviceclients@historia.fr** ou par courrier à : Historia – Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

HAMKB1S124

Du zoo de Varsovie à l'allée des Justes de Jérusalem

Entre 1940 et 1944, 300 Juifs polonais trouvent refuge au zoo de Varsovie. Ils doivent leur salut à son directeur, Jan Zabinski, ainsi qu'à son épouse, Antonina. L'historienne et amie de la famille Olga Zbonikowska a reconstitué ce chapitre méconnu de la Seconde Guerre mondiale. PAR NICOLAS MÉRA

En pénétrant dans le parc zoologique qui tapisse la rive droite de la Vistule, au cœur de Varsovie, on peine à imaginer que cet endroit a jamais été silencieux. Ce sont 40 hectares éclaboussés de soleil où s'ébattent des centaines d'espèces, des kangourous aux lions en passant par les ours polaires, les caïmans et les émeus, le tout dans un tintamarre quotidien hérissé de rires d'enfants. Au sud du domaine, une fois franchis les parterres ciselés d'un jardin à la française, les visiteurs débouchent devant la façade d'une propriété moderniste – la villa Zabinski. C'est ici, dans ce décor en apparence paisible et mondain, que s'est joué le sort de centaines de familles juives traquées par le IIIe Reich.

En septembre 1939, les rares animaux du zoo de Varsovie se taisent. Quelques carcasses pourrissent dans leurs enclos. «Les animaux susceptibles de représenter une menace ont dû être abattus par l'armée, explique Olga Zbonikowska. Certains ont même été mangés par les habitants.» Un voile est tombé sur la ville. Cela fait maintenant plusieurs jours que les stukas sifflent dans le ciel couvert: le Reich a envahi la Pologne le 1er septembre et l'ogre soviétique, cosignataire d'un pacte de non-agression, est passé à l'offensive le 17. Prise en sandwich dans un couloir de feu, la capitale essuie les raids meurtriers de la Luftwaffe. Un dixième de la ville a été réduit en cendres. Balayant les décombres, les habitants médusés assistent à un drôle de spectacle: une autruche, imperméable au désastre ambiant, se promène à pas de loup dans le champ de ruines… Grâce à une grille tordue ou un mur éboulé, l'ancienne résidente du zoo a pris la poudre d'escampette! Ses congénères, quant à eux, ont été évacués en vitesse vers Berlin, au grand regret de Jan Zabinski, qui dirige l'établissement depuis maintenant dix ans.

Levant les yeux vers un ciel crépusculaire, le quadragénaire soupire. Avant-guerre, son parc ne désemplissait pas: les enfants se massaient devant les cages



PAP/ALAMY STOCK PHOTO

Protecteurs Depuis 1929, le zoologue Jan Zabinski et sa femme dirigent le parc animalier de la capitale polonaise. L'établissement ferme ses portes dès le début de la guerre en 1939, puis devient un havre de paix transformé en un improbable refuge.

des gibbons, le bassin aux phoques et –surtout– devant l'enclos de l'éléphante Tuzinka, née en captivité en 1937. Zoologue de formation, Jan a rédigé plusieurs dizaines d'ouvrages sur la biologie et la psychologie animale destinés au grand public.

Une foi chevillée au corps les pousse à la résistance

C'est un homme amène et méticuleux, fils d'un champion d'échecs, qui passe des heures à réorganiser sa collection d'insectes ou à errer dans le parc, distribuant soins et friandises à ses résidents. Tant mieux, se rassurent les autorités d'occupation: il n'a pas l'étoffe d'un saboteur. Preuve en est, le voici nommé, dès septembre 1939, superintendant des parcs municipaux en complément de sa mission de direction du zoo. Certes, Jan doit consentir à quelques concessions –les nazis exigent notamment de lui qu'il élève des renards, dont ils convoitent la fourrure pour leurs uniformes… Mais ce poste à responsabilités lui permet d'éloigner sa femme, Antonina, et leur jeune fils Ryszard des privations avec lesquelles nombre de Varsoviens doivent composer en cette période troublée.

Ailleurs dans la ville, la situation paraît bien terne. Les ventres sont labourés par la faim; sur les poitrines apparaissent des constellations d'étoiles jaunes. La Pologne, premier domino tombé sur l'échiquier européen du Reich, sert de laboratoire à ses politiques antisémites. À Varsovie est délimité, dès novembre 1940, le plus vaste ghetto de la guerre, ceinturé d'un mur de béton armé haut de trois mètres et couronné de barbelés. À son apogée, il rassemble près d'un demi-million de Juifs, qui se terrent dans des caves en ruine ou des maisons au toit crevé. Ils sont en moyenne neuf par pièce, dévorés vivants par les poux et le typhus, à se partager de maigres rations; soupe de gruau, miche de pain sec, potage clairet de navets et de pommes de terre. Quand ils ne meurent pas de faim ou sous les balles de leurs geôliers, qui font taire la moindre protestation à coups de pistolet, les habitants du ghetto sont promis à une éventuelle «migration vers l'est» dont ils ignorent en réalité la funeste destination –le camp de la mort de Treblinka, dissimulé dans un bois à 100 kilomètres de là. Bientôt, les rumeurs fantômes anéantiront leurs illusions: entre 700000 et 900000 • • •

• • • déportés ne reviendront pas des chambres à gaz. Que faire?

Les Zabinski ont été élevés dans la foi chrétienne et sont imprégnés par leur éducation de valeurs progressistes. Nombre de leurs amis figurent parmi les infortunés qui portent l'étoile honnie. À leurs yeux, même l'inaction a valeur de complicité avec le régime… Il faut donc agir, coûte que coûte. Grâce à son laissez-passer, Jan peut désormais aller et venir dans le ghetto de Varsovie, comme il l'entend. Prétextant inspecter la végétation qui pousse tristement entre ses murs huileux ou collecter des déchets pour nourrir son élevage de cochons, il cherche en réalité des familles à qui offrir son aide. Une fois le contact établi, il se charge de les évacuer jusqu'au parc dont il a la charge, fermé aux visiteurs depuis octobre 1939, en attendant de pouvoir les faire passer en zone «aryenne».

> « Jan et Antonina Zabinski, conscients des risques, se promènent en tout lieu avec une capsule de cyanure »

Le manège opéré par le couple Zabinski va durer trois ans. À partir de l'automne 1940, ils vont recueillir au zoo ainsi que dans la villa attenante plusieurs centaines de Juifs promis à une mort certaine. Étant donné que la plupart des animaux ont été déménagés – ironie de l'histoire, l'éléphante Tuzinka, rapatriée à Berlin, y mourra en 1944 sous les bombes alliées –, certains fuyards sont logés dans les cages désertes.

Des caches et du Offenbach

Personne ne songerait à vérifier la présence d'intrus dans un endroit pareil! «Les portes et les fenêtres de la résidence des Zabinski étaient toujours ostensiblement ouvertes, afin que personne ne suspecte quoi que ce soit d'illégal», sourit Olga Zbonikowska. La prudence reste toutefois de mise: un tunnel secret relie la cave de la villa, où plusieurs dizaines de réfugiés se cachent, à l'extérieur du domaine. En cas de descente inopinée, Antonina s'assoit au piano et joue un air d'Offenbach extrait de *La Belle Hélène*, alertant les clandestins. Ceux-ci se dissimulent aussitôt dans un placard ou une pièce secrète, une main plaquée sur la bouche. Pas plus de 30 personnes à la fois n'élisent domicile au domaine, mais cela est suffisant pour piquer les suspicions, surtout en ces temps propices à la dénonciation… Aussi, même lorsqu'ils ne traitent pas directement avec l'occupant, les Zabinski redoublent de prudence. Quand on s'émeut des quantités affolantes de nourriture qu'ils consomment, ils rétorquent qu'il s'agit de denrées destinées à leur ménagerie. «Antonina était pleine de ressources, souligne l'historienne. Elle cultivait des légumes près de la villa et, comme la plupart des habitants, se procurait de la nourriture au marché noir. Chaque année, pour le réveillon du Nouvel An, les soldats allemands abattaient les oiseaux qui survolaient le domaine. Antonina récupérait les carcasses et les cuisinait.» Les époux vont jusqu'à renommer certains de leurs «invités» par des noms d'espèces afin de ne pas éveiller les soupçons, ordonnant par exemple à leur fils Ryszard de nourrir les «lions» ou les «écureuils» lorsqu'ils se trouvent en suspecte compagnie…

Jan et Antonina Zabinski sont bien conscients des risques encourus. Ils ont même pris l'habitude de se promener en tout lieu avec une capsule de cyanure. Une précaution inutile, selon Olga Zbonikowska: «Les Allemands n'ont jamais soupçonné les Zabinski d'avoir joué un rôle dans la résistance, assure-t-elle. Il est possible que Jan, qui était bien connu dans les cercles scientifiques allemands, ait pu bénéficier d'un certain respect.» Du reste, l'agitation de la ville, constamment secouée d'explosions et de fusillades, contribue à couvrir leurs traces.



AKG-IMAGES

Extermination À partir de 1942, la destination des Juifs du ghetto ne fait plus de doute : Treblinka, camp dans lequel mourront entre 700 000 et 900 000 détenus.



CZAREK SOKOLOWSKI/AP/SIPA



ENDLESS TRAVEL/ALAMY STOCK PHOTO

Sas Les Zabinski aménagent une cache souterraine dans leur villa de fonction nichée au cœur du zoo et fournissent de faux papiers à leurs collègues et amis pourchassés.

En janvier 1943, le ghetto de Varsovie implose. Les insurgés ont réussi à y introduire des armes à feu et des cocktails Molotov au nez et à la barbe des sentinelles, et une féroce guérilla urbaine s'engage contre l'occupant. S'ensuivent des répressions massives tandis que, sur les quais de l'Umschlagplatz, les convois de la mort continuent de purger la capitale de ses éléments «indésirables». Le spectre de la défaite du Reich prend chaque jour plus d'épaisseur, accélérant les rouages de la machine de mort nazie.

Une tardive reconnaissance

L'été suivant, en 1944, c'est toute la ville qui se soulève sous l'impulsion des mouvements de résistance polonais, indéniablement parmi les plus actifs de la guerre. À l'est, l'Armée rouge, qui a retourné sa veste depuis son pacte avec l'Allemagne, stoppe ses troupes pour laisser les insurgés se sacrifier dans les ruines de Varsovie. Jan Zabinski est de ceux-là. Il a pris les armes au sein de l'Armia Krajowa, la plus grosse force de résistance du pays, responsable de nombreux sabotages et rapports de renseignement qui seront bien utiles aux Alliés. Pendant les affrontements, le zoologue reçoit une balle dans le cou mais, contrairement à 16000 de ses compagnons d'armes, il survit à ses blessures en se précipitant dans un hôpital. Jan sera ensuite déporté dans un camp de prisonniers et, après sa libération en 1945, retournera vivre auprès d'Antonina, restée s'occuper des derniers résidents du zoo. Aucun ne se vantera de ses actions en temps de guerre, à la fois par souci d'humilité et pour ne pas éveiller les soupçons en cette époque d'allégeances troubles. «Durant la période d'occupation soviétique, les anciens membres de l'Armia Krajowa étaient persécutés, grince Olga Zbonikowska. Ce fut le sort de milliers de personnes. Jan et Antonina sont décédés au milieu des années 1970, juste après la promulgation de politiques antisémites par le gouvernement communiste en connexion avec la guerre des Six-Jours.»

Reconnus comme Justes parmi les Nations par le mémorial Yad Vashem de Jérusalem en 1965, les Zabinski ne seront honorés par le gouvernement polonais qu'en 2008. «En Pologne, leur histoire est restée lettre morte pendant des dizaines d'années. Les gens ne voyaient en Jan qu'un auteur de livres animaliers.» Mais la publication de l'ouvrage à succès de Diane Ackerman, *The Zookeeper's Wife* (2007), puis la réalisation du long-métrage éponyme permettront aux gardiens du zoo de Varsovie de se frayer un chemin jusqu'aux livres d'histoire. «Aujourd'hui, les enfants en parlent dans les écoles», se réjouit Olga Zbonikowska, qui a travaillé vingt ans au musée qui les honore. Malgré tout, il pèse toujours dans les caves de la villa Zabinski comme une atmosphère de secret. À quelques mètres sous la surface du jardin zoologique, les murs épais étouffent le piaillement des animaux. Les voix résonnent sur la brique nue. On y a fait graver les noms des hommes, des femmes et des enfants secourus par le couple. Ils sont près de 300.

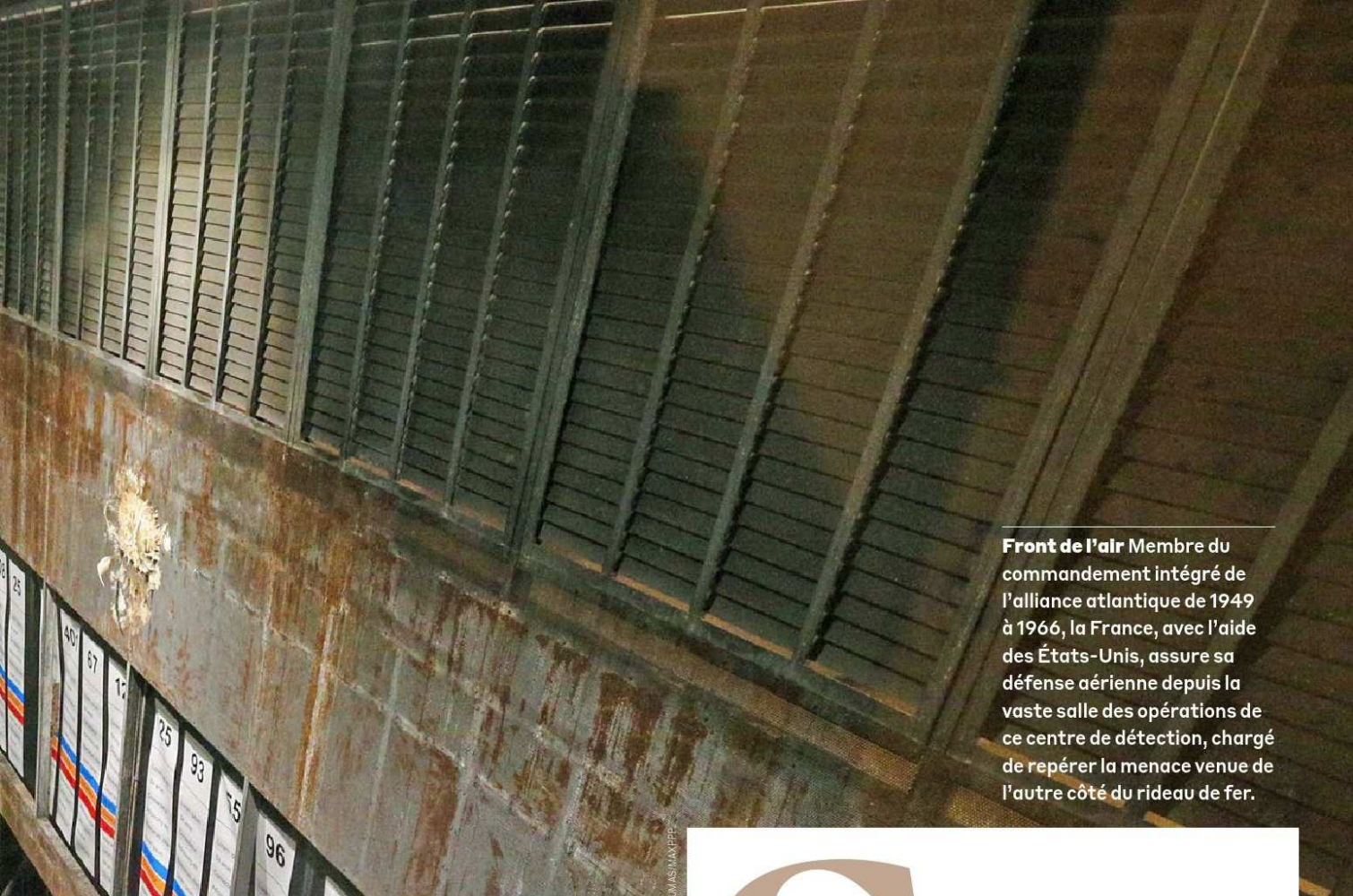
L'auteur. Journaliste et écrivain, Nicolas Méra est l'auteur de plusieurs livres, dont *Petit Dictionnaire des sales boulots* (Vendémiaire, 2022) et *Les Hasards qui ont fait l'histoire* (Jourdan, 2020).

Varsovie, « ville allemande »

Détruite à 90 % par plusieurs années consécutives de bombardements et d'affrontements urbains, Varsovie n'est plus, au terme de la guerre, qu'un amas de gravats et de poussières. Les autorités nazies envisagent depuis l'été 1939 de raser la capitale polonaise pour la transformer en ville modèle allemande : préparé en secret par un des architectes du Reich, le plan Pabst prévoyait de démanteler la ville, d'exterminer ses habitants (à l'exception de quelques milliers de Polonais, réduits en esclavage dans un camp de travail situé sur la rive orientale de la Vistule) et d'y implanter une colonie de 130 000 Allemands « purs » pour préparer l'avènement du « Reich millénaire ». N. M.

Belfort
La base secrète de l'Otan

Dans les entrailles du mont Salbert, au-dessus de Belfort, se cache le « fort de l'Otan », une station radar souterraine des années 1950. Un site spectaculaire et énigmatique qu'une association de passionnés s'attache à restaurer. PAR CHARLES GIOL



Front de l'air Membre du commandement intégré de l'alliance atlantique de 1949 à 1966, la France, avec l'aide des États-Unis, assure sa défense aérienne depuis la vaste salle des opérations de ce centre de détection, chargé de repérer la menace venue de l'autre côté du rideau de fer.

CHRISTINE DUMAS/MAXPPP

La silhouette constitue pour partie l'horizon des Belfortains. Le mont Salbert, large éminence boisée qui s'élève au nord-ouest de la ville du *Lion*, est un lieu de promenade prisé de ses habitants. De son sommet, on découvre, vers le nord, le massif des Vosges, dont le Salbert constitue le premier contrefort. Vers le sud se dessine au loin la ligne des montagnes du Jura. Le regard plonge alors vers Belfort, dont saute aux yeux le caractère hautement stratégique : entre les deux chaînes montagneuses, la ville et sa citadelle, érigée par Vauban puis renforcée au début du XIXe siècle, verrouillent l'étroit passage reliant la plaine d'Alsace et le bassin rhodanien. Après la guerre de 1870, qui vit la garnison belfortaine résister héroïquement au siège des armées allemandes, permettant à la ville de rester française, au contraire du reste de l'Alsace, le Salbert a, comme bien d'autres sommets de la région, été couronné d'un ouvrage défensif, le fort Lefebvre, pour protéger une cité dès lors en première ligne face à l'Allemagne. Aujourd'hui, ses vestiges subissent inlassablement les outrages du temps. •••



SEBASTIEN RIOTTO

Désert des Tartares
Le vénérable fort Lefebvre couronne le Salbert (à g.). De type architectural Séré de Rivières, il défendait la région face à l'Allemagne après les annexions de 1870. L'ouvrage G, édifié de 1953 à 1958, lui succède (à dr.). Mais cette fois, la discrétion prime : caché à 80 m sous terre pour échapper aux regards et aux bombes, il est chargé, grâce à ses consoles radar (ci-dessous), d'espionner le ciel à la recherche des bombardiers soviétiques.

SEBASTIEN RIOTTO



SEBASTIEN RIOTTO

••• Mais sur le Salbert, il est un autre site militaire abandonné. Un édifice insoupçonné, car celui-ci est souterrain. De l'extérieur, le secret de sa présence n'est trahi que par de maigres indices. Quelques hectomètres avant d'arriver au sommet, au bord de la route qui grimpe à travers les hêtres, une chape de béton coulée à flanc de montagne jure dans le paysage. Sur la gauche de cette longue bande grise, la présence insolite d'un rideau de fer fait lever un sourcil. Mais rien ne prépare à ce qui se cache de l'autre côté. Une fois l'entrée déverrouillée par notre guide, Hubert Schmalz, nous pénétrons dans un univers labyrinthique, creusé dans les entrailles du Salbert.

Plus de trois ans de restauration

«L'ouvrage s'étend sur 10 000 m², répartis sur quatre étages. C'est comme si on avait construit un immeuble entier sous terre», détaille M. Schmalz. En 2016, ce Belfortain s'est lancé dans un projet fou: sauvegarder et valoriser l'«ouvrage G», la dénomination militaire de cette station radar construite dans les années 1950, plus connue localement sous le nom de «fort de l'Otan». Avec des amis, pour la plupart d'anciens réservistes de l'armée, comme lui, il crée l'association Atomes, dont il est le président, et obtient de la municipalité de Belfort, dont dépend le mont Salbert, une convention d'occupation. Un long chantier s'engage alors. Car après l'abandon du site par les militaires en 1972, l'ouvrage G a subi, pendant près d'un demi-siècle, les assauts de nombreux vandales et amateurs d'expéditions souterraines, sans compter les dégâts dus aux chasseurs de métaux qui ont défoncé les pavages pour arracher du sol des câbles riches en cuivre. Pendant trois ans, Hubert et ses camarades s'éreintent dans le noir, à la seule lumière de leurs lampes frontales, pour évacuer des tonnes de gravats et d'eau. Viennent ensuite, une fois l'électricité rétablie, la remise en état des sols, des plafonds et le rafraîchissement des peintures… Un travail herculéen qui permet aujourd'hui au visiteur de se replonger dans l'ambiance d'un vieux *James Bond*, celle des débuts de la guerre froide, lorsque la France se préparait à une attaque venue de l'est.

Au début des années 1950, l'Otan, émanation militaire de l'alliance atlantique conclue en 1949 entre les États-Unis et la plupart des pays d'Europe occidentale, lance un programme massif de réarmement des pays proches du rideau de fer, à commencer par la RFA et la France. Principal financeur de l'organisation, le géant américain aide notamment ses alliés à se renforcer dans le domaine de la guerre aérienne, devenue un enjeu stratégique majeur. En France, les États-Unis ne se contentent pas d'installer treize bases aériennes, où serviront jusqu'à 61 000 militaires américains à la fin des années 1950: ils financent •••



• • • aussi généreusement le développement de la flotte d'appareils tricolores ainsi que celui de la défense aérienne. C'est pour cela que dans le nord-est du pays, la zone la plus exposée à d'éventuelles incursions d'avions soviétiques, sont construites plusieurs stations radar de détection aérienne, dont l'ouvrage G.

À travers le dédale des couloirs, Hubert Schmalz nous conduit vers son centre névralgique, la salle des cartes, aussi appelée «la Cuve». Cet impressionnant centre opérationnel, déployé sur trois étages, ressemble à un petit amphithéâtre: creusées dans une paroi en demi-cercle, une dizaine de cabines convergent vers un mur jadis recouvert d'informations stratégiques ainsi que, tout en bas de la salle, vers une table recouverte d'une carte de la région. «Dans chaque cabine, des opérateurs traitaient les informations recueillies par les six antennes radar installées au sommet du Salbert, 80 mètres plus haut, explique notre guide. Dès que des appareils étaient détectés, leurs positions étaient transmises en temps réel aux militaires placés autour de la carte, qui les matérialisaient en déplaçant des figurines.» Les avions des bases aériennes voisines se tenaient alors prêts à décoller pour intercepter tout appareil suspect.

Un milliard de francs… pour rien !

Ces informations sur le fonctionnement de la base, M. Schmalz et ses amis les ont glanées dans les rares documents évoquant l'ouvrage G qu'ils ont pu dénicher, notamment au Service historique de la Défense, à Vincennes. Ils ont aussi appris que la construction de la station, de 1953 à 1958, a coûté un milliard d'anciens francs et que le chantier, financé par les États-Unis, a été supervisé par des ingénieurs américains. Dans cette fourmilière officiaient 500 hommes, français et américains. Aujourd'hui condamné, un escalier de 332 marches creusé dans la roche reliait la station au sommet du Salbert, où les militaires dormaient dans la caserne du fort Lefebvre ainsi que dans des baraques préfabriquées.

En dehors de ces quelques certitudes, l'histoire de l'ouvrage G reste d'autant plus mystérieuse que sa garnison vivait en autarcie, sans contact avec la population. Le Salbert était alors interdit d'accès et les Belfortains n'avaient qu'une vague conscience de l'existence de la base, que leur signalaient seulement les silhouettes des antennes radar au sommet du mont. À l'époque, la plupart d'entre eux n'ont même pas su que l'ouvrage G, mis en service au printemps 1958, fut déserté par sa garnison à peine un an plus tard. À cause des progrès très rapides de l'aviation, son système radar était déjà devenu obsolète: les nouveaux modèles d'avions à réaction volaient trop haut et trop vite pour être détectés par les antennes du Salbert… Pendant plus d'une décennie, l'armée de l'air a maintenu la station en parfait état de fonctionnement: une petite équipe de militaires assurait l'entretien de ses quatre groupes électrogènes, des portes blindées à fermeture électrique prévues pour protéger la base des explosions, ou encore de son système sophistiqué de conditionnement de l'air, qui garantissait dans les souterrains une température constante de 22 degrés – elle y est aujourd'hui d'environ 15 degrés, été comme hiver.
En 1972, lorsque l'armée a fini par céder ses terrains du Salbert à la ville de Belfort, ses scrupuleux gardiens ont quitté l'ouvrage G, emportant ses antennes dépassées et ses derniers secrets. Ils ont trouvé des successeurs avec les membres de l'association Atomes, dont la passion a arraché de l'oubli cet énigmatique vestige d'une époque qui, avec le retour de la guerre aux portes de l'Europe, nous paraît de moins en moins lointaine.



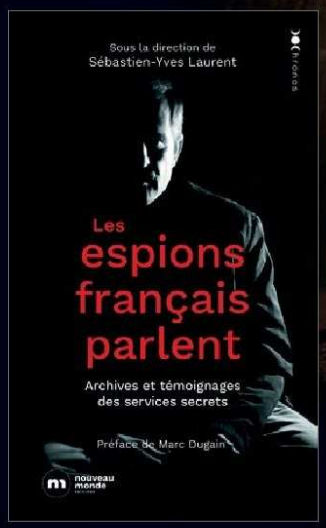
CHRISTINE DUMAS/MAXPPP

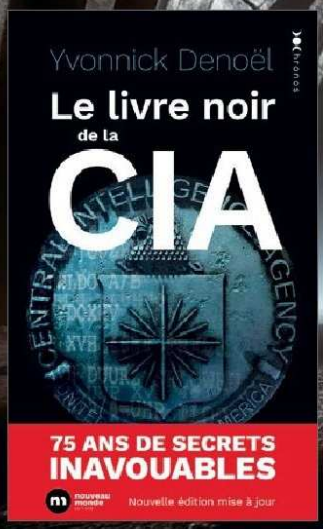
Visiter le « fort de l'Otan »

L'Association touristique des ouvrages militaires et de l'environnement du Salbert (Atomes) organise depuis 2016 des visites guidées de l'ouvrage G. Dates et horaires sont indiqués sur son site internet (www.ouvrage-g.com). La restauration des couloirs et des salles étant en voie d'achèvement, ses membres sont en train d'y aménager un musée de la Guerre froide. Une salle téléphonie, une salle radar ou encore une salle radio évoquent les technologies militaires de l'après-guerre à travers une collection d'objets glanés sur des bases de l'armée. Le clou de la visite, ce sont deux avions militaires des années 1960, un Mirage III E et un Fouga Magister, récupérés lors de la fermeture de la base aérienne de Châteaudun. Hubert Schmalz et ses camarades sont parvenus, en démontant leurs ailes, à leur faire parcourir les souterrains de la station jusqu'à la salle des groupes électrogènes, où ils sont désormais exposés. C. G.

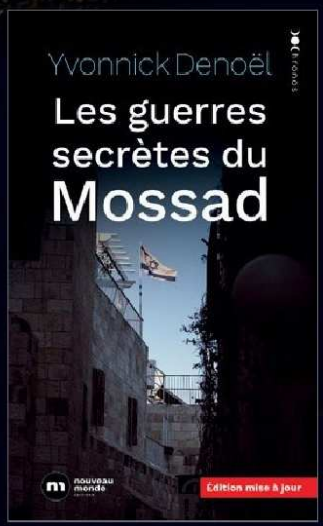
COLLECTION chronos

Pour être aussi bien informé qu'un espion











nouveau monde
ÉDITIONS

Un carnet offert
pour l'achat de 2 titres de la collection



Le Verrou, d'Honoré Fragonard

La signification de ce célébrissime tableau interroge – couple d'amants ou scène de viol ? –, et ce, d'autant plus qu'il faisait pendant à un tableau religieux, *L'Adoration des bergers*…

PAR ÉLISABETH COUTURIER





LUISA RICCIARINI/BRIDGEMAN IMAGES

En quatre dates

5 avril 1732
Naissance à Grasse, dans une famille d'origine italienne

1752
Premier prix de Rome

1767
Ses scènes galantes s'arrachent

22 août 1806
Décès à Paris, quelque peu démodé

Maître ou élève
Cette huile sur toile (74 x 94 cm), disparue jusqu'en 1933, ne fut attribuée que tardivement – en 1974 ! – à Fragonard, lors de son achat par le musée du Louvre.

L'interprétation du célèbre tableau de Jean Honoré Fragonard, peint en 1777 – et, principalement, la question du consentement de la femme – suscite depuis longtemps de nombreux commentaires. La divergence des avis témoigne de l'ambiguïté de l'œuvre. L'artiste a-t-il voulu dénoncer une scène de viol ou, au contraire, saisir l'élan de la passion amoureuse ? L'acte sexuel entre les deux amants est-il déjà consommé, comme le suggère le lit défait, ou va-t-il avoir lieu, imposé par l'homme ? Est-ce un tableau licencieux ou moraliste ? Les exégètes se déchirent. Placé dans la position du voyeur, le spectateur, lui, se transforme en détective. Il scrute chaque détail et passe en revue les indices laissés à son appréciation par l'artiste, admirant au passage la virtuosité de son pinceau, la symbolique des couleurs, le vaporeux sensuel des étoffes et le chatoiement des matières. Du pur style rocaille. Rien de statique, en effet, dans cette composition orchestrée autour d'un couple dont l'étreinte ressemble à une lutte. L'œil se focalise en premier lieu sur la main de l'homme en train de fermer le verrou de la porte de la chambre à coucher, unique cadre de l'intrigue.

Une diagonale du désir

Cherche-t-il à empêcher la fuite de sa proie ou à barrer l'entrée à un gêneur ? Dans un mouvement contraire des deux corps, la femme, à moitié déshabillée, se cabre, renverse la tête en arrière et, avec le bras droit, repousse le baiser de l'homme qui, vêtu de ses seuls sous-vêtements, se penche vers elle en la tenant fermement par la taille. Le regard suit alors la diagonale marquée par un puissant clair-obscur qui divise •••



Le bouquet de fleurs

La présence, aux pieds de l'homme, d'un bouquet sur le point d'être piétiné, indique que la vertu de la jeune fille est en passe d'être perdue. Au XVIIIe siècle, dans les portraits de jeunes filles figurent souvent des fleurs accrochées à leurs décolletés. Symbole de la virginité, celles-ci sont traditionnellement jetées en l'air au moment du mariage.



LUISA RICCIARINI/BRIDGEMAN IMAGES



Le baldaquin et le lit en désordre

Avec la tenture cramoisie du baldaquin et le désordre des draps du lit – qui occupent les deux tiers de la composition –, Fragonard s'est amusé à cacher des images licencieuses, laissées à l'appréciation de l'observateur. Ainsi le tombé du velours rouge évoque-t-il, tel un lis ouvert, la vulve d'une femme, et dessine-t-il deux protubérances, allusion au sexe d'un homme. Une manière indirecte et discrète de suggérer le coït. Dans le même ordre d'idées, les oreillers aux bords relevés forment deux seins, la partie blanche et brillante du drap suggère une jambe. Une symbolique explicite.

La chemise et la robe

Fragonard donne ici toute la mesure de sa technique du drapé, apprise au cours de sa formation avec François Boucher et où se révèle l'influence exercée par le peintre baroque italien Tiepolo (1696-1770). Un savoir-faire acquis à 20 ans, lors de son séjour à Rome, lequel récompensait son grand prix de peinture décerné par l'Académie royale. Fragonard a assimilé l'héritage antique et celui de la Renaissance italienne, où, chez les sculpteurs et les peintres, le drapé constitue l'exercice de style par excellence. Ainsi, dans *Le Verrou*, les plis des tenues accentuent-ils l'effet de mouvement.

• • • le tableau en deux et souligne l'aspect dramatique de la scène, en partant du verrou pour finir sur la pomme posée sur la petite table. Une allégorie du péché originel, le fruit défendu croqué par Ève. La rose sur le lit, la cruche et le bouquet jeté au sol symbolisent la virginité et la défloration. Les spécialistes s'accordent sur un point: il s'agit d'une toile tardive dans la carrière de l'artiste, alors âgé de 45 ans, au moment où les mentalités changent. Fragonard sent-il le vent tourner? Souhaite-t-il, avec cette proposition, dénoncer les revers de la médaille du libertinage? Promis à une grande carrière de peintre d'histoire, dès 1757, ce surdoué opère un virage inattendu. Il se spécialise, avec succès, dans les scènes de genre érotique, très prisées sous la Régence. Le thème des fêtes galantes, où bergers et bergères s'ébattent dans une campagne arcadienne et

où, par extension, des couples s'échauffent dans les alcôves, irradie la peinture française du XVIIIe siècle. Des images évocatrices, portées au sommet par les peintres baroques Watteau, Boucher et Fragonard *(lire ci-contre)*. Ce dernier s'est déjà fait remarquer avec *Le Je palette* (v. 1757-1759), *Les Hasards heureux de l'escarpolette* (1767) ou encore *La Déclaration d'amour* (1771). Quand il exécute *Le Verrou* pour le marquis de Véri, Fragonard sait que la toile fera pendant à *L'Adoration des bergers*, un tableau religieux qu'il a livré quelques mois plus tôt.

Bouleversement des mentalités

Il sait aussi que les philosophes fustigent l'immoralité des privilégiés. Ainsi, en 1761, avec *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Rousseau ébranle-t-il les consciences en évoquant un homme et une jeune fille qui choisissent la vertu en renonçant à leur amour impossible. L'ouvrage connaît un énorme succès et annonce le retour aux valeurs morales. Une tendance confirmée par le triomphe des *Liaisons dangereuses*, roman épistolaire écrit vingt ans plus tard par Choderlos de Laclos dans lequel les héros, deux incarnations du libertinage, subissent le discrédit et la déchéance. Avec *Le Verrou*, Fragonard cherche-t-il lui aussi une sorte une rédemption ? Mystère. Ce tableau, largement relayé par la gravure, disparaît dès 1792 avant de réapparaître en 1933, en salle des ventes. Il revient sur le marché en 1969, décrit au catalogue comme « œuvre de l'école de Fragonard ». Un antiquaire parisien en devient propriétaire, le fait restaurer et, cinq ans plus tard, « rendu » à Fragonard, le tableau entre au Louvre pour une coquette somme, environ 4 millions d'euros. Commence alors une polémique, animée, a-t-on dit, par la mauvaise humeur d'un célèbre marchand qui possède une autre version du *Verrou*, qu'il tient pour la seule authentique. Le directeur du Louvre prend évidemment fait et cause pour celle qu'il a contribué à tirer de l'oubli. La dispute de spécialistes a fait long feu, mais pas la difficulté de donner une résolution définitive concernant les intentions du peintre… ◘

Le trio gagnant des fêtes galantes



BRIDGEMAN IMAGES

Décors champêtres, jeunes gens élégants, loisirs raffinés : tels sont les ingrédients du thème de la fête galante et de la pastorale. Popularisés par Antoine Watteau et François Boucher dans la première moitié du XVIIIe siècle, puis par Fragonard, grâce aux nombreuses gravures en circulation, ces scènes coquines connurent un immense succès jusqu'à la Révolution. Inspirées, entre autres, du roman pastoral *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé, publié entre 1607 et 1628, mais aussi des *Églogues* de Jean Regnault de Segrais (1658) et des poèmes de Fontenelle (1688), ces compositions délicates, qui séduisent amateurs et intellectuels, enchantent l'Europe au Siècle des lumières. Un état d'esprit lié au bonheur de vivre, retrouvé après l'austère fin de règne de Louis XIV, mort en 1715. Trois tableaux célèbres marquent cette parenthèse, où marquis et marquises rêvent d'un paradis perdu exempt des principes de fidélité. Watteau commence par *L'Embarquement pour Cythère* (1). Il s'est probablement inspiré d'une comédie à la mode, *Les Trois Cousines*, de Dancourt (1702), qui se termine par la chanson : « Venez à l'île de Cythère / En pèlerinage avec nous / Jeune fille n'en revient guère / Ou sans amant ou sans époux. » Boucher, avec *La Cage* (2), s'inscrit dans la série des pastorales, un des thèmes de prédilection du peintre protégé de Louis XV et de sa favorite la Pompadour. Il célèbre la frivolité des fêtes galantes d'une aristocratie légère et libertine, jouant au berger et à la bergère. Enfin, avec *Les Hasards heureux de l'escarpolette* (3), Fragonard met en scène, avec amusement, une version bucolique du voyeurisme.



PHOTO JOSSE/LA COLLECTION



AURIMAGES



maison habile. crédit photo : Laurent Rouvrais

INFO . ÉCO . CULTURE . MUSIQUE

L'ART DE BIEN
COMMENCER LA JOURNÉE.

7H/9H
LA MATINALE
AVEC
DAVID ABIKER

RADIO CLASSIQUE

Gahier

Écrans
Théâtre
Expos
Livres
Jeux vidéo



ANDO GILARDI/FOTOTECA GILARDI/BRIDGEMAN IMAGES/SP

Faucilles et marteaux Vers 1954, des ouvriers agricoles italiens célèbrent la victoire de leur grève contre des grands propriétaires.

La grande exploitation

Des colons antiques à l'entrepreneur agricole actuel en passant par le servage médiéval, le paysan européen semble avoir presque toujours subi les pouvoirs en place. Entre domination, émancipations et fantasmes, un documentaire retrace leur histoire tout en s'interrogeant sur leur avenir.

Quatre ans après le succès de sa série *Le Temps des ouvriers*, Stan Neumann retrace l'épopée socio-économique et politique du monde paysan en Europe avec la même martingale: fond dense et rigoureux, décryptage des points les plus techniques par d'amusantes séquences d'animation, archives filmées foisonnantes. Plus ample que la fresque précédente, qui s'étalait sur trois siècles, celle-ci s'enracine au VI[e] siècle, dans ce qui s'apparente à un âge d'or. Avec la désintégration de l'Empire romain, les premiers paysans se retrouvent débarrassés du poids de l'État, de l'impôt, de l'obligation d'alimenter les grandes villes et ne produisent plus qu'à la mesure de leurs besoins: une liberté rare que la suite des événements nous donnera d'apprécier. Au VIII[e] siècle, en effet, de nouvelles élites guerrières leur imposent leur domination, des taxes, l'invention des corvées, du servage. Dès lors, l'histoire des travailleurs de la terre ressemble à une succession d'assujettissements à des pouvoirs polymorphes qui, des seigneurs féodaux aux géants de l'agroalimentaire, s'approprient leurs terres, leur force de travail ou imposent leur diktat, quand ils ne matent pas leurs révoltes sans ménagement. Mais le plus frappant dans ce •••

••• récit tient à la résonance des mêmes problématiques à travers le temps.
Le bras de fer entre diversification et monoculture est déjà en germe vers l'an mille. Et si les propriétaires veulent alors faire gagner du terrain aux céréales, ce n'est pas pour des raisons démographiques, mais parce qu'elles se vendent bien… D'une époque à l'autre, on ne compte plus les épisodes où la nature est remodelée de façon radicale, destructive et absurde pour un maximum de rentabilité. Quant à celui qui nourrit ses semblables, il est toujours infériorisé dans l'échelle sociale, qu'il soit serf médiéval affamé ou agriculteur du XXIe siècle criblé de dettes. Stan Neumann entrecroise habilement la narration historique et le témoignage de paysans qui creusent d'autres sillons que ceux du modèle industriel dominant. De l'autre côté des Alpes, Antonio Onorati veut travailler ses terres comme il l'entend, dans la lignée d'un père qui se cabra devant les absurdités de la réforme agraire italienne. En Roumanie, Szocs Boruss Miklos Attila ravive le souvenir tragique d'un grand-père qui préféra se pendre plutôt que céder ses terres à la collectivisation. Leur détermination interroge chaque citoyen sur la façon dont devra s'écrire la suite de toute cette histoire. Car, à l'issue de ce rembobinage, un constat s'impose: si la terre est capital(e), tout le monde ne l'entend pas de la même oreille. ✠ STÉPHANIE GATIGNOL



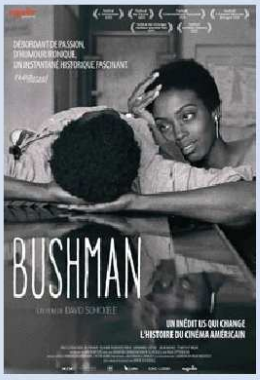
AKG-IMAGES/SP

Sillons La suprématie des céréales dans les champs européens résulte de choix économiques. *La Chute d'Icare*, de Bruegel l'Ancien.

Le Temps des paysans, de Stan Neumann (4 x 52 min). Sur Arte le 23 avril à 20 h 55 et sur Arte.tv jusqu'au 21 novembre.

Cinéma

Nigeria, si je t'oublie…



Nous sommes à la fin des années 1960. Gabriel a fui le Nigeria et la guerre civile. Il vit désormais à San Francisco et fréquente l'université, tandis que les manifestations se multiplient contre la guerre du Vietnam. En 1968, quand débute le film, Martin Luther King et Robert Kennedy ont été assassinés.
La caméra suit les déambulations sociales et amoureuses de Gabriel, avec légèreté et insouciance.
Mais son visa arrive bientôt à expiration. Sur des accents de soul music ou sur la voix d'Otis Redding resurgissent des souvenirs d'enfance. Oscillant entre documentaire et fiction, le film cerne avec acuité le quotidien d'un jeune réfugié. La caméra explore avec une liberté inouïe les errances et les rencontres de Gabriel. Ce film de 1971, en noir et blanc, inédit en France, a obtenu le prix du meilleur premier film au Festival international du film de Chicago la même année. Il a toutefois longtemps été jugé trop inclassable pour être distribué. Mais son propos est toujours d'actualité et la beauté sensuelle et lascive qu'il dégage, incroyablement captivante. YETTY HAGENDORF

Bushman, film de David Schickele (75 min). Sortie le 24 avril.



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque **samedi à 20h00**, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC
HISTOIRE TV HISTORIA

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · canal 124 · SFR canal 177

Télévision

Des taupes sur le campus

Pour les scénaristes auxquels il a inspiré la série *A Spy Among Friends*, Kim Philby (1912-1988) est un sujet en or. Vu de Moscou, cet homme passe pour un héros, une légende du KGB ; vu de Londres, il est un félon absolu. Agent double des Soviétiques dès 1934, ce brillant étudiant de Cambridge, motivé par sa foi en l'idéal communiste, est parvenu aux plus hautes fonctions du *Secret Intelligence Service* – il fut même le numéro deux du MI 6 ! – avant d'être démasqué en 1963. Une affaire d'autant plus hallucinante que, comme nous le rappelle ce documentaire, Philby ne fut pas le seul à passer à l'Est. Sur le campus, d'autres jeunes gens bien nés ont été retournés. Purs produits de l'establishment, ses camarades Donald Maclean, Guy Burgess, Anthony Blunt ont infiltré les grandes instances politiques de leur pays. Et roulé dans la farine ses services secrets… Illustré par le témoignage d'anciennes figures de la CIA, du KGB et du MI 6, le récit de leurs trahisons semble si énorme qu'il donne le sentiment d'assister à un film burlesque. Mais ce serait en oublier les conséquences. Blunt a vu les plans du Débarquement et les a fait passer aux Russes. Que serait-il advenu si le Reich les avait interceptés ? Nommé à l'ambassade britannique à Washington en 1944, MacLean jouissait d'une telle confiance qu'il connaissait les secrets de la bombe atomique. Selon Roland Philipps, son biographe, ses infos auraient insufflé aux Russes « la confiance nécessaire pour se développer plus rapidement » et leur auraient « donné la bombe atomique avec deux ans d'avance. » Le scandale des taupes de Cambridge sidère d'autant plus qu'il reste mystérieux. Comment le contre-espionnage britannique s'est-il à ce point fourvoyé ? Et comment a-t-il pu laisser Philby s'enfuir en URSS en 1963 ? S'agissait-il d'éviter un procès humiliant ? Ou de lui tendre un piège en le laissant s'échouer dans une contrée dont il ne parlait même pas la langue ? Un scénario digne du *Bureau des légendes*, mais lui, parfaitement réel ! S. G.

Petit Espionnage entre amis, de Nick Tanner (48 min). Sur Histoire TV le 19 mai à 20 h 50.

Rouge vif En 1955, à Londres, Kim Philby dément avec aplomb les accusations portées contre lui.



BETTMANN/WINGSPAN PRODUCTIONS/SP

Théâtre

L'adieu à la domination



BLOKAUS808

Le 4 août 1789, le système féodal disparaît. Le public, réparti dans un dispositif quadrifrontal, participe à la scène. D'un côté la noblesse, de l'autre le clergé, qui se nourrit des bénéfices de la dîme, les curés, qui survivent dans la pauvreté, et les membres du tiers état. Sur scène, un seul homme endosse tous les personnages : le duc d'Aiguillon, le vicomte de Noailles, Isaac Le Chapelier, président de l'Assemblée, Talleyrand, Adrien Duquesnoy, Armand-Désiré de Vignerot Du Plessis, etc. Le débat est houleux, tendu, parfois drôle. Inspiré du roman historique de Bertrand Guillot, tout le spectacle se déroule au sein de la Constituante, durant ou avant la séance de nuit. Le texte, plein de rebondissements, passionnant et érudit, plonge le spectateur au cœur d'un moment clé de l'Histoire. Mais le comédien Maxime Pambet *(photo)*, bouillonnant, galvanisé par l'intensité des débats, se laisse déborder par sa fougue. Desservi par une mise en scène monotone, il force le tempérament de certains personnages, n'hésite pas à interpeller ou à entraîner sur scène les spectateurs. Des artifices scéniques superflus qui, ajoutés aux intermèdes maladroits entre le comédien et son metteur en scène, ne flattent pas la remarquable qualité d'écriture et l'intérêt des propos historiques. **Y. H.**

L'Abolition des privilèges, le 27 juin au Festival de Malaz et du 3 au 21 juillet au Festival off d'Avignon.

Des collections d'exception à l'hôtel de la Marine

Des trésors des XVe-XVIe siècles, propriété du Victoria & Albert Museum et des cheikhs qatariens, dialoguent sous les ors de l'institution.

L'hôtel de la Marine, comme lorsqu'il détenait le Mobilier royal et les joyaux de la Couronne, est, pour quelques semaines encore, le gardien de deux collections: celle réunie par les conservateurs du Victoria & Albert Museum depuis le milieu du XIXe siècle et celle constituée au XXIe siècle par le cheikh qatarien Al-Thani. À l'image des princes et souverains de la fin du XVe et du XVIe siècle, la quête de la beauté, de la rareté et de la virtuosité a été – et reste – leur priorité absolue. Le *Codex Forster III* de Léonard de Vinci, rédigé dans sa fameuse écriture en miroir, témoigne de la fascination des collectionneurs pour la Renaissance. En installant l'homme au centre de l'univers et l'artiste au cœur de la création, en revenant aux modèles antiques tout en révolutionnant les formes et les décors et en appliquant les technologies les plus sophistiquées aux curiosités de la nature, elle a créé un monde merveilleux d'or, d'argent, de bronze, de nacre, de pierres précieuses, d'émaux et d'ivoire. La relation de l'homme à l'objet domine. Parmi quelque 300 chefs-d'œuvre, l'extraordinaire statuette de bronze doré du héros grec Méléagre par le sculpteur italien dit L'Antico *(à dr.)*; de précieux bijoux, dont le pendentif Heneage, à l'effigie d'Élisabeth d'Angleterre, renfermant un portrait plus intime de la souveraine *(ci-contre)*. La Nef Burghley, vaisseau au socle et voilures d'argent doré sur une coque de nautile, est une salière! Spectaculaire résumé de la sublimation du moindre objet du quotidien, messager du raffinement de son propriétaire et de sa capacité à s'approprier les richesses les plus lointaines.



VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDON/SP



VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDON

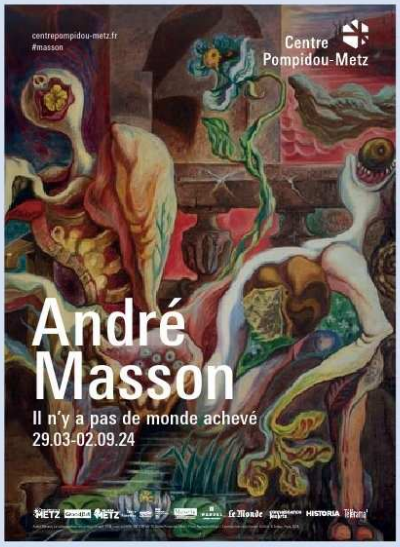
Joyau Méléagre s'apprête à tuer le sanglier de Calydon : sujet d'une œuvre réalisée vers 1490 par le sculpteur mantouan Pier Jacopo Alari Bonacolsi (v. 1460-1528) dit L'Antico. Victoria & Albert Museum, Londres.

Et le pouvoir s'incarne à travers de somptueux portraits – Henri VIII par Holbein le Jeune ou Marguerite de Habsbourg par Pantoja de la Cruz – qui conjuguent le luxe époustouflant des étoffes à celui des bijoux dont ils sont constellés. Ne pas manquer cette scintillante plongée dans un monde de flamboyances savamment maîtrisées et d'émerveillements toujours renaissants! **JOËLLE CHEVÉ**

Le goût de la Renaissance. Un dialogue entre collections, collection Al-Thani, hôtel de la Marine (Paris), jusqu'au 30 juin. Rens. : www.hotel-de-la-marine.

Masson en liberté

Cette magnifique rétrospective de l'œuvre d'André Masson (1896-1987) célèbre le 100e anniversaire du *Manifeste du surréalisme*. Plus de 200 œuvres témoignent de la culture encyclopédique d'un artiste qui se voulait autant dessinateur que peintre, sculpteur, critique d'art, poète… Le tout au service d'un esprit libre, convaincu de la puissance émancipatrice de l'art. Dessins érotiques ou séries de joueurs de cartes façon cubisme, l'artiste se cherche, refusant la forme pour la forme. En 1923, avant l'écriture automatique d'André Breton, il invente le geste automatique de l'artiste grâce à un jet de sable sur la toile encollée. Puis c'est un long parcours qui, de Paris à l'Espagne en passant par les États-Unis ou la Martinique, lui inspire d'extraordinaires compositions. Une plongée terrifiante et magnifique dans l'inconscient d'un artiste obsédé par la guerre, l'anthropomorphisme de la nature et la végétalisation de l'humain… JOËLLE CHEVÉ



André Masson, Centre Pompidou-Metz, jusqu'au 2 sept. Rens. : 03 87 15 39 39 et www.centrepompidou-metz.fr

ET AUSSI…

Métro ! Le Grand Paris en mouvement
Cité de l'architecture et du patrimoine (Paris), jusqu'au 2 juin.

Sacrilège ! L'État, les religions et le sacré
Archives nationales (Paris), jusqu'au 1er juillet.

Imagine ! 100 ans de surréalisme international
Musées royaux, Bruxelles (Belgique), jusqu'au 21 juillet.

Artistes et paysans. Battre la campagne
Musée des Abattoirs-Frac Occitanie, Toulouse, jusqu'au 25 août.

Vinci, *La Joconde* et le risotto

« J'ai l'intention de laisser un souvenir impérissable dans la mémoire des mortels. » La postérité n'a pas trahi Léonard de Vinci, dont la moindre invention serait le risotto ! Une rétrospective entre objets, dessins et reconstitutions, où mythes et réalités s'entrelacent jusqu'à la conquête de l'immortalité. J. C.

Da Vinci. L'artiste, l'ingénieur, le gastronome, Europa Expo, Liège (Belgique), jusqu'au 30 juin. Rens. : +32 4 224 49 38 et www.europaexpo.be

Simone Veil libère les femmes

Manuscrits originaux du discours de Simone Veil du 26 novembre 1974, photographies, vidéos… Autant de repères illustrant la longue marche qui, d'un crime contre la sûreté de l'État puni de mort sous le régime de Vichy, a autorisé les femmes à disposer librement de leurs corps et a inscrit cette liberté dans la Constitution. Une première mondiale ! J. C.

La loi sur l'IVG. 1974, le discours de Simone Veil, Archives nationales, Paris, jusqu'au 2 septembre. Rens. : 01 40 27 69 96 et www.archives-nationales.culture.gouv.fr

RADIO CLASSIQUE — FRANCK FERRAND RACONTE

La semaine du 6 au 10 mai, Franck Ferrand évoquera le frère unique de Louis XIV – Monsieur – et ceux qui ont marqué son existence, comme sa première épouse, Henriette d'Angleterre, en accroche de notre couverture. Du lundi au vendredi, à 9 heures et à 14 heures.

Lundi 6 : Frère du roi…
Les confessions apocryphes de Monsieur par Jean-Michel Riou, *L'honneur m'est plus cher que la vie* (Robert Laffont), révèlent un prince méconnu, mal aimé et pourtant digne d'intérêt.

Mardi 9 : Le chevalier de Lorraine
Dans son roman *Rouge venin* (Albin Michel), Philippe Séguy évoque ce « grand seigneur, méchant homme » et âme damnée de Monsieur.

Mercredi 10 : Henriette d'Angleterre, pas si belle
Dans *Éloge des moches* (Perrin), Pierre-Louis Lensel brosse le portrait physiquement peu flatteur de la première épouse de Monsieur.

Jeudi 11 : La seconde Madame
Mal mariée, la Palatine a cherché des compensations dans sa relation avec Louis XIV. C'est ce que raconte Thierry Sarmant dans *L'Envers du Grand Siècle* (Flammarion).

Vendredi 12 : D'un Philippe l'autre
Franck Ferrand revient sur la personnalité complexe du fils de Monsieur : Philippe de Chartres, futur Régent.

Le jour le plus long de Maximilien de Robespierre



SUPERSTOCK/AURIMAGES

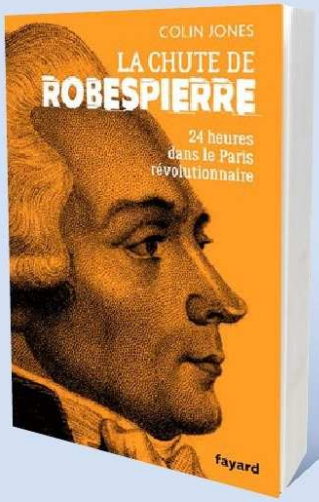
Vindicte Arrêté le 27 juillet 1794, le député sera guillotiné le lendemain. *La Chute de Robespierre*, de Max Adamo, Berlin.

Conté sur vingt-quatre heures, le renversement de l'Incorruptible, instigateur de la Terreur, lors de son ultime Convention, nous entraîne dans un Paris révolutionnaire mouvementé, sur un rythme haletant.

Le 27 juillet 1794 ou 9 thermidor an II, jour de la Mûre, est une date comme les autres pour Robespierre. Du moins le croit-il encore à 6 heures du matin. Pourtant, la journée s'annonce rude à la Convention. Saint-Just prépare son discours en se demandant s'il doit sortir de l'ombre de son mentor. D'autant que des bruits courent. Certains voudraient en finir avec celui qu'on qualifie de tyran… Ça y est, vous êtes dans le Paris révolutionnaire! Les historiens ont compris qu'après tant de bonnes biographies de l'Incorruptible – dont celle d'Hervé Leuwers en 2014 chez Fayard – il était temps de passer à autre chose, de traiter le sujet autrement, à travers un moment phare. C'est bien la réussite de ce copieux tableau au présent de narration qui fait une utilisation habile de la documentation, avec des citations courtes pour ne pas briser le rythme, et le sens des détails dans ce Paris qui vit l'agonie de la Terreur avec les marchands de journaux criards, les ouvriers qui boivent leur café au lait ou Fouquier-Tinville au Café des Subsistances, dans l'île de la Cité. Dans cette façon d'écrire de loin sur un événement observé de près, Colin Jones brosse aussi un portrait de Robespierre, non en pied mais en mouvement, un Robespierre dans son réseau d'amitiés et d'inimitiés, un stratège qui se perd dans sa stratégie tandis que les citoyens font entendre leur intrépide grondement.

L'enchaînement des faits, quelquefois par quarts d'heure, dans différents lieux stratégiques, ne nuit pas à l'analyse: l'historien, professeur à l'université Queen Mary de Londres, montre combien un récit bien mené est susceptible de donner les clés d'un événement. Il semble que rien n'était vraiment préparé et que le souffle de l'instant précipita les destinées. Et il y a le peuple de Paris, en embuscade. L'opinion publique n'avait pas été décapitée par la Terreur. Au contraire. Les Parisiens étaient las de Robespierre, mais pas de la politique. Ils voulaient préserver les institutions, pas ceux qui les dirigeaient, et ils provoquèrent ce choc dont le mouvement révolutionnaire ne se remit jamais. **LAURENT LEMIRE**

La Chute de Robespierre. 24 heures dans le Paris révolutionnaire, de Colin Jones (Fayard, 630 p., 27 €).



L'éveil des États-Unis face au nazisme



En 1945, sortis vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis accèdent au rang de superpuissance. Pourtant, entre vague populiste et crise économique, rien ne les prédisposait à rompre à nouveau leur tradition isolationniste pour entrer dans le conflit. Dans cette remarquable étude, l'auteur examine l'éveil d'une conscience collective face aux extrémismes, la vigueur de la mobilisation et la mise sur pied de la machine de guerre qui vaincra les forces de l'Axe. Ce sursaut patriotique permet également de s'interroger sur les fondements de la puissance militaire américaine, de ce complexe « militaro-industriel » qu'Eisenhower, dans les années 1950, n'aura de cesse de promouvoir pour les besoins de la guerre froide. FARID AMEUR

L'Amérique en guerre : 1933-1946, de Christophe Prime (Perrin, 624 p., 27 €).

L'exil monarchique français, un cas à part

Cet ouvrage collectif surprenant couvre les XIXe et XXe siècles, de Louis XVIII au second comte de Paris, exilés issus de trois dynasties : les Bourbons, les Orléans, les Bonaparte. Certains d'entre eux ont régné avant d'être chassés du pouvoir, d'autres n'ont « régné » qu'en exil. Tous n'ont qu'un espoir : (re)monter sur le trône, car, pour eux, l'exil n'est pas la fin de l'histoire. Nous les voyons vivre au quotidien, soutenus par leurs partisans, parfois englués dans des querelles de chapelle… Qui est légitime ? Bon gré mal gré, ils s'intègrent à la vie de la France, elle-même confrontée à l'Histoire. Le lecteur comprend comment le royalisme est devenu aujourd'hui anecdotique ; le gaullisme n'y est pas pour rien. L'ensemble se lit avec un intérêt soutenu. DENIS LEFEBVRE

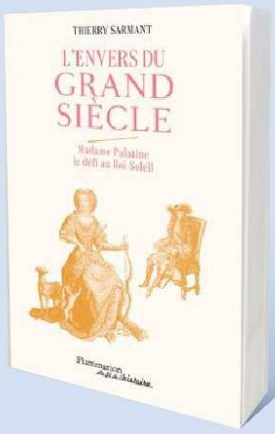


L'Exil des monarques, sous la direction d'Hélène Becquet (Armand Colin, 237 p., 23 €).

La Palatine, princesse sans filtre à Versailles

La correspondance pleine de verve d'Élisabeth-Charlotte de Bavière dévoile une autre facette de la cour de Louis XIV.

Qui se passionne pour le règne du Roi-Soleil ne peut faire l'impasse sur cette personnalité : Élisabeth-Charlotte de Bavière (1652-1722), princesse palatine, seconde épouse du duc Philippe d'Orléans, est la belle-sœur rebelle de Louis XIV, catapultée dans la famille princière par le jeu des alliances. Son franc-parler ravit le monarque autant qu'il l'indispose, et rien ne semble échapper à son esprit critique qui atteint, surtout à l'écrit, une liberté de ton explosive (à l'image de ses considérations sur l'orientation sexuelle de son mari ou ses insultes à l'égard de Mme de Maintenon). Car l'Allemande n'a pas sa plume dans sa poche : c'est par sa colossale correspondance que nous la connaissons aujourd'hui (plusieurs dizaines de milliers de lettres, dont 6 000 environ nous sont parvenues), qu'elle adresse durant un demi-siècle à ses intimes et où elle raconte, aux premières loges de ce fastueux théâtre du pouvoir, événements, intrigues et scandales de la cour. Une manne épistolaire d'autant plus précieuse qu'elle laisse voir, en creux, le portrait du roi lui-même. Elle dessine aussi les contours d'un XVIIe siècle flamboyant, puis finissant, où naît en germe le Siècle des lumières. Thierry Sarmant s'est saisi de ce matériau formidable pour construire, par le biais d'un portrait croisé entre « Madame » et Louis XIV, une étude décryptant les codes courtisans et la mentalité des hautes sphères : la hiérarchie sociale et familiale, la conscience de caste, les mille et un visages de la relation matrimoniale, la vie à Versailles, la place des sciences et des lettres, la géopolitique, les arts de la table, le collectionnisme, le rapport à la religion… L'auteur exploite sa parfaite connaissance du sujet et des sources pour explorer l'époque et tordre le cou aux clichés. Quelques remarques mordantes et judicieuses rappellent que certaines choses n'ont pas beaucoup évolué dans la « culture du pouvoir » et la constellation révérencieuse qui l'entoure, comme dans notre rapport à l'information et à l'image, à l'ère des réseaux sociaux. Ce regard plein d'acuité fait tout le sel de cet ouvrage qui nous instruit en même temps qu'il nous interroge car, l'auteur aime le rappeler, tout est relatif dans un contexte donné. Nos propres mœurs paraîtront-elles plus respectables dans trois siècles ? Rien n'est moins sûr… MATHILDE SAMBRE

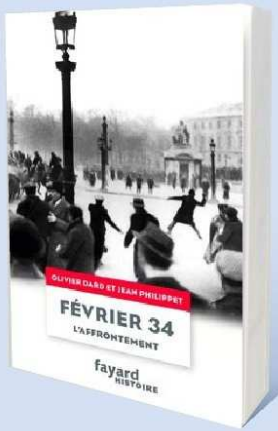


L'Envers du Grand Siècle, de Thierry Sarmant, membre du comité éditorial d'*Historia* (Flammarion, 350 p., 23,90 €).

1934 : « l'hiver du malaise » décrypté

L'ouvrage détaille avec minutie les mécanismes historiques qui ont conduit à la manifestation sanglante du 6 février.

Février 34… et non pas le 6 février 1934, comme on le lit d'habitude dans les ouvrages consacrés à cette manifestation : les auteurs de cette somme considérable frappent l'imagination du lecteur dès le titre. Ils ne se limitent pas, en effet, à la manifestation du 6 février, mais remontent un peu dans le temps, consacrent de longs développements à Stavisky, « celui par qui le scandale arrive », à la révocation du préfet de police, Jean Chiappe, et s'intéressent aussi aux 7, 9 et 12 février. Bref, ils nous font revivre une bonne partie de l'hiver 1934, « l'hiver du malaise ». De même, ils ne se limitent pas à la place de la Concorde, mais étendent leur champ d'investigation à l'ensemble de Paris, et font quelques incursions en province. Ils nous démontrent que février « ne saurait seulement être entendu comme une flambée ou un coup de colère, mais au contraire, avec juin 36, comme le premier des deux pivots de l'entre-deux-guerres ». Rien ne semble leur avoir échappé, leur récit est net, précis et… implacable. Nous comprenons que le 6 février ne résulte pas d'un plan prémédité, que ce n'était pas l'amorce d'un coup d'État fasciste, mais un « moment » de révolte contre la corruption, les scandales, l'instabilité gouvernementale, la République parlementaire, l'impuissance de cette République à gérer les crises, y compris économiques. Bref, une « manif » qui a viré à l'émeute sur la rive droite de la capitale.



Bien sûr, nous vivons heure par heure le 6 février, les organisations sur le pied de guerre, la Concorde sous tension puis sombrant dans le chaos, les tirs à balles réelles, les morts, y compris de simples badauds. Pour les auteurs, la violence des forces de l'ordre était à la fois inutile et mal maîtrisée. Nous sentons l'effervescence monter à l'Hôtel de Ville, nous arpentons les couloirs du Palais-Bourbon avec Daladier, nous recueillons presque les confidences du colonel de La Rocque. Les doutes, hésitations, mais aussi faiblesses des acteurs de ce drame sont parfaitement mis en scène. Les jours d'après ne sont pas oubliés : le retour de Gaston Doumergue aux affaires, le réveil de la gauche… Février 34 restait un parent pauvre de l'historiographie, ce n'est plus le cas aujourd'hui, même si les auteurs reconnaissent que « le 6 février n'a pas révélé tous ses secrets ». D. L.

Février 34. L'affrontement, d'Olivier Dard et Jean Philippet (Fayard Histoire, 746 p., 34 €).



FESTIVAL IMAGINALES

Épinal aux frontières de l'au-delà

Autour du thème « Memento mori » (Souviens-toi que tu vas mourir) sont attendus plus de 200 auteurs de fantasy, science-fiction, romans historiques, contes et légendes. Épinal vivra ces quatre jours au gré de débats et d'échanges, de cafés littéraires mais aussi de mappings vidéo (jeux de lumière) qui magnifieront son patrimoine. Vampires, zombies ou golems sont appelés à la rescousse pour apprivoiser l'angoisse de la mort et en repousser les limites. Alain Damasio, auteur de dystopies politiques, telle *La Horde du contrevent*, sera l'invité d'honneur et Chris Vuklisevic, autrice de romans fantastiques, le coup de cœur de ces Imaginales 2024. Un festival incontournable pour les fans d'un genre littéraire qui n'est pas près de mourir ! J. C.

Imaginales 2024, à Épinal (88), du 23 au 26 mai. Rens. : 03 56 32 12 31 et www.imaginales.fr

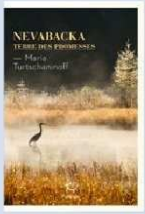
Odyssée sanglante chez les Romains



Byzance, 326. L'empereur Constantin envoie son conseiller, sa mère, Helena, et deux pirates à Jérusalem pour enquêter sur une série de meurtres et retrouver les reliques de la Passion du Christ, objets d'une dévotion censée faciliter la christianisation définitive de l'Empire. Pendant le voyage, trahisons et complots vont bon train. Grâce à un art consommé de la narration, Soulié embarque le lecteur dans une période inexplorée par le polar historique, et l'instruit autant qu'il le divertit. ISABELLE MITY

Les Pirates de Dieu, de François-Henri Soulié (10/18, 450 p., 16,90 €).

Famille et terre sauvage : quatre siècles en Finlande



Depuis plusieurs années, la collection « La Grande Ourse » nous propose de formidables voyages historiques et géographiques : le Grand Nord canadien en 1931 avec *Ravage*, de Ian Manook ; le Finnmark sauvage en 1859 avec *Lame de feu*, d'Ingeborg Arvola ; l'Amérique du Sud des années 1920 avec *La Disparition d'Aristoteles Sarr*, de Pierre Corbucci… *Nevabacka*, de Maria Turtschaninoff, nous entraîne dans la Finlande du XVII^e^ siècle auprès d'un soldat de la Couronne qui se voit offrir, en récompense de ses services, une terre sauvage, que sa descendance se devra de gérer au mieux. Interrogation écologiste et réalisme magique donnent à ce premier roman une puissance qui emporte le lecteur. GÉRARD DE CORTANZE

Nevabacka, de Maria Turtschaninoff (Paulsen, 416 p., 23 €).

Le fabuleux destin de Lin Hei'er



Années 1870. Lin Hei'er échappe à la terrible famine qui fait plus de treize millions de morts dans le nord de la Chine. Prostituée, acrobate, maître en arts martiaux, elle devient un membre actif du Yihetuan et commande l'unité des femmes soldats des Lanternes rouges durant la révolte des Boxers. On dit d'elles qu'elles ont des pouvoirs surnaturels et de Lin Hei'er qu'elle est la sainte mère du Lotus jaune. Ce livre crépusculaire raconte son histoire. G. C.

Le Lotus jaune, d'Hélène Jacobé (Éditions Héloïse d'Ormesson, 367 p., 22 €).

Une fresque fleurant bon l'âme slave

Harold Cobert aime les grandes fresques pleines de bruit et de fureur et jeter ses personnages dans les torrents impétueux de la grande Histoire, mais sans jamais oublier les méandres de la psyché humaine. Ainsi nous plongeait-il «dans la tête» de Monique Fourniret dans *La Mésange et l'Ogresse* ; dans le cerveau pervers d'une mère briseuse de couple dans *Périandre* ; dans les pensées de Georges Duroy, le célèbre héros de Maupassant, assoiffé de politique, dans *Belle-Amie*. *Le Rouge et le Blanc*, titre stendhalien s'il en est, ne déroge pas à la règle.

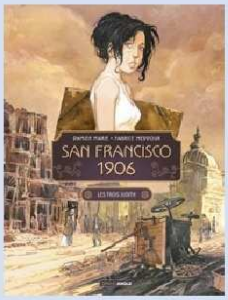
Les frères Karamazov étaient trois, chacun représentant un versant de la société russe de la fin du XIX^e^ siècle : Aliocha était l'homme de foi, Ivan l'intellectuel matérialiste et Dimitri l'image de l'âme russe exaltée, déchiré entre le vice et la vertu. Harold Colbert, en lecteur subtil de Fiodor Dostoïevski, reprend la narration en triangle mais glisse un élément féminin, source de rivalité entre deux frères.

Roman-fleuve au souffle puissant

En réalité, tout oppose Alexeï Narychkine et son frère Ivan. Bien que tous deux soient issus de l'aristocratie, le premier est libéral, posé, tourné vers le futur, adepte de la démocratie ; le second, tourmenté, fébrile, attiré par la violence anarchiste et la pensée marxiste. Leur seul point commun, qui ne peut que les diviser : leur amour passionné pour leur sœur de lait, Natalia. Tout est en place pour un drame qui va commencer en 1914, se poursuivre tout au long de la révolution de 1917 et traverser le siècle puisque le livre se clôt sur l'image d'Alexeï se dirigeant doucement vers la porte de Brandebourg, à Berlin, en novembre 1989. Celle-là même que Natalia avait franchie, bravant le danger, pour retrouver sa liberté perdue. Mais désormais Alexeï est seul, «dans cette aube remplie de promesses» du mur qui s'écroule. Alors il écarte les bras en grand «pour enlacer le souvenir de la présence de Natalia et conjurer tout ce que la folie des hommes leur avait volé». Le dernier chapitre de ce grand livre s'appelle «L'aube des regrets» ; c'est avec une tristesse infinie que nous quittons ce roman-fleuve au souffle puissant. G. C.



Le Rouge et le Blanc, d'Harold Cobert (Les Escales, 527 p., 22 €).



Opéra tragique

Alors que le ténor Caruso se produit à San Francisco en 1906, un mystérieux tableau de Klimt semble semer autour de lui la mort et la désolation… Dans cet album, fiction et réalité s'entremêlent sur fond de séisme mémorable.

En ce beau mois d'avril 1906, San Francisco réserve un véritable triomphe à Enrico Caruso, qui chante au Grand Theatre Central, mais le célèbre ténor italien n'est pas à l'aise. Car, sous l'emprise de la mafia, il a secrètement transporté dans ses bagages un tableau de Klimt – une *Judith* inconnue – qu'il doit remettre à un mystérieux correspondant. Rien ne va se passer comme prévu, du fait, d'abord, d'une femme de chambre trop curieuse et qui, par un étrange hasard, s'appelle également Judith. C'est elle qui, sans le vouloir, fait échouer la transaction louche et se retrouve aussitôt mêlée à la sanglante guerre des gangs que se livrent Italiens et Chinois. Alors qu'elle arrive à sauver et sa vie et le tableau, survient la catastrophe, totale et imprévisible: le fameux tremblement de terre qui met San Francisco par terre. À croire que le tableau est maudit! Le premier tome du futur diptyque s'achève ainsi sur un champ de ruines, sans que l'on puisse deviner où va nous mener la suite de l'histoire.

Le sujet n'est clairement pas le séisme qui a détruit la ville. San Francisco n'est qu'un décor qui s'effondre au profit de Judith. Femme fatale, l'héroïne biblique semble agir à la fois à travers une œuvre qui la représente et une femme qui porte son nom. Il y a bien trois Judith dans cette histoire, ainsi que l'annonce le titre. Et ce personnage sulfureux, qui s'est démultiplié, sème partout le trouble, la mort et la désolation. D'un point de vue historique, l'album n'en est pas moins fort bien documenté. Le dessinateur, Fabrice Meddour, s'est inspiré des photographies de l'époque pour restituer la ville avant sa destruction, et le graphisme de l'album est absolument somptueux. Quant au scénario, il met en scène des personnages bien réels, comme Caruso, dont le concert a fini quelques heures à peine avant le désastre, ou le général Funston, qui va s'octroyer les pleins pouvoirs pour sauver la cité. Certes, Caruso n'a jamais transporté de tableau en fraude, et Klimt n'a jamais peint la *Judith* qu'on découvre dans l'album, mais c'est là que commence la fiction. Et quelle idée étonnante de mêler la peinture symbolique viennoise et le bel canto italien sur fond de cataclysme naturel! Un album original et dont on attend la suite avec impatience. H

LAURENT VISSIÈRE

San Francisco 1906 (t. 1 : « Les trois Judith »), de Damien Marie et Fabrice Meddour (Bamboo Eds, « Grand Angle », 64 p., 15,90 €).



Écoutez «Les Grandes Histoires de l'éco», le nouveau podcast des Echos

Voyagez dans l'histoire pour mieux comprendre l'économie d'aujourd'hui.



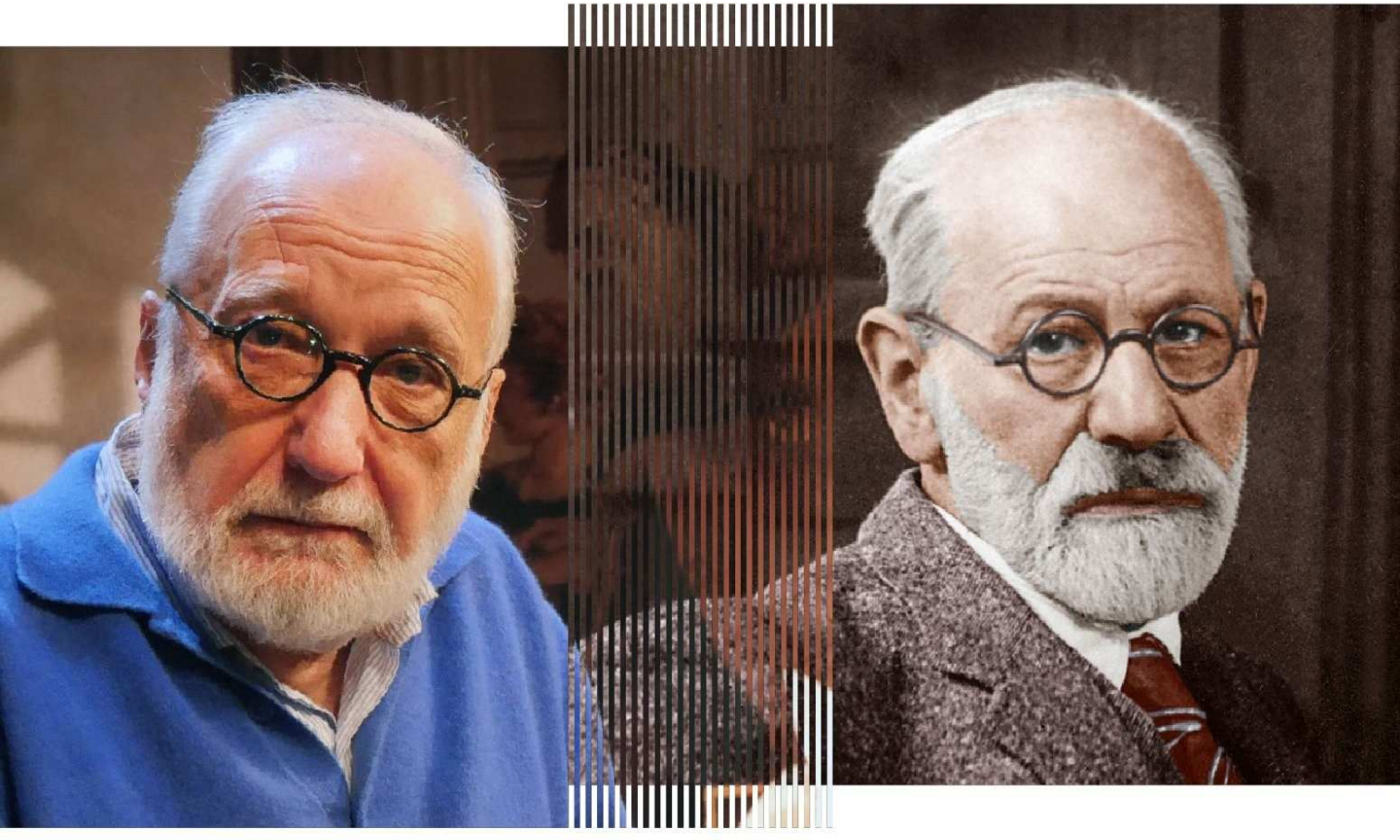
Découvrez les épisodes sur :

lesechos.fr/podcasts

Et sur toutes les plateformes de podcast

Les Echos

Prenez un temps d'avance



François Berléand & Sigmund Freud

Chaque mois, pour *Historia*, une personnalité évoque son lien intime avec une figure historique. Ce mois-ci, François Berléand nous parle de sa passion pour Sigmund Freud, dont il tient actuellement le rôle au théâtre dans la pièce *Freud et la Femme de chambre*.

PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF
ET VICTOR BATTAGGION

HISTORIA – Quand avez-vous rencontré Freud pour la première fois?

François Berléand – J'avais 17 ans, et c'était en terminale. À la suite d'un petit malaise dans la cour, je me suis retrouvé à l'infirmerie, où officiait le psychologue du lycée. Clairvoyant, décelant en moi des fragilités, cet homme âgé d'à peine quatre ans de plus que moi m'a proposé son aide avec beaucoup de bienveillance. J'ai accepté. Lors de nos séances, il m'a parlé de Freud (1856-1939), fondateur de la psychanalyse, évoqué en toute simplicité les notions de conscient, de préconscient et d'inconscient. C'était la première fois que j'entendais parler du neurologue autrichien et de ses théories. J'ai régulièrement vu ce thérapeute pendant trois ans. Il m'a délivré de mes démons. Ce qui n'était pas une mince affaire. Toute mon enfance a été encadrée par des psychologues, des pédopsychiatres, etc. J'étais gaucher – ça commençait bien! *(Rires.)* Ma grand-mère maternelle disait que c'était la main du diable, qu'il me serait impossible de faire un chèque ou d'allumer une cigarette avec un briquet. J'étais atteint de dyslexie, de dysorthographie, de dyscalculie et complètement dépassé par la méthode globale. Très vite, j'ai été désigné comme un élève à part et redirigé vers une classe spéciale. Quand j'ai raté l'examen d'entrée en 6e, on m'a directement collé un psy, une orthophoniste et placé dans un cours privé.

> « L'analyse freudienne que j'ai faite à l'âge de 40 ans m'a permis de comprendre le pouvoir des mots, dont je n'avais pas conscience enfant »

Cette enfance singulière vous a rapproché de lui…

L'analyse freudienne que j'ai faite à l'âge de 40 ans m'a permis de comprendre le pouvoir des mots, dont je n'avais pas conscience enfant. Deux événements traumatiques ont été déterminants dans ma vie. J'ai 10 ans quand mon père me dit devant ses amis: «De toute façon, toi, tu es le fils de l'homme invisible.» Je l'ai pris au mot. Je me suis rendu à l'école en empruntant le petit train d'Auteuil à la porte Maillot. Je suis assis dans un carré de quatre places et deux passagers s'installent sur mon banc. Rien d'étonnant, je suis invisible. Je fais des grimaces à un voyageur qui me regarde; il ne réagit pas. Logique, je suis invisible. Arrivé à l'école, je saisis une pierre dans ma main et la montre à mon camarade. «Que vois-tu?» lui dis-je. «Une pierre!» Je ferme mes doigts sur la pierre et lui repose la question. «Ben, rien», répond-il, exaspéré. J'arrive en classe, la professeure me désigne une place pour m'asseoir. Comment arrive-t-elle à me voir? Ce sont mes vêtements! Aussitôt, je les retire pour être totalement invisible! Les gros ennuis ont commencé à ce moment-là… *(Rires.)* L'autre traumatisme est survenu après que j'ai été exclu du collège Sainte-Barbe. Je suis en 3e. Je change sans cesse d'établissement et intègre une énième école avec des élèves sujets à de lourds problèmes psychologiques. Le professeur d'histoire distribue les copies et annonce avoir mis un zéro à l'adolescent assis à côté de moi parce qu'il a écrit «les évêques se succédaient de père en fils». J'éclate de rire. Mon camarade me dévisage et me lance: «Ça te fait rire, le mongolien?» Je me demande alors si mes parents ont installé de faux miroirs pour normaliser mon image et ne pas me faire de la peine. Ce mot a eu de terribles répercussions dans ma vie.

Que vous a apporté cette analyse freudienne?

Elle m'a délivré. J'ai fait le lien avec ma propre expérience et trouvé des réponses à mes troubles. Freudienne et juive, la psychanalyste m'a fait comprendre que mon père était invisible dans notre cellule familiale. Il ne parlait jamais ni à mon frère ni à moi. Ma mère était française et catholique, mais elle avait épousé un Juif russe et sa famille n'appréciait pas les Juifs, comme beaucoup de gens à l'époque. Mes grands-parents maternels ne lui adressaient donc pas la parole: il était invisible pour eux. Il n'a jamais été admis, même après sa conversion. Ma babouchka n'appréciait pas davantage sa belle-fille, qui lui •••

MARC CHARUEL/SIPA BRIDGEMAN IMAGES

“Il y a maintenant toute l’œuvre de Freud dans ma bibliothèque. Le praticien m’a accompagné tout au long de ma trajectoire chaotique. C’est mon guide, mon mentor”

••• avait volé son fils unique. Après mon analyse, j’ai écrit *Le Fils de l’homme invisible* [Le Livre de poche, 2008], dans lequel j’ai raconté comment deux phrases avaient eu des conséquences dramatiques sur mon développement personnel et ma scolarité.

Quel ouvrage de lui résonne le plus en vous?

Freud – à travers mon analyse – a donné un sens à ma vie. Mais j’ai eu une révélation en lisant *L’Interprétation du rêve*. Freud s’attarde sur l’élaboration des rêves et leur signification, évoque la question de «l’accomplissement du désir»… J’ai découvert grâce à ce livre l’importance des rêves. Insomniaque, je me réveillais souvent en plein milieu de la nuit pour noter dans un petit carnet des phrases parfois impossibles à relire au petit matin. J’ai aussi passé beaucoup de temps à raconter mes rêves à mon analyste. Il y a maintenant toute l’œuvre de Freud dans ma bibliothèque, en français et en allemand, car ma compagne actuelle est germaniste. Le praticien m’a accompagné tout au long de ma trajectoire chaotique. C’est mon guide, mon mentor.

Le complexe d’Œdipe, théorisé par Freud pendant son autoanalyse, vous est-il familier?

Oui, cela me semblait évident à 14 ans – beaucoup moins maintenant. J’avais une passion pour ma mère et passais tout mon temps avec elle. Une mère, est-ce le premier amour? Un amour qui tend obligatoirement vers la séparation. La mienne était belle, très gaie, et avec des yeux qui fascinaient tout le monde, car ils adoptaient la couleur de ses vêtements. Une femme au fort tempérament. On l’appelait Mater, pour «Marie-Thérèse». Quand elle est morte, j’avais 26 ans, le monde s’effondrait. Du jour au lendemain, je me suis dit: «Tu es un homme, mon fils.»

Votre père était juif, comme Freud. La judéité vous a-t-elle rapproché du psychanalyste?

Je n’ai pas vraiment connu mon père. Il était très taiseux quand on était entre nous, mais très hâbleur dès qu’il y avait des invités. L’histoire de ma famille

Bio express François Berléand

Acteur polyvalent, aussi à l’aise dans les films policiers, les comédies qu’au théâtre, François Berléand est également familier des plateaux de télévision. Né à Paris en 1952, il suit les cours d’art dramatique de Tania Balachova, après avoir abandonné ses études en école de commerce. Il travaille de 1974 à 1981 avec le metteur en scène Daniel Benoin et l’équipe du Splendid. Sa reconnaissance par le public, tardive, intervient en 1997 grâce au film *Le Septième Ciel*. François Berléand est alors âgé de 45 ans. En 2000, il remporte le César du meilleur acteur dans un second rôle pour *Ma petite entreprise*, de Pierre Jolivet. Depuis, il multiplie les films à succès, comme *Les Choristes*, *Le Transporteur*, *Ne le dis à personne*, et il ne quitte plus les planches. Il joue actuellement au Théâtre Montparnasse dans *Freud et la Femme de chambre*. Après un premier mariage et deux enfants, il partage la vie de Nicole Garcia durant quatorze ans, puis aujourd’hui celle de la romancière et actrice Alexia Stresi, avec qui il a eu des jumelles en décembre 2008.

juive est très complexe. Ma babouchka était avocate en Russie et a renoncé à son métier pour épouser mon grand-père juif ukrainien. Ils se sont installés à Odessa et elle est devenue comédienne en yiddish et en hébreu. Mon père est né en Moldavie et, comme ses parents travaillaient à Odessa, à 300 kilomètres de là, il a été élevé par mes arrière-grands-parents. À 16 ans, il est arrivé en France, a étudié la médecine pendant quatre ans avant d'y renoncer et d'écrire des critiques de cinéma dans un journal russe! Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'est engagé dans les corps francs. Fait prisonnier, il a réussi à s'évader et à survivre car il parlait parfaitement allemand. Son père, Moïse, est mort à Auschwitz, il n'en parlait jamais. Il était juif, mais ne croyait plus du tout en Dieu. À son décès, sa dernière épouse a imposé des obsèques catholiques. Mon frère et moi n'avons rien pu dire. Nous sommes restés à l'extérieur de la chapelle et nous les avons rejoints pour la mise en bière. Je me suis définitivement fâché avec ma belle-mère. Mon père, athée, s'était converti au catholicisme uniquement par amour pour ma mère.

Freud, issu d'une famille juive libérale, n'a jamais renié sa judéité, mais il ne l'a jamais associée à la psychanalyse. J'ai toujours été intrigué par la question de la confession, qui existe chez les catholiques mais pas chez les juifs. Est-ce pour cette raison que Freud a développé l'analyse? Est-ce une façon de se confesser sans avoir à être jugé par Dieu?

Si demain vous deviez dîner avec Freud, de quoi lui parleriez-vous?

Autour d'un repas frugal – pourquoi pas un poisson? –, accompagné de deux ou trois verres de vin blanc, je lui demanderais certainement pourquoi nous sommes là. Quel est notre rôle sur terre? Cette question me taraude depuis très longtemps.

> « J'ai toujours été intrigué par la question de la confession, qui existe chez les catholiques mais pas chez les juifs. Est-ce pour cela que Freud a développé l'analyse? »

Bio express Sigmund Freud

De son vrai nom Sigismund Schlomo Freud, le neurologue, né le 6 mai 1856 à Freiberg, en Moravie, est considéré comme le fondateur de la psychanalyse. Il s'est d'abord intéressé à l'hypnose pour soigner les troubles hystériques, en suivant l'enseignant de Jean-Martin Charcot. Mais ce sont ses théories révolutionnaires sur l'importance de l'inconscient, les désirs refoulés, la sexualité infantile, le complexe d'Œdipe et l'usage de la parole qui le rendent célèbre. Ses concepts suscitent des conflits avec certains de ses disciples, notamment avec Carl Gustav Jung. Avec le soutien amical et financier de Marie Bonaparte, il fuit l'Autriche nazie pour Londres en 1938. Il s'éteint un an plus tard, laissant derrière lui un héritage considérable. Marie Bonaparte poursuivra la diffusion de son travail, traduira ses livres en français et deviendra à son tour une personnalité influente de la communauté psychanalytique française.

Que gagnerait-on à ne pas être né? Je ne cherche pas à être soulagé mais à comprendre. Qu'est-ce que la vie, le non-sens de la vie? J'ai toujours eu de grandes angoisses existentielles. Un peu moins avec l'âge, à présent, car je sens l'inéluctable approcher. J'imagine que l'on finirait ce dîner par un délicieux saint-honoré – et surtout pas un strudel, comme certains pourraient s'y attendre *(rires)*.

Vous avez déjà à plusieurs reprises joué des psychanalystes. Vous interprétez actuellement Freud. Est-ce une consécration?

Dans la pièce *Par le bout du nez*, de Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière, j'interprétais un psychanalyste dépêché en urgence à l'Élysée pour aider un président de la République assailli de tics avant son premier discours à la télévision. Dans *La Note*, d'Audrey Schebat, je jouais également un psychanalyste. Aujourd'hui, j'endosse les habits de Freud dans *Freud et la Femme de chambre*, de Leonardo de La Fuente au Théâtre Montparnasse. Interpréter le psychanalyste, me retrouver dans la peau du grand maître, c'est pour moi un vrai cadeau. Freud est un personnage brillant, c'est le sommet, le père de la psychanalyse moderne, le dieu vivant auquel il ne faut pas toucher!

Armé seulement de son courage, le chirurgien des papes Gui de Chauliac affronte la Grande Peste de 1348, sans savoir qu'il ne peut même plus compter sur ses meilleurs alliés : les chats.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

Gui de Chauliac est incontestablement le plus grand chirurgien français du Moyen Âge. Formé à Montpellier et Bologne, il devient chanoine et chirurgien des papes d'Avignon, et c'est posté aux premières loges qu'il nous raconte l'événement majeur du XIVe siècle: la terrible épidémie de peste qui fera 25 millions de morts en Europe.

Tout commence en 1346 quand les Tatars de la Horde d'Or décident d'assiéger le port de Caffa [auj. Feodosia], comptoir commercial génois de Crimée. Le bacille de la peste, véhiculé par les puces des rats noirs qui accompagnent les troupes mongoles, contamine bientôt les assiégés car les assiégeants trouvent logique de partager leur mal avec les habitants de la cité en catapultant les cadavres des pestiférés au-dessus des murs pour infecter la ville. Au passage, les Tatars viennent d'inventer la première guerre bactériologique!

Mais comment cette épidémie lointaine s'est-elle étendue à l'Europe entière? Tout simplement parce que, pour un Génois, le commerce passe avant toutes les guerres et qu'un bateau marchand réussit à échapper à la surveillance des assiégeants. Et comme il est important de livrer ses clients en temps et en heure, ce navire fait escale dans les ports de la Méditerranée qu'il doit desservir: Messine puis Gênes et enfin Marseille en décembre 1347. À chaque fois, la peste se déclare avec les rats qui quittent le navire en accompagnant les livraisons.

Les rats asiatiques, à peine débarqués à Marseille, commencent leur travail de mort et se mettent à pulluler avec une facilité démoniaque, écrasant par leur vitalité (ce sont des Mongols habitués à la conquête!) leurs congénères locaux. Un détail, et non des moindres, explique aussi cette multiplication des rongeurs venus d'ailleurs: cette année-là, il n'y a plus de chats à Marseille!

Au Moyen Âge, ces animaux ont la mauvaise réputation d'être des bêtes maléfiques, investies

de pouvoirs sataniques. Une bulle papale de 1233 précise même que les chats noirs sont des serviteurs du diable. On risque alors d'être soupçonné de sorcellerie par le seul fait d'en posséder un… L'Inquisition, chargée de combattre toutes les formes de sorcellerie et de satanisme, s'emploie donc à favoriser l'éradication des chats. Si bien qu'à l'heure de l'épidémie les pauvres matous ont disparu des villes et des ports, laissant le terrain aux rats, leurs proies héréditaires.

Le rat mongol arrive en conquérant

Ironie de l'Histoire, alors que les papes demandent la disparition des chats et qu'on organise dans les villes et les campagnes des brasiers pour les y jeter, la bonne ville d'Avignon, devenue cité papale, est la deuxième ville, après Marseille, à être atteinte par la peste. Là encore, la présence des greffiers aurait pu freiner la propagation de l'épidémie. Mais, à Avignon comme à Marseille, les rats mongols pénètrent en maîtres sans se soucier des précautions qui auraient été bienvenues dans la cité papale.
Grâce à maître Gui de Chauliac, nous savons tout sur la Peste noire de 1346-1352: «La grande mortalité, telle qu'on n'en avait jamais entendu parler de semblable, apparaît en Avignon en l'an 1348 de Notre Seigneur, durant la sixième année du pontificat de Clément VI. [J]e la raconte pour sa merveille et pour s'y préparer si elle advient de nouveau. Ladite mortalité commence pour nous au mois de janvier et dure sept mois.» Il poursuit en décrivant les formes cliniques de la peste avec la minutie de l'homme de l'art: «Elle est caractérisée par une fièvre continue avec apostèmes [abcès] et carboncles [furoncles] sur les parties externes, principalement aux aisselles et à l'aine. On en meurt en cinq jours. Elle est de si grande contagion que seulement en séjournant auprès du malade ou en le regardant, l'un la prend de l'autre. Les gens meurent sans serviteur et sont enterrés sans prêtre.» Le pire, c'est que, vers la fin de la mortalité, il succombe lui-même à la fièvre et reste près de six semaines en si grand danger que tous ses compagnons croient sa mort prochaine. Mais, exemple absolu du vrai médecin, il retourne dès qu'il va mieux vers ses patients pour, selon ses propres aveux, «éviter l'infamie».



Courrier des lecteurs

Commentaires, rectifications, précisions et témoignages…
cette rubrique est la vôtre, afin de prolonger la réflexion autour des articles publiés dans le magazine comme sur son site Internet.

Écrivez-nous à HISTORIA

Courrier des lecteurs
10, boulevard de Grenelle,
CS 10817,
75738 Paris Cedex 15

Par courriel
redaction@historia.fr



Précision

Dans notre dossier «1789-1944: citoyennes, un si long combat», Bruno Fuligni, membre du comité éditorial d'*Historia* et auteur de l'article «Si près de l'isoloir», nous fait part d'une inexactitude dans l'un de nos titres «1919, le Sénat déboute l'Assemblée» et dans la légende qui l'accompagne, où nous reprenons le mot «Assemblée». Pour être tout à fait précis, entre 1875 et 1940, c'est la Chambre des députés qui siège au Palais-Bourbon. L'Assemblée nationale, quant à elle, désigne à l'époque ce que nous appelons aujourd'hui le Congrès – à savoir la réunion des députés et sénateurs dans un même hémicycle à Versailles. Nous aurions donc dû écrire «Chambre des députés» et non «Assemblée». Nous sommes confus de ce raccourci regrettable. Merci à Bruno Fuligni de nous l'avoir signalé avec sa rigueur habituelle et sa bienveillance. L'histoire parlementaire répond à un vocabulaire précis…

Parler aussi des crimes du Front patriotique rwandais

Tout d'abord, merci pour la nouvelle présentation d'*Historia*. Permettez-moi cette réaction suite à l'article de Jean-Pierre Langellier «Pour ne pas oublier le génocide rwandais», publié dans le numéro d'*Historia* d'avril 2024 [928]. Le génocide des Tutsis rwandais n'est plus à contester, mais il ne faut pas oublier que le FPR de M. Kagamé, après sa prise du pouvoir, a poursuivi les Hutus jusqu'au Congo pour se venger et engager un véritable massacre qui a fait plusieurs milliers de morts, sans oublier l'occupation de zones minières toujours sous son contrôle.

GÉRARD BLANCHARD


Échos de l'Histoire

Jean Malaurie, dernière exploration

Pour ne pas oublier le génocide rwandais

1918 : l'offensive de Lorraine n'aura pas lieu

Je vous suggère, pour vos prochains numéros, de ressortir de l'oubli le sujet suivant: en novembre 1918, alors que l'armée allemande est en passe de perdre la guerre, l'état-major français prépare une offensive en Lorraine destinée à pénétrer en pays ennemi et sceller définitivement la victoire. La date de cette offensive, qui sera dirigée par Philippe Pétain, est fixée au 14 novembre. Mais, trois jours avant son déclenchement, l'armistice est signé à Rethondes sur le sol français – et non sur celui du vaincu, comme c'était le cas lors des conflits précédents. L'offensive de Lorraine se trouve dès lors annulée et, dans l'euphorie de la victoire, ce projet non abouti passe pratiquement inaperçu. Rangé dans une armoire, il ne figurera pratiquement pas dans les manuels d'histoire. Les rares chercheurs qui s'y intéresseront concluront pour la plupart qu'il s'agissait là d'une péripétie dénuée de toute portée historique. On peut penser, au contraire, que le renoncement à cette offensive a constitué une faute politique capitale. Car le fait même que les armées françaises n'aient pas foulé le sol allemand a joué un rôle déterminant dans le mythe du «coup de poignard dans le dos», largement utilisé par le nazisme dans son ascension vers le pouvoir.

M. LEVINE

La réponse de Jean-Yves Le Naour, membre du comité éditorial d'*Historia*
En 1929, le général Mordacq, ancien chef du cabinet militaire de Clemenceau, écrit que «les Alliés ont commis une grave faute en ne continuant pas la guerre et en ne signant pas l'armistice à Berlin». Cette réflexion d'après-guerre tient compte de ce que nous savons – le refus de la part des Allemands d'accepter la défaite –, mais, le 11 novembre 1918, quand les Allemands signent l'armistice, ils se soumettent à toutes les conditions alliées. L'offensive de Lorraine projetée aurait sans doute été un grand succès stratégique qui aurait coupé l'armée allemande en deux – vous avez parfaitement raison –, mais elle était devenue inutile puisque la guerre était gagnée. On ne peut pas écrire l'Histoire de façon téléologique, c'est la règle… Mais vous avez le droit d'avoir des regrets!

NOUVELLE FORMULE

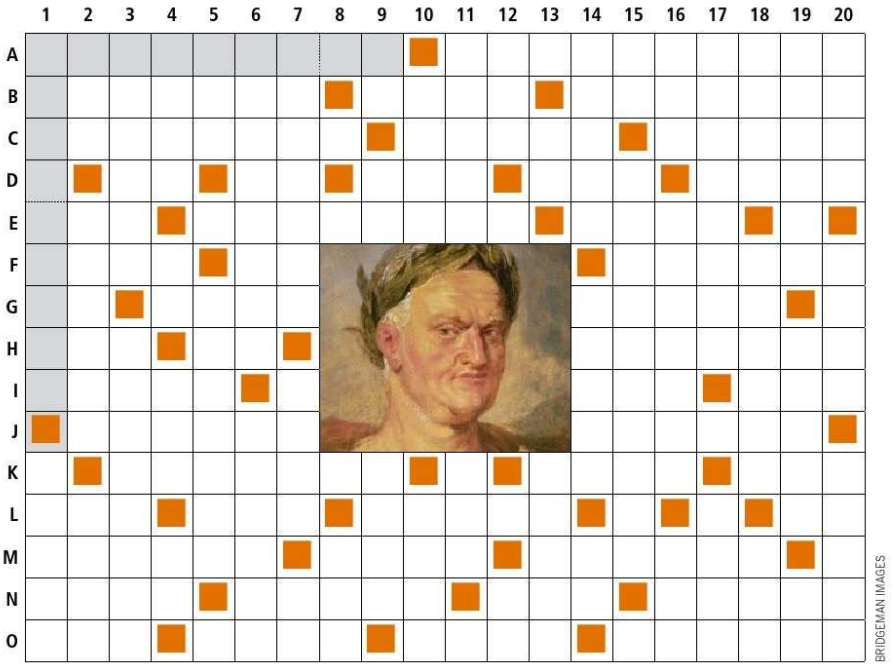
Après la prison
Dialogue avec mon agresseur



Illustration : Adrià Fruitós

LA CROIX
L'Hebdo

En vente tous les jeudis



BRIDGEMAN IMAGES

HORIZONTALEMENT : A. Personnage en illustration. Peuple précolombien qui a laissé des vestiges sur le site archéologique de Monte Albán. – **B.** Architecte grec qui, avec Callicratès et Phidias, a conçu le Parthénon. Fils de Télamon, héros de la guerre de Troie. Dieu romain. – **C.** Comédien français qui s'illustra comme farceur sur le Pont-Neuf (1587-1637). Lac de Carélie. La première fille qu'on a prise dans ses bras… – **D.** Précurseur des sciences. Au cœur du Sahara. Ancêtre de l'ONU. Affluent de la Volga. Dignitaire de l'Empire ottoman. – **E.** Rivière de Belgique qui fut l'enjeu de combats entre l'armée belge et les troupes allemandes fin mai 1940. Comédien français qui créa le rôle de *Cyrano de Bergerac* en 1897. On peut y visiter le musée Toulouse-Lautrec. – **F.** Cinéaste britannique (1908-1991). Bon pour le cuivre. Maréchal d'Empire inhumé au Panthéon en 1810. – **G.** La droite au pouvoir. Général à la retraite. Statues de jeune fille de la Grèce antique (pluriel savant). – **H.** Pays de Caroline. Dernière étape avant le bagne. Théologien français, père de la scolastique (1079-1142). – **I.** Depuis 1948, il a été le théâtre de nombreux combats entre Israéliens et Égyptiens. Peut être messager. Amoureuse du temps passé. – **J.** Ancien duché d'Allemagne ou capitale des Bahamas. Chansonnier breton à qui l'on doit *La Paimpolaise*. – **K.** Une des sept collines de Rome. Lâchers de bombes. Pétain y fut assigné à résidence jusqu'à sa mort en 1951. – **L.** Affluent du Rhin. Le fils du cheik. Ancêtre espagnol. Son roi a inspiré Édouard Lalo. – **M.** Fille de Priam. Un des principaux représentants du surréalisme. Peintre impressionniste britannique. – **N.** Ville frontalière du Nord. Un Jules pour César. Groupe pétrolier au cœur d'une affaire en 1994. Impératrice d'Orient. – **O.** Les illusions perdues. Fleuve des Enfers. D'une civilisation précolombienne. Père d'*Angèle*.

VERTICALEMENT : 1. Il succéda au personnage en illustration. Psychanalyste français qui a laissé des *Écrits* (1901-1981). – **2.** Para au temps des chevaliers. Bactériologiste qui découvrit le bacille de la peste en 1894. Reflète la beauté de Florence. – **3.** Une conférence y a réuni Mussolini, le président du Conseil français et le Premier ministre britannique en avril 1935. Poète lyrique grec qui inspira Ronsard. – **4.** Blonde originaire de Bohême. Un bien l'anoblit. Roi de Juda. Berceau d'Abraham. – **5.** Dieu de la mythologie mésopotamienne. Elle fut enlevée par Achille pendant la guerre de Troie. – **6.** Dramaturge grec. Grand lac d'Afrique. – **7.** Relatif à une déesse égyptienne. Commandant du corps expéditionnaire français en Italie, il remporta la victoire du Garigliano en mai 1944. Cité des Agéens. – **8.** Otto dans une galerie. – **9.** Révolte de mineurs. Ça fait réfléchir. Ancien royaume d'Asie. – **10.** Général allemand qui signa l'acte de capitulation à Reims le 7 mai 1945. Un socialiste qui fut président longtemps avant François Mitterrand. – **11.** Bouffon de la commedia dell'arte. Architecte de pyramide. – **12.** Nom donné par Mussolini au protocole d'amitié signé en octobre 1936 par l'Italie et l'Allemagne. Psychiatre français qui organisa des colloques à Bonneval. – **13.** Fait le jeu des Chinois. Ingénieur d'origine serbe dont le nom a été donné à une unité d'induction magnétique – **14.** Ville du Japon où se tiendra la prochaine Exposition universelle en 2025. Se dresse dans la cour de la grande mosquée de La Mecque. Ancienne prison d'État. – **15.** Tantale. Peuple gaulois établi entre le Rhône et le lac Léman. – **16.** Lettre à Hellène. Navigateur néerlandais qui, au XVIe siècle, rechercha un passage vers la Chine par les mers arctiques. Première épouse de Jacob. – **17.** Une des sept collines de Rome. Ancien duché d'Allemagne dont Düsseldorf fut la capitale. – **18.** Voie des voix. Capitale du Niger. Capital du Japon. – **19.** Épopée antique. Compositeur américain initiateur de la musique minimaliste. Captive des Japonais. – **20.** Palindrome de l'Orne. Marquis de la littérature française. Ville de Corrèze.

Sudoku

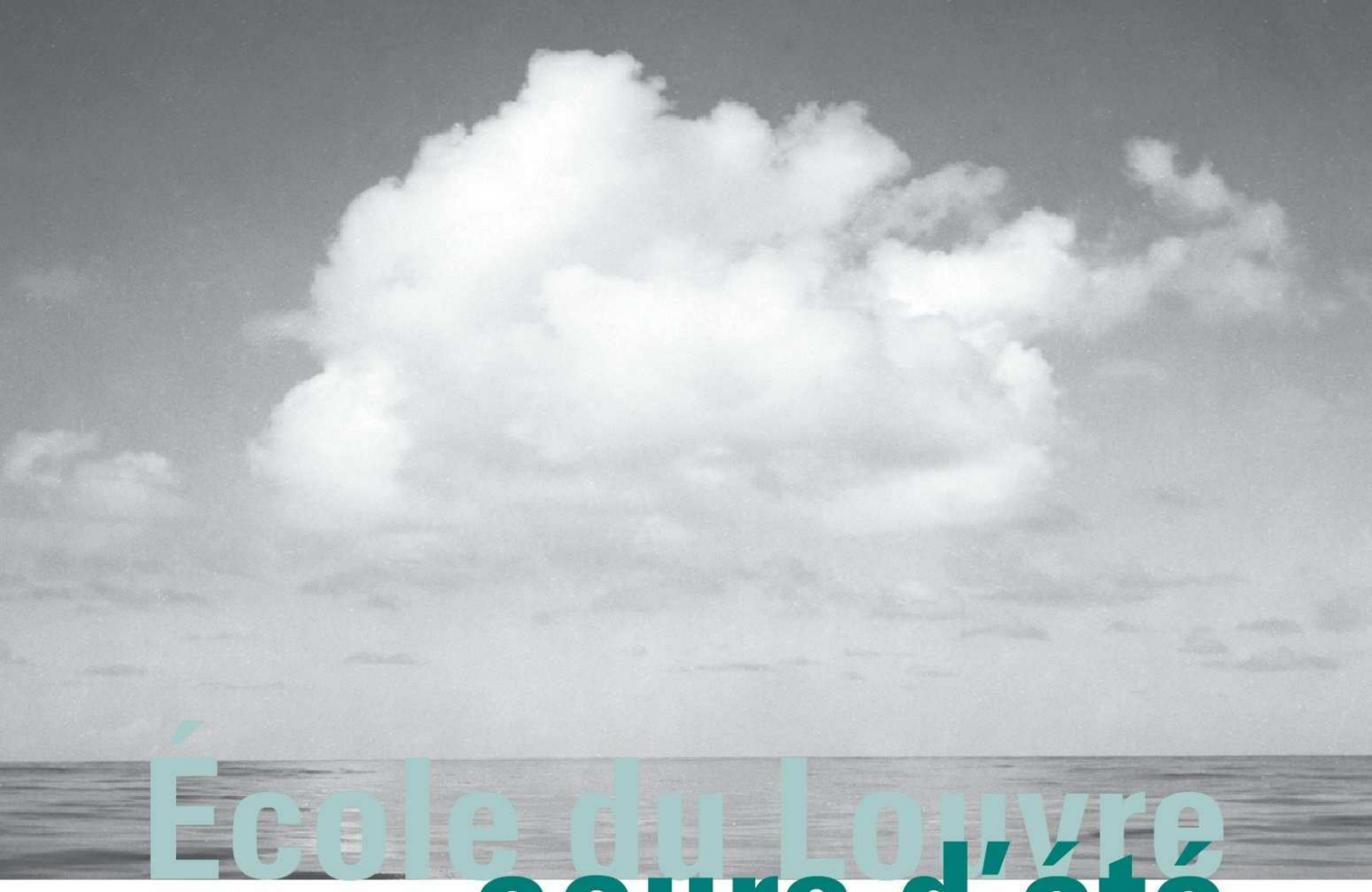
Cette année-là, le phylloxéra fait son apparition pour la première fois en Europe dans les vignobles de Pujaut, près d'Avignon.

	7	6	4		1		3	
	3		6				5	
	1		2		9	4	6	
7		1						2
		3	5		2	8		4
5	8	2		7			1	
	9		3		6	7	2	5
6		4				1		
	5		1	2			4	9

Solution du n° 928 : **1829**

Solution du n° 928

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	V	A	S	C	O	D	E	G	A	M	A	■	A	S	A	■	E	M	M	A
B	I	L	I	A	D	E	■	O	■	A	B	E	L	A	R	D	■	A	A	R
C	C	A	R	M	E	L	I	T	E	■	E	D	I	M	B	O	U	R	G	■
D	E	R	E	■	S	O	P	H	O	C	L	E	■	S	A	R	R	I	E	N
E	R	I	N	G	■	S	A	S	S	E	■	N	I	O	L	O	■	E	L	A
F	O	C	E	A	N	■	N							N	E	T	O	■	L	U
G	I	■	S	L	A	V	E							■	T	H	O	M	A	S
H	D	E	■	A	D	A	M							L	E	E	■	A	N	I
I	E	V	I	T	A	■	A							A	■	E	M	S	■	C
J	S	E	V	E	R	E	■							S	A	■	O	S	S	A
K	I	■	R	E	■	R	A	V	A	I	L	L	A	C	■	T	H	E	T	A
L	N	E	Y	■	R	O	S	E	T	T	E	■	B	A	Z	A	I	N	E	■
M	D	U	■	S	U	S	E	■	R	A	S	S	I	S	E	■	C	A	V	E
N	E	D	I	T	H	■	R	U	E	R	■	A	M	E	U	T	A	■	I	D
O	S	E	N	O	R	A	■	V	E	D	A	■	E	S	S	E	N	I	N	E



École du Louvre
cours d'été

AVEC 12 CYCLES DE COURS EN LIGNE ET EN REPLAY

à la découverte d'artistes, de disciplines, d'époques, de techniques, de pratiques, de lieux…

DU 1er JUIN AU 31 AOÛT 2024

1 • Bâtir au milieu des eaux : l'architecture à Venise, du Moyen Âge à nos jours Nicolas Moucheront
2 • La sculpture française aux XVIIe et XVIIIe siècles Lionel Arsac
3 • Polyptyques, les origines du retable italien Corentin Dury
4 • Peindre le réel, de Caravage à Georges de La Tour Pauline Randonneix
5 • Ingres. Mythe, désir et pouvoir François-René Martin
6 • Aux sources de l'art abstrait Marion Sergent
7 • « Les femmes qui habillent les femmes » Les créatrices de mode de la deuxième moitié du XXe siècle Luce Pintore
8 • Métamorphoses du paysage américain, États-Unis, XIXe-XXe siècles Alain Cueff
9 • Incontournable antique : de l'influence de l'Antiquité dans l'art occidental
Claire Barbillon, Gabriel Wick, Isabelle Bardiès-Fronty, Mathieu Lelièvre
10 • Préparer son éternité : l'univers funéraire en Égypte ancienne Bénédicte Lhoyer
11 • Arts de l'Inde et du monde indianisé (1500 av. J.-C. - XIIIe siècle ap. J.-C.) Thierry Zéphir
12 • Histoire des sociétés occidentales : la Cour à la Renaissance en Italie et en France
Thierry Crépin-Leblond, Guillaume Fonkenell, Soazig Guilmin, Astrid Castres

INFORMATIONS ET INSCRIPTIONS EN LIGNE
auditeurs.ecoledulouvre.fr rubrique cours d'été
CHAQUE CYCLE PROPOSE 5 COURS DE 1H30

IVAN TERESTCHENKO *NUAGE-ÉTÉ*

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel



L'historien jardinier

Je n'aime pas le printemps. Je préfère l'automne, quand la nature rentre chez elle dans une dernière parade. C'est peut-être pour cela que les pages sur Combourg, au début des *Mémoires* de Chateaubriand, sont celles que je préfère, ou certains poèmes d'Apollinaire dans *Alcools*: «Les feuilles qu'on foule / Un train qui roule / La vie s'écoule». Que disent les jardiniers de leurs jardins? Lorsqu'ils m'en parlent, j'ai l'impression qu'ils parlent de moi, de mon travail, des heures heureuses et malheureuses de mes recherches. Il existe toutes sortes de chemins de traverse entre un potager et le bureau de l'historien, sa bibliothèque, ses livres. L'ordre, d'abord, les alignements, le classement, la symétrie, un ordre fragile sans cesse contredit par des forces contraires. L'anachronisme, les oublis, les contretemps ou les contre-emplois d'analyse de ses sources sont les mauvaises herbes de l'historien. Et elles ne cessent de repousser. Nous plantons des mots comme le jardinier plante ses arbres, encore faut-il que ce soit au bon endroit, au bon moment. Je n'écris pas cela parce que je suis moi-même un peu jardinier, mais parce que je nous trouve les mêmes défauts et les mêmes qualités. La patience, d'abord. Il faut savoir attendre, perdre un peu son temps dans les archives, les ruminer longtemps avant de passer à l'écriture, tout comme le jardinier guette les saisons, se plie à leurs caprices avant de commencer ses travaux. L'humilité, ensuite. On ne se pose pas toujours les bonnes questions du premier coup, on rate la construction d'un livre avant de trouver celle qui correspond le mieux à ses recherches. L'historien hésite, tâtonne, tout comme il peut arriver au jardinier de ne pas planter au bon endroit. On déplace, on remplace, on permute. Ce n'est pas seulement une affaire de sol, d'humidité, de profondeur ou d'acidité. L'esthétique, les combinaisons de feuillages, de formes et de couleurs sont à un jardin ce que le style est à un livre. Dans l'un de ses plus beaux poèmes, l'abbé Delille, qui vivait à l'époque du «plaisir de vivre», a l'air de parler d'écriture quand il parle des jardins: «Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain / Devinez les moyens, pressentez les obstacles / Mais l'audace est commune et le bon sens rare / Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.» Nous avons tant d'autres choses en commun. L'honnêteté, par exemple. L'historien ne triche pas plus avec ses sources que le jardinier avec ses végétaux. Je pense encore à quelque chose dont on crédite plus les romanciers que les historiens mais qui leur est essentiel, c'est l'intuition. On ne dessine pas un paysage, on ne le projette pas dans le vide, on ne se lance pas plus dans des recherches et dans un livre sans cet instinct ou cette conviction, parfois déçue, qu'il existe des correspondances plus ou moins secrètes entre un sujet et l'intelligence que l'on peut lui donner et, avec lui, le contexte dans lequel il s'inscrit. Ces intuitions-là font de l'historien un géographe doublé d'un climatologue. Tout comme le jardinier, la justesse de son approche dépend souvent de sa capacité à sentir «l'air du temps», le climat particulier aux périodes sur lesquelles il travaille. J'entends par là les détails dans lesquels, comme l'on sait, le diable sommeille toujours – les usages, le langage, les objets… –, toutes ces petites choses de la vie dont les mémorialistes parlent si peu parce qu'elles leur paraissent en dessous de leur intérêt, qui sont si difficiles à débusquer et qui feront que l'historien évitera de décrire un désert quand il pensait être dans une forêt. Les jardins ont leurs historiens, certes, mais ceux-ci savent-ils qu'ils sont un peu jardiniers?

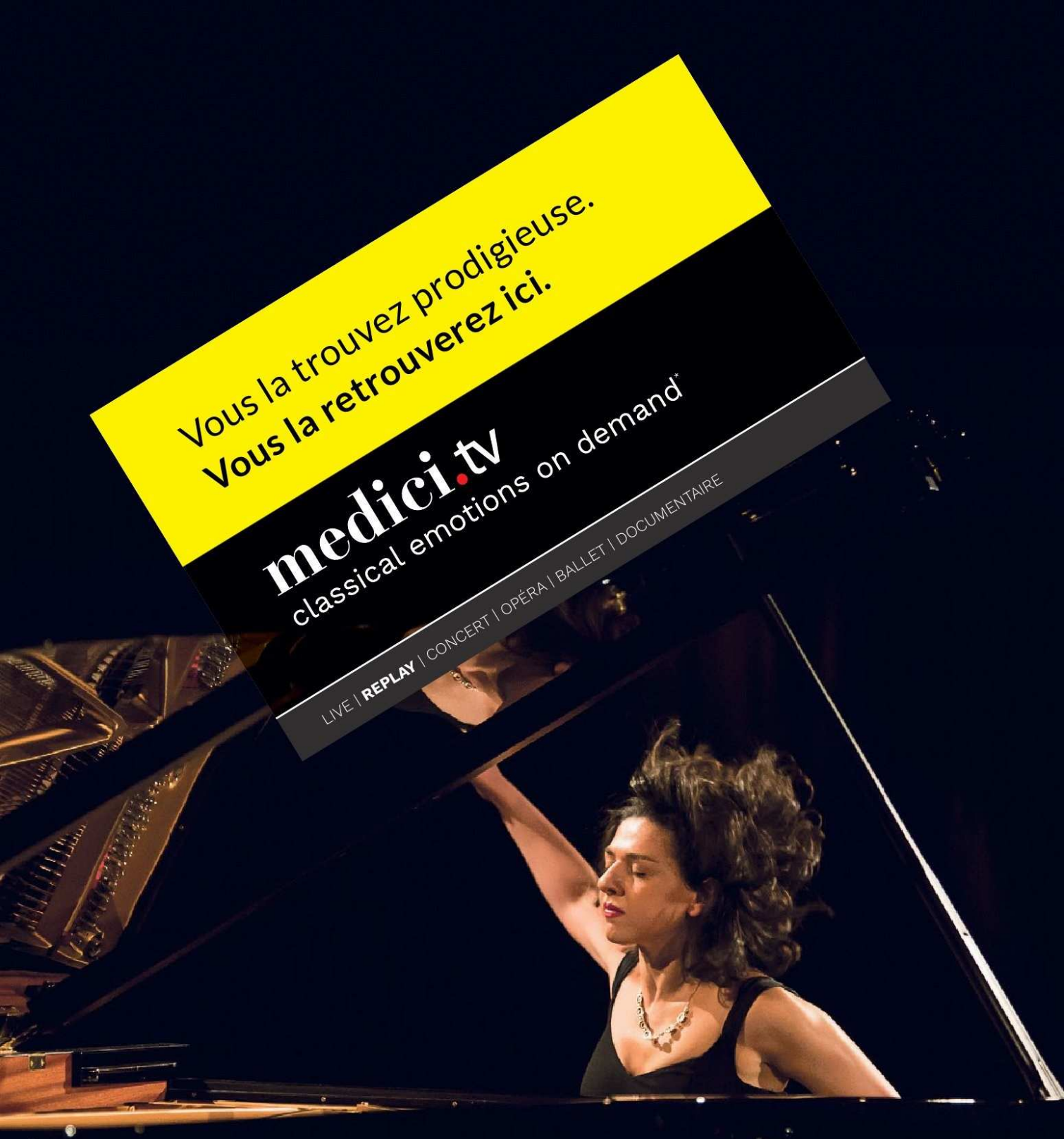
E. de Waresquiel

> «Il existe toutes sortes de chemins de traverse entre un potager et le bureau de l'historien, ses livres. Nous plantons des mots comme le jardinier plante ses arbres»

Vous la trouvez prodigieuse.
Vous la retrouverez ici.

medici.tv
classical emotions on demand*

LIVE | **REPLAY** | CONCERT | OPÉRA | BALLET | DOCUMENTAIRE

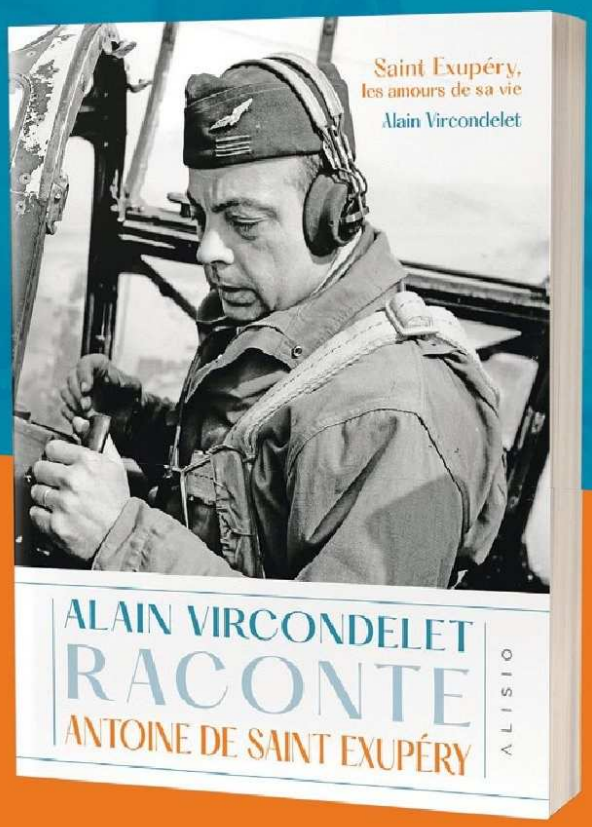


Khatia Buniatishvili, Verbier Festival 2013

**Les émotions du classique à la demande*

maison habile. crédits photo : Nicolas Brodard

UN ABÉCÉDAIRE LITTÉRAIRE QUI PUISE AU PLUS PRÈS DES ZONES D'OMBRE ET DE LUMIÈRE D'ANTOINE DE SAINT EXUPÉRY.



Par Alain Vircondelet, l'un des meilleurs spécialistes de l'écrivain-pilote.



ALISIO HISTOIRE

Retrouvez-nous sur alisio.fr